



E.  
V-31.











DE  
L'INDECENCE  
AUX HOMMES  
D'ACCOUCHER LES FEMMES:  
ET  
DE L'OBLIGATION  
AUX MÈRES  
DE NOURRIR LEURS ENFANS.

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

CSA

DE  
**L'INDECENCE**  
 AUX HOMMES  
 D'ACCOUCHER LES FEMMES:  
 ET  
**DE L'OBLIGATION**  
 AUX MÈRES  
 DE NOURRIR LEURS ENFANS;

OUVRAGE DANS LEQUEL ON FAIT  
 voir, par des raisons de Physique, de Morale  
 & de Médecine, que les Mères n'exposeroient  
 ni leurs vies, ni celles de leurs enfans, en se  
 passant ordinairement d'Accoucheurs & de  
 Nourrices.



De l'Imprimerie de S. A. S. à Trevoux;  
*Et se vend à Paris,*  
 Chez la Veuve GANEAU, rue Saint Jacques,  
 aux Armes de Dombes.

---

M. DCC. XLIV.  
*Avec Privilege & Approbation.*

517080

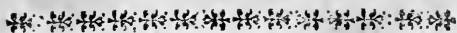
CSP

RG

511

114

1744



# PRIVILEGE

*De S. A. S. Monseigneur Prince  
Souverain de Dombes.*

**L**OUIS AUGUSTE, par la grace de Dieu, Prince Souverain de Dombes: A tous ceux qui ces Présentes verront, Salut. Notre amé Jean Boudot, à qui nous avions accordé notre Privilege général le 26 Juin 1699. pour rétablir l'Imprimerie ci-devant établie en notre ville de Trévoux, étant venu à décéder, sa Veuve & ses Enfants ne se mettant pas en état de soutenir ladite Imprimerie, Nous avons de notre pleine puissance & autorité, révoqué & révoquons par ces Présentes ledit Privilege accordé le 26 Juin 1699. audit Boudot. Et pour le bien & l'utilité de nos Sujets, en faveur du commerce & à l'avantage des gens de Lettres, avons établi & établissons notre amé ETIENNE GANEAU Libraire de Paris, pour être notre seul & unique Imprimeur & Libraire en notre Souveraineté: lui permettant ainsi qu'à sa Veuve, héritiers & autres à qui il pourra céder, remettre ou faire part du présent Privilege, d'avoir & tenir à l'exclusion

\*

de tous autres, des presses & caractères d'Imprimerie & ouvroirs de Reliûre ; d'imprimer, faire imprimer, vendre, & relier toutes sortes de Livres de bonne & saine doctrine, en tels volumes, marges, caractères, & autant de fois que bon lui semblera, de quelque science & matiere qu'ils puissent traiter; tant sur les Editions anciennes & étrangères, que sur les Manuscrits originaux qui pourront tomber en ses mains ou en celles de ses ayans cause, & notamment de continuer à imprimer les Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts, que de sçavans Auteurs composent tous les mois par notre ordre, les faire vendre, débiter & relier en vertu des Présentes, sans être obligé d'obtenir de Nous, ni de nos Officiers, autre Privilège ou permission ; & ce durant le tems & espace de trente années consécutives, à compter du jour & date des Présentes : pendant lequel tems Nous faisons très-expresses inhibitions & défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, & nommément à la Veuve Boudot, à ses enfans & ayans cause, d'avoir aucunes presses, caractères d'Imprimerie, ni ouvroirs de Reliûre dans tou-



te l'étenduë de notre Souveraineté, & de s'y ingérer en aucune maniere du fait de l'Imprimerie, Librairie & Reliure de Livres, sans le consentement dudit ETIENNE GANEAU ou de ses ayans cause, à peine de dix mille livres d'amende, applicable un tiers à l'Hôpital général de Trevoux, un tiers audit Ganeau, & l'autre tiers au dénonciateur; de confiscation au profit dudit Ganeau ou de ses ayans cause, de tous les Livres imprimés sans son consentement, ainsi que de toutes les presses, caracteres & ustenciles, & de tous dépens, dommages & intérêts: VOULONS & ordonnons que notre amé & féal le sieur de Messimy premier Président en notre Parlement & Intendant de notre Souveraineté, ( que nous avons commis & commettons en cette partie pour veiller sur tout ce qui se passera au sujet des Impressions, Reliures, & de tout ce qui aura rapport à notredit Imprimerie, ) juge & décide sommairement des difficultés & contestations qui pourroient survenir, tant entre les Ouvriers qu'autrement, & que les Jugemens qu'il rendra à cet égard soient exécutés par provision, nonobstant opposition ou appellation quelconque: donnant à notredit Commissaire

tout pouvoir & attribution de Jurisdiction à cet effet ; faisant défenses à tous nos autres Juges d'en connoître, à peine de nullité & de répondre en leurs noms de tous dépens, dommages & intérêts. Et pour prévenir toutes sortes d'abus, & empêcher qu'il ne s'imprime dans l'étendue de notre Souveraineté aucuns libelles diffamatoires ou autres ouvrages scandaleux, contraires aux bonnes mœurs & à l'honneur qui est dû à Dieu & à la Religion : ledit Ganeau sera tenu de déclarer les lieux & maisons où il entend faire travailler, tant aux Impressions qu'à la Reliure, & n'en pourra changer qu'il n'en ait fait sa déclaration sur le Registre qui sera tenu double, sçavoir l'un chez le sieur de Messimy notre Commissaire, & l'autre entre les mains dudit Ganeau, pour y faire inscrire par ledit Commissaire, tous les Ouvrages qu'il aura dessein d'imprimer, & ce avant que de les commencer. Et à l'égard des Manuscrits originaux qu'il voudra mettre sous la presse, il n'en sera enregistré aucuns de Théologie, ou autre matiere qui mérite examen, s'il n'est accompagné de l'Approbation signée de l'un des Docteurs, Censeurs & Examineurs par nous choisis & nommés

à cet effet. Enjoignons à notredit Commissaire de faire des visites dans les lieux où l'on travaillera ausdites Impressions & Reliûres, & de tenir la main à ce qu'il ne s'y fasse aucune malversation : auquel cas, il sera tenu de nous en rendre un compte exact, pour par Nous ou notre Conseil, à qui nous en avons réservé & réservons la connoissance, en être ordonné ce que de raison. Sera tenu aussi ledit Ganeau de faire mettre dans notre Bibliothèque un Exemplaire de chacun des Livres qu'il aura fait imprimer, un en celle de notre très-cher & féal le sieur de Malezieu, Chancelier de notre Souveraineté, & d'en donner un à notredit Commissaire. Ce faisant avons promis & accordé, promettons & accordons audit Ganeau, & à ses ayans cause, notre protection, & que nous ne donnerons à d'autres aucune liberté ni privilege d'imprimer, débiter & relier des Livres dans toute l'étenduë de notre Souveraineté. Avons mis & mettons l'Exposant & tous ceux qui seront employés de son ordre aux Impressions, débit, correction & reliûre des Livres sous notre protection & sauvegarde. MANDONS à nos amés & féaux Conseillers, les gens tenans notre Cour de Parlement, Chambre des

Requêtes, Baillifs, Lieutenans généraux & autres nos Officiers, que les Présentes ils fassent enregistrer au Greffe de notre Parlement, & publier à la Chambre des Requêtes, & par tout ailleurs où besoin sera, sur la seule & première requisition de notre Procureur Général & de ses Substituts, & que vous fassiez jouir pleinement & paisiblement ledit Ganeau & les ayans cause du contenu aux Présentes, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empêchement. **COMMANDONS** au premier de nos Huissiers ou Sergens de faire pour l'exécution d'icelles tous Exploits, Saisies & autres Actes nécessaires, nonobstant toutes oppositions ou appellations, & Lettres à ce contraires, toutes lesquelles Nous avons révoquées & révoquons d'abondant par ces Présentes, signées de notre main & scellées. **CAR** tel est notre plaisir. **Donné** à Sceaux le vingt-huitième Aôût mil sept cens sept, & de notre Souveraineté le quinzième.

**LOUIS AUGUSTE.**

*Visa* **MALEZIEU.**

*Par Monseigneur;*  
**GUILLOREAU,**

---

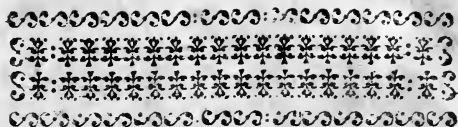
*EXTRAIT DES REGISTRES  
du Parlement de Dombes.*

**V**EU par la Cour les Lettres Patentes de Son Altesse Sérénissime, données à Sceaux le vingt-huit Août mil sept cens sept, Signées LOUIS AUGUSTE, & sur le repli, par Monseigneur, GUILLOREAU, & scellées du grand Sceau sur cire jaune, à queuë pendante; Visées par M<sup>r</sup> DE MALEZIEU. Par lesquelles Son Altesse Sérénissime auroit révoqué le Privilege par Elle accordé à Jean Boudot Libraire de la ville de Paris, le vingt-six Juin mil six cens quatre-vingt-dix-neuf; & établi ETIENNE GANEAU, aussi Libraire de ladite ville de Paris, pour seul Imprimeur & Libraire en cette Souveraineté, pendant & durant l'espace de trente années consécutives, à compter du jour & date desdites Lettres. Requête présentée par ledit Ganeau, tendante à ce qu'elles soient registrées ès Actes & Registres de la Cour, pour être exécutées selon leur forme & teneur, & y avoir recours quand besoin sera, signée dudit Ganeau & de Perret son Procureur. Arrêt du dix-sept du présent, por-

tant que lesdites Lettres seront montrées au Procureur Général de Son Altesse Sérénissime. Conclusion dudit sieur Procureur Général: Oüi le Rapport de Me André Frachet Conseiller, Commissaire en cette Partie. Tout considéré, LA COUR a ordonné & ordonne, que lesdites Lettres Patentes de Son Altesse Sérénissime du vingt-huit Août dernier, données en faveur dudit Etienne Ganeau, pour l'établissement d'une Imprimerie, seront registrées ès Actes & Registres de la Cour, pour être exécutées selon leur forme & teneur, jouir par ledit Ganeau du bénéfice d'icelles, & y avoir recours quand besoin sera. Fait en Parlement à Trévoux, le vingtième Décembre mil sept cens sept.

*Collationné.*

CARTIER, Greffier.



## PRÉFACE.



QUELQUES Dames chrétiennes pour ne se point laisser séduire à l'usage presqu'établi aujourd'hui de se faire accoucher par des hommes, ont demandé à s'instruire sur cette coutume qui bleffoit leur pudeur, & offençoit leur piété. Elles ont proposé leurs doutes aux personnes qui les conduisent : & c'est pour soulager les consciences des unes, & régler les sentimens

des autres , qu'on a entrepris ce petit Ouvrage.

On se propose d'y examiner d'abord , s'il fut jamais , ou s'il s'est fait depuis une profession d'Accoucheur. On creuse cette matiere en faisant voir par l'antiquité la plus reculée , que le Paganisme , tout vicieux qu'il fût , n'autorisa jamais un art qui répugne à la nature même. On montre ensuite , que les Hébreux ( ce peuple choisi de Dieu ) étoient dans l'usage de se servir d'Accoucheuses : usage d'ailleurs auquel toutes les nations qui sont venuës après se sont conformées.



Pour ne rien omettre dans un sujet si important, on essaye encore de prouver, que l'Écriture & les Peres n'ont rien établi qui excuse la pratique d'aujourd'hui, que les Princes ne l'ont point confirmée par leurs Edits, que les Magistrats ne l'ont point reconnuë, qu'il ne s'est enfin jamais formé de Corps, ni de Communauté d'Accoucheurs, comme on en voit de toutes les professions que la Religion permet, & que l'utilité publique autorise. On examine les raisons de convenance qui pourroient rendre aujourd'hui tolérable une profession, dont les An-

ciens n'auroient pas assez bien connu la nécessité : on écoute là-dessus tout ce que les Accoucheurs alléguent de plus spécieux , & on y répond.

    Tout ceci va à conclurre que l'art d'accoucher appartient uniquement aux femmes , & que la profession d'Accoucheuse est aussi ancienne que le monde , puisque la plus sainte des anciennes Religions , on veut dire celle des Juifs , en a donné l'exemple ; que tous les siècles suivans l'ont adoptée ; que la Religion chrétienne l'a reçüe ; que les Princes enfin & les Magistrats l'ont

confirmée par leurs Edits & par leurs Reglemens.

On répond cependant à tout ce qu'on dit contre les femmes sur ce sujet, touchant leur peu de capacité, leur ignorance naturelle, leur peu de génie pour les Sciences, & sur ce qu'on leur reproche que c'est des hommes qu'elles tiennent le peu qu'elles sçavent sur les accouchemens.

L'on tire enfin cette conséquence, qu'on peut se passer d'Accoucheurs, & que les femmes seules suffisent pour une profession qui leur appartient de droit, qui n'est point au-dessus de leur por-

x P R E F A C E.

tée, que l'intérêt seul leur a enlevée, & dont l'injustice des hommes les prive encore aujourd'hui.

Les Accoucheurs peut-être ne s'attendoient pas à une conclusion si accablante pour eux : ils la trouveront dure, ruineuse, peut-être injuste : car de quoi n'est point capable le ressentiment de se voir déchû d'une profession qui accrédoit dans le monde, dont elle auroit pû avec le tems s'affujettir ou captiver la plus belle moitié ?

Mais pour peu qu'ils puissent oublier leur intérêt, pour écouter celui de la Religion, & se soumettre aux

P R E F A C E.      xj

régles de la raison , de la modestie , & de la bienfiance , ils conviendront que ce n'est pas par passion qu'on les attaque , mais que c'est un conseil qu'on leur donne d'abandonner une profession que la seule nécessité peut excuser en eux , & dont il ne leur peut être permis de se faire un métier. Que s'ils alléguent la prescription en leur faveur , qu'ils se souviennent qu'on n'en reconnoît pas dans l'Eglise , & qu'une possession est toujours injuste , quand elle ne s'accorde pas avec la piété. On a d'ailleurs réclamé de tems en tems contre cet usa-

ge abusif, de permettre les accouchemens les plus ordinaires aux hommes : car sans parler de la loi naturelle qui y répugne, sans rapporter les plaintes journalières que de sages Directeurs font contre cet abus ; d'hâbiles Médecins s'y font opposés, & la vérité que leurs écrits défendent n'en est ni moins respectable, ni moins puissante pour avoir été négligée.

On fera remarquer dans son lieu, que les Médecins anciens & modernes n'ont jamais employé que des Sages-femmes : mais on ne peut différer plus long-tems

de rapporter ici la plainte qu'un habile Médecin (a) de la Faculté de Paris forme contre les Dames Françoises, qui se livrent avec trop de facilité aux yeux & aux mains des Accoucheurs. Un autre écrit digne d'un habile Médecin & d'un Sçavant Théologien, ( mais dont l'Auteur s'est caché ) entre dans un plus grand détail, & prouve l'horreur que la Religion inspire contre la profession d'Accoucheur, dont il fait voir l'inutilité & le danger. Le hazard qui a fait recouvrer ce petit Ouvrage dans le tems qu'on

(a) M. Thuillier dans ses observ. p. 24.

travailloit à celui-ci, n'a pas peu servi à le faire continuer & à le finir. On a été ravi de s'y voir heureusement prévenu dans plusieurs des faits & des raisons qu'on avoit déjà ramassées ; & le zèle de charité qui régne dans tout cet Ouvrage n'a pas peu animé l'Auteur de celui-ci.

On avoit cependant pensé d'abord qu'il auroit suffi de faire réimprimer cette *Dissertation sur les accouchemens*, (car c'est le titre qu'on lui a donné) sans rien écrire de nouveau là-dessus. Mais on a été conseillé d'achever ce qu'on avoit commencé, parce que le progrès qu'a-



voit fait depuis dans le monde la profession d'Accoucheur demandoit de nouvelles réflexions : outre qu'on avoit quelques faits à ajouter , qui étoient échappés à l'exactitude de l'Auteur anonyme. Après cela on laisse aux mères chrétiennes à réfléchir sur les obligations où elles seront dorénavant. Si ce qu'on dit ici n'est fondé que sur les principes de la Médecine , & de la Religion , & si par conséquent ce qu'on demande de leur pudeur ne peut intéresser ni leurs fantés , ni leurs vies ; sagement inspirées elles se remettront sans doute

xvj P R E' F A C E.

en règle : elles édifieront le Monde chrétien , & rendront aux personnes de leur sexe la justice & l'ancienne confiance qu'elles leur doivent , & dont elles ne les trouveront point indignes.

Les Accoucheurs eux-mêmes n'offriront plus aux femmes que des secours nécessaires & indispensables : car la Providence récompensant la piété des meres , facilitera la naissance de leurs enfans , & affranchira leur sexe , du moins en ce point , de la dépendance des hommes.



# T A B L E

Des Chapitres contenus dans ce  
Livre.

## P R E M I E R T R A I T E'.

Del'indécenceauxhommesd'accoucher  
les femmes.

CHAP. I. *Q*ue la profession d'Accou-  
cheur étoit inconnüe  
dans l'antiquité, & qu'elle est encore  
aujourd'hui nouvelle, sans titres &  
sans autorité, page 1

CHAP. II. *Q*ue toutes les nations, à  
commencer par le peuple Hébreu, se  
sont servies de Sages-femmes, dont la  
profession est aussi ancienne que le Mon-  
de, & autorisée par les Loix, 12

CHAP. III. *F*aits & Histoires qui prou-  
vent qu'il a été inoüi dans tous les tems,  
que les femmes se soient servies d'hom-  
mes dans leurs couches, ou en cas sem-  
bles, 22

CHAP. IV. *Q*ue les maximes de la Reli-  
gion Chrétienne sont contraires à la  
profession d'Accoucheur, 40

CHAP. V. *Q*ue la profession d'Accou-  
sheur est rarement nécessaire, 58

## T A B L E.

- CHAP. VI. *Que la coutume de se servir d'Accoucheurs est moins un usage à recevoir, qu'une entreprise à réprimer,* 69
- CHAP. VII. *Que les femmes sont aussi capables de pratiquer les accouchemens que les hommes,* 81
- CHAP. VIII. *Où l'on répond au reste des Objections qu'on fait contre les Sages-femmes,* 94

### S E C O N D T R A I T E'.

De l'obligation aux meres de nourrir leurs enfans.

- CHAP. I. *Que l'obligation aux meres de nourrir leurs enfans est de droit naturel,* 135
- CHAP. II. *Que ce que la Nature fait après la naissance de l'enfant, ne marque pas moins aux meres l'obligation de les nourrir,* 148
- CHAP. III. *Si l'on s'est toujours servi de Nourrices,* 166
- CHAP. IV. *Que la mention de Nourrices que l'on trouve dans les anciens livres, ne préjudicie point aux maximes qu'on vient d'établir, & ne diminuë en rien l'obligation indispensable des meres,* 196

## T A B L E.

- CHAP. V. *Des dangers qu'on fait courre  
aux enfans qu'on met en nourrice,* 211
- CHAP. VI. *Des dangers que courent les  
meres qui ne nourrissent pas,* 228
- CHAP. VII. *Que les familles & les  
Etats souffrent de ce que les meres ne  
nourrissent pas leurs enfans,* 242
- CHAP. VIII. *Faux prétextes des meres  
qui se dispensent de nourrir,* 263
- CHAP. IX. *Des raisons qui dispensent les  
meres de nourrir,* 276
- CHAP. X. *Des précautions que doit ap-  
porter une mere qui est obligée de pren-  
dre une Nourrice étrangère,* 287
- CHAP. XI. *Des Sevreuses,* 298

Fin de la Table.

---

*Approbations de M. Bosquillon de l'Académie Royale de Soissons & Licencié en Droit de la Faculté de Paris, & de M. Geoffroy Médecin de la Faculté de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, & de la Société Royale de Londres.*

**N**ous avons lû par ordre de S. A. S. Monseigneur le Prince Souverain de Dombes, un Manuscrit intitulé : *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, & de l'obligation aux meres de nourrir leurs enfans.* Nous n'y avons rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. Tout y marque l'extrême sagesse & la profonde érudition de son Auteur. A Paris le vingtième jour de Septembre 1707.

BOSQUILLON.  
GEOFFROY.



DE



DE  
L'INDÉCENCE  
AUX HOMMES  
D'ACCOUCHER LES FEMMES.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Que la profession d'Accoucheur étoit inconnue dans l'antiquité, & qu'elle est encore aujourd'hui nouvelle, sans titres & sans autorité.*



A preuve la plus naturelle que dans les premiers siècles du monde, on ne connoissoit point d'Accoucheur, c'est qu'il n'est point de mot dans les langues meres ou originales, pour

A

## 2 *De l'indécence aux hommes*

signifier cette profession dans un homme, au lieu que celui qui signifie une Accoucheuse se trouve dans toutes les langues. Le mot d'Accoucheur paroît même de très-fraîche date dans les endroits, comme en France, où cette profession est plus connue : car il ne s'en trouve aucune mention dans les Auteurs François, à moins que ces Auteurs ne soient plus nouveaux encore que le mot d'Accoucheur, qui pourroit à peine compter un siècle d'origine.

Mais une autre preuve qu'il n'a pû y avoir d'Accoucheur dans l'antiquité, c'est que cette profession répugne à la nature même, puisqu'elle est contraire à la pudeur qui est naturelle aux femmes (a) *in feminis ceteras virtutes pudor superat*. Or les Anciens moins éloignés que nous de cette simplicité naturelle établie

(a) *Hieron. epist. ad Celant.*



*d'accoucher les femmes.* 3

dans le monde par le Créateur même, pouffoient jusqu'au scrupule la retenuë (a) avec laquelle ils vouloient qu'on parlât des choses qui auroient pû falir l'imagination. Les Hébreux par exemple avoient honte de proférer le mot d'*urine* ; ils disoient (b) *l'eau des pieds*, &c. Comment donc auroient-ils pû autoriser une profession, qui auroit eu à employer plus que des paroles sur ces sortes de matieres ? On ne manquera pas de dire, qu'on ne doit pas croire contraire à la pudeur ce qu'il est permis de faire : mais que de choses permises qu'on ne se permettroit pourtant jamais sans la nécessité ? Le Mariage, par exemple, ne seroit qu'un honteux commerce, si la nécessité de peupler le monde n'en excusoit l'usage : encore ne se l'accorde-t'on cet usage qu'à la dé-

(a) *Vid. Aul. Gell. pag. 219.*

(b) *M. Fleury, Mœurs des Israélites.*

4 *De l'indécence aux hommes*  
robée & dans le secret, comme pour dissimuler à la pudeur ce que la nécessité ordonne, (a) *Ubi ad hoc opus venit, secreta quaeruntur, arbitri remouentur.* Sur ce même principe la tolérance pour la profession d'Accoucheur deviendra moins une permission qu'une licence, hors le cas de nécessité : car enfin la faute en ce point n'est point de faire une chose criminelle; mais de se permettre sans besoin une chose honteuse ou méseante; (b) *Quae sunt inhonesta, non quasi illicita, sed quasi pudenda vitare oportet.* Quoi qu'on veuille donc croire, qu'on garderoit dans cette profession toutes les mesures & tous les égards possibles, pour ne se rien accorder contre la modestie, & pour se préserver contre la médifance; on ne laisse-

(a) *August. de grat. & peccat. orig. lib. 11. cap. 37.*

(b) *Plin. epist. pag. 181.*

*d'accoucher les femmes.* 5

roit pas de pécher contre la pudeur, si on l'exerçoit sans nécessité. Cependant est-on toujours maître de son esprit & de son cœur, dans une occasion si propre à séduire l'un & l'autre, & à laquelle on s'expose sans nécessité? Et quand bien même on pourroit répondre de soi, peut-on s'assurer de l'imagination des autres, qui ne penseront pas toujours comme l'Accoucheur? Il faut donc convenir que le danger est du moins très-proche, (a) *Nemo diù tutus est periculo proximus*: car souvent, tandis qu'on s'étudie à sauver les dehors de l'honnêteté par ses paroles & par ses manières, on s'échappe à soi-même, & on se laisse véritablement aller à des choses peu honnêtes, (b) *honestè dicuntur, sed inhonestè turpiterque creduntur.*

Comme donc dans ces occa-

(a) *S. Cyprian. epist. pag. 174.*

(b) *Lactant. pag. 47.*

## 6 De l'indécence aux hommes

sions la bouche n'est pas toujours le fidelle interprète du cœur , il n'est pas rare alors que le sentiment démente l'expression. Ainsi quoi qu'on en puisse dire , la fonction d'accoucher est constamment méseante à un homme ; embarrassante , pour ne rien dire de plus , pour une femme ; & dangereuse pour tous les deux.

Les Anciens n'ont donc jamais songé à commettre ce soin à des hommes ; eux surtout qui étoient si soigneux de préserver leurs imaginations , & de les prévenir contre tout ce qui paroïsoit immodeste. ( a ) *Persæ à pueris nudos conspici viros , nec fas nec jus esse dicebant.* ( b ) *Persarum pueri tanti pudoris fuere , ut pro lege servarent , ne in publico aut spuerent aut nasum emungerent.* Dans cette vûë ils ne souffroient

( a ) *Alexand. lib. 2. cap. 25.*

( b ) *Xenophon.*

pas que les sexes différens se trouvaissent aux bains, (a) s'ils n'étoient exactement séparés. Qui croiroit après cela, qu'ils eussent pû approuver cette liberté toujours dangereuse avec laquelle un Accoucheur voit & touche une femme? (b) *Per-versa familiaritas est & falsa securitas.* Il est plus naturel de croire qu'ils auront choisi, pour aider-leurs femmes dans leurs couches, les secours qui se présentent naturellement, c'est-à-dire, ceux d'autres femmes, en qui elles auront dû prendre plus de confiance.

En effet tandis que dans aucun des anciens tems il n'est parlé nulle part d'hommes Accoucheurs, on y trouve dans tous les siècles même les plus obscurs, des femmes qui accouchoient, comme on le fera voir dans la suite.

(a) *Plutarch. in Caton. & Cicer.*

(b) *Div. August. Serm. de tempore.*

## 8 *De l'indécence aux hommes*

La conduite des Médecins de tous les siècles prouve encore ce qu'on vient d'établir. S'ils avoient besoin de quelque instruction sur l'état des femmes malades qu'ils traitoient, c'étoient des Sages-femmes, non des hommes qu'ils chargeoient de ce soin. Aussi une Sage-femme passoit-elle pour l'œil du Médecin ; parce que c'étoit par son ministère, qu'il s'assuroit de ce qu'il ne lui seyoit, ni à un autre homme d'examiner par lui-même.

C'étoit encore aux Sages-femmes qu'on s'adressoit (a) dans les premiers tems de l'Eglise, pour s'afsûrer de la fidélité que les Vierges Chrétiennes avoient voüée à leur état de continence. Mais si les Peres trouvoient à redire dès lors, que les Chrétiennes se trouvaient ainsi exposées à la discrétion de leurs sembla-

(a) *S. Cyprian. Epist. pag. 174.*

bles ; s'ils trouvoient dans cette pratique quelque chose de honteux & d'infamant , (a) *Turpe negotium , quandoquidem inter obstetricum manus virginitas occiditur* ; de quel crime n'auroient-ils pas taxé l'entreprise des hommes d'aujourd'hui , qui en pareils cas ne rougissent pas d'ôter cet emploi aux Sages-femmes ?

Leur entreprise est cependant fort opposée à l'intention des anciens Jurisconsultes , qui ordonnent ces sortes d'examen aux Sages - femmes , & jamais aux Chirurgiens : preuve certaine qu'on ne les reconnoissoit pas dans l'Antiquité comme Accoucheurs , & qu'ils n'exerçoient pas les fonctions des Sages-femmes.

La profession d'Accoucheur est donc de fraîche date : car outre qu'on n'en voit guères de traces que vers le milieu du der-

(a) *S. Cyprian. Epist. pag. 174. in not.*

nier siècle, (a) le peu de progrès qu'elle a fait dans les pays voisins de la France, où elle a pris naissance, fait voir qu'elle ne fait presque que de naître. Aussi les provinces un peu éloignées de Paris trouvent encore aujourd'hui cette coutume fort étrange. Et à juger des fonctions qu'un célèbre Auteur (b) d'Allemagne fait exercer aux Sages-femmes dans les matières contentieuses qui regardent la sagesse ou les maladies des femmes, on ne connoît guères d'Accoucheur dans ce vaste pays, où les Juges & les Médecins ne s'en rapportent qu'aux témoignages des Sages-femmes. L'autorité des Accoucheurs ne paroîtroit guères mieux établie en France; puisque les Edits des Rois, & les Arrêts des Parlemens ne leur ont donné ni statuts, ni privilè-

(a) *Bayle Dict.*(b) *Valentin. Pandect. Medic. legal. sparsim.*



ges, ni reglemens; qu'ils ne leur ont accordé enfin ni immunité ni prérogatives. C'est donc une prétendue profession, qui se trouve en proye au premier occupant, & à qui il prendra en gré de s'ériger en maître Accoucheur. Trop heureux le public, si par cette licence il ne se trouve pas souvent exposé à reconnoître pour Accoucheur célèbre, celui même que la fortune venoit de négliger!

Le métier d'Accoucheur n'appartient donc pas aux hommes: ce n'est en eux qu'une usurpation, ou une entreprise téméraire fondée sur la timidité des femmes, qui ont crû par cette indigne soumission assurer leurs vies, & sur la crédulité des maris, qui par cette dangereuse complaisance ont crû plus sûrement conserver leurs femmes. Mais on verra dans la suite que c'est abuser de la confiance des uns,

12 *De l'indécence aux hommes*  
& des autres , en montrant que le secours d'un Accoucheur est rarement nécessaire , & que cette profession s'est introduite dans le monde sans titre , qu'elle est de nouvelle invention ; qu'on s'en est toujours aisément passé , & qu'on peut sûrement s'en passer encore.

---

## CHAPITRE II.

*Que toutes les nations , à commencer par le peuple Hébreu , se sont servies de Sages-femmes , dont la profession est aussi ancienne que le monde , & autorisée par les Loix.*

**I**L n'en est pas de même de la profession d'Accoucheuse : elle est comme de droit naturel ; parcequ'il est naturel à une femme de mettre des enfans au monde , & que les femmes de tout

tems & de toutes nations , se sont fait accoucher par d'autres femmes.

Ceci est si vrai , que dès les premiers tems elles n'avoient pas recours aux hommes , dans les accouchemens même les plus difficiles. *Rachel* (a) qui auroit pû passer pour une des premieres Dames de son tems , n'appella à son secours qu'une femme dans un travail des plus laborieux. *Thamar* (b) , autre femme de considération , vers ce même tems ayant à mettre au monde deux enfans qui se présentoient mal , se servit heureusement du miniftere d'une Sage-femme. Or tant d'adresse , d'expérience , & d'habileté dans les Sages-femmes d'alors , donne assez à comprendre qu'elles avoient appris d'autres femmes habiles , & qui n'étoient point les premieres qui se fussent

( a ) *Genes. cap. 35. v. 17.*

( b ) *Ibid. cap. 38. v. 27.*

14 *De l'indécence aux hommes*  
mêlées d'accouchement. On peut  
donc raisonnablement conclure,  
que dès les premiers siècles  
du monde il y avoit un art d'ac-  
coucher, dont les femmes é-  
toient seules en possession, &  
dont elles s'acquitoient au gré  
des Dames de la première qua-  
lité; puisque les premières Da-  
mes d'alors n'avoient recours  
qu'à elles.

Sous le règne de Pharaon (a)  
Roi d'Egypte, l'art d'accoucher  
étoit encore en honneur entre  
les mains des femmes: il paroît  
même par l'histoire de ces tems,  
que cette profession y faisoit du  
progrès & s'y perfectionnoit: car  
à l'habileté qu'elles avoient com-  
me on vient de voir, elles joi-  
gnirent une probité inviolable:  
qualité aussi nécessaire en Mé-  
decine que la Science. Cette  
probité parut en elles, en ce que  
le commandement d'un grand

(a) *Exod. cap. 1.*

Prince (a) ne pût les rendre infidèles à la confiance de celles qui les en honoroient. Exemple qui auroit dû leur mériter une reconnoissance immortelle dans les esprits de toutes les femmes des siècles suivans : au lieu que par un indigne renversement, ces femmes infidèles au contraire envers leurs bienfaitrices, les ont aujourd'hui privées de leur confiance pour la donner aux Accoucheurs. Etrange oubli d'elles-mêmes ! Est-ce donc qu'elles manquoient de maîtres ? Ou leur en falloit-il d'un nouveau genre parmi les hommes ?

En avançant dans l'Histoire Sainte, on trouve qu'aux couches de la célèbre *Ruth*, (b) il n'y est parlé que de femmes. C'étoit pourtant une personne riche : elle n'étoit plus d'ailleurs apparemment fort jeune, puis-

(a) *Pharaon. Vid. Exod. cap. 1.*

(b) Vers l'an 2706, du Monde.

qu'elle avoit passé environ dix ans avec son premier mari : cependant ces deux raisons ne lui firent point prendre la précaution d'appeller des Accoucheurs : il n'en étoit donc point encore. Ce fut enfin entre les mains des femmes que la belle-fille d'Héli accoucha. (a) Vers ces mêmes tems (b) il y avoit une sorte de Médecine qui regardoit les maladies du Sexe ou ses incommodités, qui fut quelque tems entre les mains des femmes ; & c'étoit celle qui regarde les applications extérieures : autre preuve invincible que l'antiquité auroit eu horreur de commettre aux hommes le soin d'accoucher les femmes.

*Artemise*, Reine de Carie, (c) qui a donné son nom à l'herbe

(a) Premier Livre des Rois, ch. 4. v. 20.

(b) Voyez l'histoire de la Médecine de M. le Clerc.

(c) En 3400. du Monde ou environ.

appelée

appelée *Artemisia*, en François *armoïse*; cette Reine, dis-je, étoit Médecine des femmes.

Cléopatre autre Reine, mais d'Egypte, fut sur tout célèbre dans cette profession; puisqu'il est resté des Livres & des Compositions qui portent son nom, & qui sont citées avec honneur par Galien, (a) & par les Auteurs (b) Grecs qui l'ont suivi. Or la Médecine étant donc déjà exercée par des femmes avec distinction du tems d'*Artemise*, n'a pû se trouver si fort illustrée du tems de Cléopatre, c'est-à-dire environ 400 ans après, que parce qu'elle avoit toujours subsisté entre les mains des femmes, qui s'y appliquoient & la perfectionnoient par leurs observations.

Les Grecs sur tout avoient de ces femmes Medecines, comme on le reconnoît par les mots

(a) *De compos. medic. local. lib. 1. c. 1.*

) *Paul. Ægin. Aëtius, &c.*

18 *De l'indécence aux hommes*  
*ἀνεστρίδες & ἰατρῖναι*, qui se sont  
conservés jusqu'à nous. On sçait  
d'ailleurs que *Socrate* faisoit gloi-  
re d'être fils d'une Sage-femme  
très-habile nommée *Phanarete* ;  
comme on peut le voir dans  
*Platon* (a). La Médecine donc  
n'étoit pas moins illustre parmi  
les femmes que parmi les hom-  
mes : car comme ceux-ci peu-  
vent s'honorer des noms des  
Rois Médecins, les femmes Mé-  
decines ont aussi eu des Reines  
qui ont illustré leur sorte de Mé-  
decine. Et pour ne point sortir  
de notre sujet ; celles qui s'ap-  
pliquoient particulièrement aux  
accouchemens ; n'étoient gué-  
res moins honorées ; puisque de  
grands Philosophes, comme *So-  
crate*, se vantoient d'être des-  
cendus d'une Sage-femme.

Si on joint à toutes ces Dames  
Médecines une *Fabula Lybica* ou

(a) Au Livre de la Science : voyez aussi  
*Diogen. Laërc.*



*Livia* dont parle Galien , une *Alpasie* qu'Aëtius cite , une *Olympias* , une *Sotira* , une *Salpé* , une *Lais* , toutes citées par Pline , & plusieurs autres , dont de bons Auteurs font mention , ( *a* ) on trouvera une tradition suivie , ou une nombreuse liste de Femmes célèbres en Médecine , depuis les anciens siècles , jusques bien avant dans ceux qui nous touchent de plus près.

En effet , les Femmes Médecines étoient encore connues à Rome du tems des Empereurs , suivant ce vers de Martial :

( *b* ) *Protinus accedunt Medici , Medicæque recedunt.*

D'anciennes Inscriptions font foi de la même chose , témoin celle de Verone :

( *a* ) Voyez l'histoire de la Médecine de M. le Clerc , liv. 3. ch. 13.

( *b* ) Liv. 11. Epigr. 72.

C. CORNELIUS  
MELIBŒUS SIBI  
ET SENTIÆ ELIDI  
MEDICÆ  
CONTUBERNALI.

Et cette autre dans le Duché  
d'Urbain :

DEIS MANIB.  
JULIÆ Q. L.  
SABINÆ  
MEDICÆ  
Q. JULIUS ATIMEIUS  
CONJUGI  
BENE MERENTI.

Car les noms & les épithetes  
dans ces Inscriptions regardent  
des Romains & des Romaines.

Les Loix Civiles (a) qui nous  
viennent pour la plûpart des Ro-  
mains, & le Droit Canon qui  
est venu ensuite, ne renvoye

(a) *Vid. Paul. Zacch. quæst. medic. leg.*  
*Voyez encore Gasparis à Reies, elys. jucunda,*  
*quæst. camp.*

l'examen des cas qui regardent l'infidélité des femmes, & l'incontinence des filles, &c. qu'aux Sages-femmes, jamais aux Chirurgiens : autre preuve de ce sentiment naturel & universellement imprimé dans les esprits des hommes de tous les tems ; que c'est aux femmes à répondre aux Juges & aux Médecins de l'état de leurs semblables, & qu'il a toujours paru contre la pudeur de commettre ce soin aux hommes.

Ces mêmes témoignages empruntés des Droits Civil & Canonique, prouvent en même-tems l'authenticité de la profession de Sages-femmes, & l'autorité que les Empereurs & les Loix leur ont accordée, tandis qu'aucune Loi ni aucun Prince n'a fait mention de la profession d'Accoucheur, qui par conséquent est nouvelle, sans titre, & sans autorité.

## CHAPITRE III.

*Faits & Histoires qui prouvent qu'il a été inouï dans tous les tems , que les femmes se soient servies d'hommes dans leurs couches , ou en cas semblables.*

**L**A Religion payenne qui avoit placé des Divinités par tout , jusques-là même qu'il n'étoit pas de seuil ( *a* ) de porte qui n'eut la sienne ; en avoit aussi assigné pour présider aux couches des femmes : mais ce devoit être des Divinités féminines ; parce que les Payens mêmes avoient senti , qu'il auroit été contre la pudeur ( *b* ) de donner cette fonction à un Dieu. Il est pourtant vrai , que quelques-uns ont crû ,

( *a* ) S. August. de la Cité de Dieu.

( *b* ) Voyez Tertul. de l'ame , c. 37. Saint August. de la Cité de Dieu ; l. 4. c. 34.

qu'il y avoit alors les Dieux des accouchées , *Nixii Dii* : mais on sçait que ces prétenduës Divinités ( *a* ) étoient moins des Hommes-Dieux , que des symboles de Divinités mal entendus ; qu'on voyoit à Rome dans le Capitole ; & qu'un peuple aussi superstitieux que celui de Rome , & aussi insatiable de Divinités , trouva à propos d'ériger en Dieux des accouchées. L'attitude de ces Statuës donna fondement à cette imagination. Elles étoient trois en nombre , & à genoux devant le Temple de Minerve , *genibus nixæ* , & de là ils forgerent *Nixii Dii*. On a prétendu encore qu'Ovide avoit ces Dieux en vûë , quand il dit :

*Magno*

*Lucinam ad Nixo partus clamore  
vocabant ;*

( *a* ) *Turneb. advers. l. 7. c. 8. Barthol. expos. veter. in puerp. ritús , p. 151.*

24 *De l'indécence aux hommes*  
parceque de bons exemplaires  
portent :

*Lucinam, Nixosque pari clamore  
vocabant.*

Mais l'embarras où se mettent les Grammairiens, pour trouver cette prétenduë allusion de *Dii Nixii* avec ce vers d'Ovide, fait bien voir que c'est une application mandiée & forcée. En effet on n'a jamais marqué les noms de ces Dieux : au lieu que parmi les Divinités féminines ils nommoient la Déesse *Alemone*, qui faisoit croître l'enfant dans le sein de la mere ; (a) la Parque ou la Déesse *Partule*, qui présidoit aux couches, & qui y ordonnoit ; *Lucine*, qui aidoit la Sage-femme, comme autant de patronnes des femmes grosses ; & *Statine* (b) la Déesse aux petits

(a) *Vid. Tertull. &c. Turneb. advers. lib. 18. cap. 34.*

(b) *Vid. Berthol. expos. V. in puerp. rit. p. 15. 25. Voyez aussi Tertul. de l'ame.*

enfants

enfans qui se rendoit la protectrice des nouveaux nés, &c.

Les Payens avoient donc bien compris, que tout ce qui ressembloit à un homme ne devoit point être appelé aux secrets des couches des femmes; & que les Divinités mêmes étoient alors à craindre si elles portoient le nom ou l'apparence d'un homme.

La pratique des Anciens touchant les accouchemens, prouve tout ce qu'on vient d'avancer. Un monument antique qui s'est conservé dans un jardin de Rome, (a) & dont un célèbre Médecin nous a donné l'explication, nous apprend quelle étoit cette pratique par la qualité des personnes qui y sont représentées: en voici le précis. Ces personnes sont cinq en nombre, toutes femmes, l'accouchée, la Sage-femme, la nourrice, &

(a) *Vid. Gaspar. Barthol. expos. veter. in uerper. ritus. p. 11.*

26 *De l'indécence aux hommes*

deux autres, dont l'une dresse des figures avec un stilet sur un globe, & l'autre étoit assistante ou témoin : car chacune avoit sa fonction pour les différens besoins de l'accouchée. La Sage-femme la soignoit dans ses couches, & traitoit les enfans nouveaux-nés; parceque les Sage-femmes étoient Médecines (a) des meres & des enfans dans toutes ces sortes de cas. C'étoit encore une femme qui étoit chargée de lever le nouveau-né de terre : car le *lévement* des enfans de dessus la terre, où on les avoit posés sitôt après leur naissance, étoit une grande cérémonie parmi les Anciens; & c'étoit aux Sage-femmes (b) à faire cette cérémonie. Elle se faisoit ou au nom des parens, quand ils vouloient le nourrir, ou au nom du Magistrat, (c)

(a) *Vid. Barthol. p. 37. 38.*

(b) *Ibid. pag. 37.*

(c) *Ibid. pag. 32.*



quand les parens, ou pauvres (a) ou reconnus incapables de bien élever des enfans, ne vouloient pas le faire lever: mais de quelque maniere que cela se fit, ce n'étoit qu'à l'aide de la Déesse *Levana*, (b) que les Sages-femmes s'acquittoient dignement de cette fonction. La nourrice est ce qu'on nomme aujourd'hui la *remüeuse*, à laquelle Martial fait cette allusion:

*Cunarum fueras motor Charideme mearum,*

qui étoit chargée du soin des langes, du blanchissage de l'enfant, & de semblables menus soins, exprimés dans ces vers:

(c) *Opus nutrici autem, utrem habeat veteris vini largiter,*

(a) Seneque, l. 2. *controver.* 9.

(b) *August.* de *Civit. Dei*, t. 4. c. II.

(c) *Plaut.* *trucul.* act. V.

*Ut dies noctesque potet : opus est  
igne , opus est carbonibus ,  
Fasciis opus est , pulvinis , cunis ,  
incunabulis.*

Et dans cet autre endroit d'un ancien Poëte , ( a ) où il est parlé de la nourrice.

*Pueri fasciarum lavatrix.*

Des deux autres assistantes ; l'une se rendoit le témoin de la naissance légitime de l'enfant ; afin que le pere en étant certain , le fit inscrire dans les registres publics : sans quoi l'enfant n'auroit point été habile à succéder , ni à hériter. ( b )

L'autre qui tient un stilet dont elle écrit sur un globe , marque une autre coutume des Anciens , qui au jour de la naissance de leurs enfans faisoient des vœux

( a ) *Æschyl. cœ.*

( b ) *Barthol. ibid. pag. 40.*

pour leur prospérité, & les mettoient par écrit. Cet endroit de Seneque en est une preuve: (a) *Etiamne optas quod tibi optavit nutrix tua, aut pedagogus, aut mater, &c.* Ces vœux cependant ne devenoient authentiques, & ne s'écrivoient sur des tablettes, que quand les habiles de ce tems-là y avoient passé: car on faisoit venir les *Physiciens*. (b) C'étoit les *Astrologues*, ou diseurs de bonne aventure, qui au jour qu'on nommoit l'enfant étoient appelés, comme pour en tirer l'horoscope: & c'est ce qu'on appelloit *fata advocare, fata scribere, fata occupare.*

Voilà un grand détail: mais il étoit nécessaire pour faire voir; que tous les offices qui regardent le service des accouchées étoient remplis par des femmes; & que les hommes n'y avoient

(a) *Epist. 60.*

(b) *Mathematicos.*

30 *De l'indécence aux hommes*

nulle part , ni aucun droit d'assistance : (a) ainsi l'Antiquité si précautionnée d'ailleurs se reposoit uniquement sur le rapport des femmes , dans une des choses des plus nécessaires à la vie civile , c'est-à-dire , touchant l'assurance des mariages , ou la certitude des enfans ; parceque la présence des hommes dans ces sortes de cas étoit contre le droit naturel , & contraire à la pudeur ; (b) *In partu , mulierum testimonium sufficit , quoniam virorum propter pudorem nemo admititur.*

Un sçavant Médecin Hollandois (c) s'étonne , en parlant de l'ouvrage de M. Bartholin sur les accouchemens , comment à cette occasion il n'a point examiné ,

(a) *Neque , ut verum fatear , legi usquam viros in ipso puerperii actu præsto fuisse Almeloveen opuscul , pag. 89.*

(b) *Digest. l. 2. art. 10. §. de ventre inspiciendo.*

(c) *Almeloveen in opuscul. pag. 85.*

s'il y a eu des Accoucheurs dans l'Antiquité. Mais apparemment que cette recherche n'est échappée à ce sçavant Auteur, que parce qu'on n'en parloit pas encore de son tems : ce qui est une autre preuve en faveur des Sages-femmes contre eux. En effet le droit de présence aux accouchemens appartient tellement en propre aux femmes, que les Athéniens exposèrent leur ville à une sorte de sédition, pour avoir essayé de le faire passer aux hommes. Cette histoire est sans doute la plus ancienne époque des Accoucheurs. Mais elle leur fait si peu d'honneur, & établit si parfaitement le droit des femmes, qu'on doute qu'ils essayent jamais de s'en parer. En voici l'histoire. (a)

L'Aréopage s'avisa de faire défense aux femmes de se mêler de

(a) *Igin. fabul. c. 274. p. 201. vid. Augen. Epist. & conf. medicin. l. I. c. IV.*

Médecine, & de pratiquer les accouchemens, qui est une dépendance de cette profession. Mais les Dames Athéniennes ne pouvant se soumettre à une Loi si contraire à la pudeur, aimoient mieux mourir faute de secours, que d'emprunter celui des Médecins, que l'Aréopage avoit chargez de cet emploi. Une jeune fille nommée *Agnodice* touchée des malheurs de ses concitoyennes, prit le parti de se déguiser, & sous l'habit d'un homme alla s'instruire de la Médecine, sur tout de l'art d'accoucher, dans la fameuse école de Médecine d'*Hierophile*. Elle réussit dans cet emploi : elle fit confiance aux Dames Athéniennes de son sexe & de son sçavoir faire, & entra en pratique avec tant de succès & de vogue, que la jalousie en prit aux Médecins. Ils attaquent le prétendu Accoucheur, comme s'il avoit moins

fait métier de secourir les Dames, que de les corrompre. Citée au Sénat elle prouve son sexe, & par là se justifie de son innocence. Mais les Accusateurs profitant de l'aveu d'un ennemi qu'ils vouloient perdre, alléguent la Loi qui interdisoit la Médecine aux femmes, & font condamner *Agnodice*. Alors toutes les femmes d'Athènes accourent au Sénat, crient à l'injustice, & se plaignant de la dureté des hommes, leur reprochent, que ce sont moins des maris qu'elles trouvent en eux que des meurtriers; puisqu'ils condamnoient dans *Agnodice* la seule personne qui pouvoit leur épargner une mort cruelle, à laquelle elles s'exposeroient plutôt dorénavant, qu'aux mains & aux yeux des hommes. Le Sénat comprit l'injustice de la Loi portée contre les femmes, leur permit de rentrer dans leurs droits, & de

34 *De l'indécence aux hommes*  
pratiquer la Médecine & les accouchemens à l'ordinaire.

Il est donc constant par cette histoire, que l'art d'accoucher étoit entre les mains des femmes, avant même que les hommes songeassent à s'en mêler. Car enfin pourquoi ordonner que les Médecins pratiqueroient dorénavant les accouchemens, & pourquoi le défendre aux femmes, si les hommes en étoient en possession avant elles? Or que les femmes fussent au contraire dans cette possession, cela paroît par l'étrange opposition où se trouverent les Athéniennes contre cette Loi, qui leur parût nouvelle, inouïe, & contre la pudeur. On trouve enfin dans les anciens Auteurs (a) des listes des Sages-femmes célèbres, les monumens antiques en font foi, & les Loix ordonnent de leurs

(a) *Galien scribon. Iarg. Pal. Ægin. Aëtius. Marcellus Burdegal. Vopisc. Priscian. &c.*



honoraires, tandis que l'on ne trouve dans les Livres ou ailleurs ni trace, ni vestige d'Accoucheurs.

Voudroient-ils pour s'autoriser se faire honneur d'*Albert le grand*, comme de leur Instituteur; parce que de malins Auteurs ont voulu le faire passer pour Accoucheur? (a) Mais qui ne sçait que le fait est faux? puisque la Chronique scandaleuse (b) en fut l'auteur; & qu'une conjecture incertaine & mal fondée y a donné cours. Ce n'est donc que parce qu'on lui a attribué des Ouvrages (c) plus dignes, ce semble, d'un Accoucheur que d'un Religieux, qu'on a voulu faire croire, qu'il se seroit mêlé d'accoucher. Mais outre que cette attribution est contestée, ne peut-il pas être per-

(a b) Voyez Bayle, *Diçt. t. r.*

(b) *Idem. tom. 2. pag. 1560.*

(c) *De naturâ rerum, de secretis mulierum.*

mis aux Philosophes les plus sages & les plus retenus, de parler de tout ce qui regarde la Physique, parce qu'ils peuvent se reposer sur la foi d'autrui, de ce que l'honnêteté & la bienséance ne leur permet pas d'examiner par eux-mêmes ?

On ne trouve donc ni dans l'Antiquité la plus éloignée, ni dans les siècles postérieurs aucun vestige d'Accoucheur : au lieu que dans tous les tems on trouve des preuves constantes, que les femmes, au danger même de leur vie, ont toujours été très-oppoſées à se laisser voir & toucher par des hommes, en cas même de maladies mortelles. L'histoire qui suit ne laisse rien à souhaiter là dessus : (a) elle est d'une grande Princesse, & d'un tems beaucoup moins éloigné de nous que celui d'*Albert le grand* : (b) d'où l'on peut conclurre, que

(a) En 1483.

(b) En 1280.

depuis ce grand Homme les personnes même les plus qualifiées, ne sçavoient pas encore ce que c'étoit qu'Accoucheurs, ni tout ce qui leur ressemble.

*Marie (a) héritière de Bourgogne* tombée de cheval à la chasse, se blessa dans ces parties que la pudeur empêche de nommer. Le cas étoit pressant, la nécessité prouvée, la personne grâve: rien par conséquent n'étoit si capable d'excuser une femme, qui dans cet état se seroit montrée à un homme expert & connoisseur en ces matieres. Un Accoucheur auroit donc paru là à sa place, si la coutume avoit été dans ces tems d'en appeller en pareil cas: mais cette Princesse n'en connoissoit point: la veüe même d'un Chirurgien, parce que c'étoit un homme, lui parut insupportable dans cette occa-

(c) Varillas, Hist. de Louis XI. l. 9. p. 249.

38 *De l'indécence aux hommes*  
sion de nécessité. Les promesses toujours flatueuses , quand elles assurent de la vie , ne purent la fléchir. Elle songea bien plus à ménager sa pudeur , qu'à prolonger ses jours ; & persuadée qu'une femme sage devoit préférer de mourir plutôt que d'obscurcir en elle cette vertu , elle craignit moins l'horreur de la mort , que les mains & les yeux d'un Chirurgien. Nos Dames sans doute diront que c'étoit une foiblesse dans cette Princesse , une pudeur mal entendüe , une pusillanimité.

*Stultorum incurata pudor malus  
ulcera celat.*

*Mais qu'on dise tant qu'on voudra , replique un sçavant Auteur , ( a ) ( non suspect de bigoterie , ) que ce fut porter la honte jusqu'à l'excès ; cette faute est d'une telle*

( a ) M. Bayle , Dict. t. 1. p. 117.

*nature, que ceux qui la commettent, méritent plus notre admiration, que ceux qui ne la commettent pas. C'est une espece d'héroïsme, c'est mourir Martyr de la pudeur.*

Il nous reste encore de nos jours des preuves convaincantes, que les accouchemens ne seynt bien, & n'appartiennent de plein droit qu'aux femmes. Elles se trouvent ces preuves dans les Hôpitaux, & principalement dans l'Hôtel-Dieu de Paris. Les sages Administrateurs qui y gouvernent n'auroient pas manqué d'y établir des Accoucheurs, si la sûreté publique eut eu quelque chose à souffrir dans les mains des femmes : mais elles seules y président aux accouchemens, fussent-ils bizarres, laborieux, & mortels. Les Accoucheurs donc n'ont encore pû porter leur juridiction jusques-là, leurs émissaires n'y seroient pas reçûs, & il ne s'y dresse d'au-

40 *De l'indécence aux hommes*  
tres Eleves que les femmes. Cependant les pauvres femmes y sont habilement secouruës ; les accidens n'y sont pas plus fréquens que sous les yeux des Accoucheurs ; & on voit par le peu d'orphelins qui restent des accouchemens de l'Hôtel - Dieu , que les meres & les enfans ne sont pas moins en sûreté entre les mains d'habiles Sages - femmes , telles que sont celles de ce célèbre Hôpital , qu'entre celles des plus fameux Accoucheurs.

---

#### CHAPITRE IV.

*Que les maximes de la Religion Chrétienne sont contraires à la profession d'Accoucheur.*

**I**L n'est rien que l'Ecriture & les Peres ayent tant fait appréhender à des Chrétiens , que le commerce entre personnes de différens

différens sexes : car comme ils sont faits pour devenir Saints , ( a ) la moindre chose , sur tout en matiere d'impureté pourroit les souïller. ( b ) Les Payens se permettent de voir des objets indérens & des peintures lascives : mais pour nous , leur dit un Pere ( c ) de l'Eglise en relevant la pureté des Chrétiens , nous n'accordons pas même à nos oreilles de rien écouter d'impur , *Nos ne aures quidem stupris ac fornicationibus inquinari volumus ;* parce que les Peres étoient persuadés , que c'étoit participer au crime , que de lui prêter ses oreilles ou ses yeux , *Scortatae sunt* , ajoute le même Pere , *aures vestrae , fornicati sunt oculi*. Mais ce n'étoit pas seulement des choses vrai-

( a ) *Nos genus electum , gens sancta , &c.*  
S. Petr. Ep. 1. c. 2.

( b ) *Nostro populo quid potest objici , cujus omnis Religio est sine maculâ vivere ?* Lactant. l. 5. instit. c. 9.

( c ) S. Clem. Alexandr. *ibidem*.

ment criminelles , dont ils vou-  
loient que les Chrétiens se fissent  
horreur : ils les obligeoient enco-  
re à s'interdire tout ce qui avoit  
l'apparence de mal , ( a ) *Pudicitia  
christiana satis non est esse , verum  
& videri* : en matiere sur tout  
d'impureté, presque tout leur pa-  
roissoit crime, & ils s'en faisoient  
un de regarder une femme, ( b ) *Vi-  
detur super omnia esse averfandus  
mulierum aspectus , non solùm enim  
si tangantur sed etiam si spectentur  
peccare est*. Mais les femmes d'au-  
jourd'hui en sont-elles quites  
pour se laisser voir à leurs Accou-  
cheurs ? elles se trouvent encore  
indignement soumises à l'action  
de leurs mains. Ce sont donc  
moins encore des regards que  
des attouchemens qu'elles per-  
mettent à des hommes. Que n'au-  
roient donc point eu à dire con-  
tre une si honteuse pratique ces

( a ) *S. Paul. Tertull. ad Uxor. pag. 160.*( b ) *S. Clem. Alexan. pædagog. l. 3. c. 11.*



illustres défenseurs de la pudeur chrétienne ? Eux sur tout qui tenoient pour maxime , qu'un atouchement sur un sexe différent étoit une semence de crime , ( a ) *Tactus inquinatio est autor.* Ils se fondoient sur cette autre maxime de l'Ecriture , ( b ) *qu'il est bon à l'homme de ne point toucher de femme.* Car enfin , dit un autre Pere de l'Eglise sur cet endroit , ( c ) il n'est avantageux à l'homme de ne pas toucher de femme, que parce que c'est un mal de le faire. En effet, continuë le même Pere, l'Ecriture ne dit pas que c'est un bien de n'avoir point de femme , mais que c'est un bien de ne la toucher pas ; parce que ce n'est qu'en la touchant qu'on s'expose au crime , ( d ) *Non dixit , bonum est uxorem non habe-*

( a ) S. Basil. de verâ virgin. p. 615.

( b ) S. Paul. epist. 1. ad Corinth. c. 7.

( c ) S. Hieronym. l. 1. ad Jovinian.

( d ) S. Hieronym. ibid.

44 *De l'indécence aux hommes*  
*re, sed bonum est mulierem non tan-*  
*gere; quasi in tactu periculum sit.*  
 Tant d'exactitude ne paroïssoit  
 si nécessaire à ces grands Maîtres  
 de la piété chrétienne, que parce  
 qu'ils croyoient que le toucher  
 est le plus dangereux de tous les  
 sens, par la raison qu'il est le  
 plus séducteur : & il ne séduit  
 si puissamment, que parce qu'il  
 agit plus universellement sur le  
 corps : car les sons ne frappent  
 que l'oreille, les saveurs n'é-  
 branlent que la langue ; mais le  
 toucher agite tout le corps ; par  
 ce qu'il est comme le sens uni-  
 versel, le sens des sens, qui se  
 rencontre dans tous les autres,  
 & qui affecte & remuë tous les  
 organes, (a) *Tactus sensuum om-*  
*nium perniciosissimus & sævissimè*  
*blandiens, sensus reliquos levitate*  
*suâ ad voluptatis illecebras pellit.*

Un autre Pere ajoute que (a).

(a) *Basil. de virgin. pag. 614.*

(b) *Saint Jérôme.*

les attouchemens sont contagieux entre les personnes de différent sexe, & qu'ils portent à la lubricité, même sans qu'on y pense dit un autre Saint; (a) *Masculum corpus fœmineum attingens, quâlibet ratione moderentur, ad congressum tamen mutuò latenter incitantur.* A quels dangers donc ne s'exposent pas des Chrétiennes livrées aux mains d'un Accoucheur? Car enfin ce sont toujours de jeunes personnes, d'autant plus susceptibles par conséquent de vivacité & de tendresse à la présence d'un homme étranger qui les touche, qu'elles auront été plus retenues, & moins accoutumées à en souffrir d'autre que leur mari. Dans cette disposition il est mal aisé de répondre de leur imagination, & on doute qu'elles en puissent sûrement répondre elles-mêmes,

(a) *S. Basil. de virgin. pag. 656.*

46 *De l'indécence aux hommes*

(a) *Quantumvis bonâ mente contentur, neesse est publicatione sui periclitentur, dum percutiuntur oculis incertis, &c.* Dans le tems qu'elles ont à se défendre contre le plus impérieux des (b) sens, la pudeur du moins risque beaucoup alors, & n'a pas peu à souffrir, (c) *sic frons duratur, sic pudor teritur, sic solvitur, &c.*

Prétendra-t'on que le danger des attouchemens ne doit s'entendre qu'en matiere grave & de conséquence, & lorsqu'ils se permettent à mauvaise intention; & qu'une femme en travail se trouve occupée de tout autre sentiment que de celui de la présence & de l'action d'un homme? Mais ce n'est pas toujours au moment de la douleur qu'un Accoucheur rend visite à une femme: c'est souvent en

(a) *Tertul. de virg. velandis, pag. 181.*

(b) *Vid. S. Basil. de virgin. pag. 614.*

(c) *Tertull. ibid.*

pleine santé & de sens rassis qu'on l'appelle ; comme dans un doute de grossesse où les femmes veulent s'assurer de leur état ; ou bien même lorsqu'une femme peu entendüe encore en accouchement, se livre aux mains de son Accoucheur, autant de fois qu'elle craindra la surprise. Ce n'est donc pas toujours pour des femmes souffrantes qu'ils sont appelés (a).

Voudroit-on excuser ces atouchemens, & dire qu'ils doivent être sans danger, parce qu'on ne les accorde qu'à bon dessein, & dans des occasions sans conséquence ? Mais tout est à craindre à la pudeur, (b) *etiam feminarum oculos pati non vult* : & il n'y a rien de sûr ou de méprisable pour une Chrétienne en cette matiere : c'est même un

(a) Voyez la Differtat. sur les accouchemens.

(b) *Tertull. ibid.*

48 *De l'indécence aux hommes*  
commencement de crime pour elle, si elle ne craint point assez :  
(a) *Nam qui præsumit, minus jam veretur; qui minus veretur, minus præcavet; qui minus præcavet, plus periclitatur. Timor fundamentum salutis est; præsumptio impedimentum timoris.* Un Pere de l'Eglise compare la moindre liberté en matiere d'impureté, à ces petites pierres qu'on jette dans un fleuve : elles n'y excitent d'abord, dit-il, qu'un foible trémouffement ; mais qui tout d'un coup passe dans une agitation universelle par les ondes redoublées qui croissent, s'étendent & pullulent, & portent le trouble jusqu'aux bords du fleuve. Ne seroit-ce point ainsi, qu'un attouchement accordé à un Accoucheur par une personne sage, que la mode, la crainte, & la complaisance rendent trop docile dans cette oc-

(b) *Tertull. de cultu seminarum, p. 154.*

caſion,

casion , pourroit devenir criminelle ? Car enfin la volupté est trompeuse , & souvent elle fait d'étranges progrès pour peu qu'on s'y laisse surprendre : du moins ne pourroit-ce point être un appas vers le crime ? car à force de se laisser toucher par des hommes , ne pourroit-on pas prendre goût à des attouchemens étrangers & dangereux ? (a) Et en ce cas la fidélité dans les mariages seroit-elle bien en sûreté ? (b)

On se disculpera en disant , que les Accoucheurs sont gens sages , d'une probité connue , & au-dessus du soupçon & de la médifanee. On le veut croire : on ajoutera même , qu'il est de leur intérêt d'être tels : mais du moins n'osera-t'on dire , que ce soient des hommes agés ; parce

(a) Voyez la Dissert. sur les accouchemens , p. 16.

(b) Ibid. page 15.

50 *De l'indécence aux hommes*  
qu'alors on les trouveroit trop foibles. Ce font donc des hommes encore frais, entre les mains desquels on remet de jeunes femmes. Mais tels qu'ils puissent être, du moins font-ce des hommes, par qui une femme vertueuse doit toujours craindre de se laisser voir & toucher; puisque les Peres de l'Eglise veulent qu'elle craigne la familiarité d'un parent, d'un ami, d'un frere.  
(a) *Sufficit peccatum, & per tactum fraternæ manûs, ac per pacis & dilectionis osculum sensum carnis excitare.*

Le danger même sera double, & par conséquent plus grand, si on le considere encore par rapport à l'Accoucheur: car si les Peres font craindre à une femme jusqu'à son frere même, ils avertissent les hommes de craindre les femmes jusques dans leurs

(a) *S. Basil. de Virgin. pag. 655.*



propres meres : (b) *Quid interest utrum in uxore an in matre, dum tamen Eva, in quâlibet muliere caveatur.* Avancera-t'on pour la défense des Accoucheurs, que la condition des personnes qui les appellent doit rendre leur profession innocente, parce que ce ne sont que des Dames de qualité, dont le rang & la dignité tiennent l'imagination de l'Accoucheur en respect? Mais on sçait & on voit avec douleur, que leur prétenduë profession est un métier public, où l'on fait fortune; parce que chacun y a droit pour son argent. Ce n'est donc plus uniquement auprès des Dames de condition qu'ils se trouvent appellés, & chaque femme veut jouir du privilège: l'imagination d'ailleurs ne respecte personne, elle se prend à tout. C'est moins enfin la qualité de la personne qui inspire

(b) *S. August. epist. 38.*

52 *De l'indécence aux hommes*  
une mauvaise pensée, que la volonté ou le mauvais penchant qui la fait naître (a) *Culpam facit non dignitas sed voluntas.* Après toutes ces raisons de Religion & de bienfiance, on laisse à examiner aux Accoucheurs & aux Accouchées, si leur conscience peut être en sûreté.

Excusera-t'on les Accoucheurs en disant, que c'est sur des femmes mariées qu'ils exercent leur profession? Mais quoi! seroit-ce donc qu'une femme mariée n'auroit plus rien à perdre entre les mains d'un homme étranger? ou seroit-ce qu'elle se seroit dé faite de tout sentiment de pudeur en devenant mere? Ce seroit faire outrage aux mariages chrétiens qui sont innocens par eux-mêmes, & qui honorent ceux qui s'en approchent dans

(a) S. Hieronym. in epitaph. Fabiolæ ad Oceanum.

l'esprit de l'Eglise, (a) *Honorable connubium, thorus immaculatus*. Une femme donc pour être mariée n'est pas moins soumise à la modestie de son état, & c'est par cette raison qu'on obligeoit autrefois également les femmes & les filles à se voiler, (b) *Oro te sive mater, sive soror, sive filia virgo, vela caput; si mater, propter filios; si soror, propter fratres; si filia, propter patres, &c.* Comme il est donc de la pudeur des vierges chrétiennes, de ne rien permettre sur elles de la part de quelqu'homme que ce soit; il est de la modestie d'une femme vertueuse de tout refuser à tout autre qu'à son mari.

La pudeur est donc de toute condition; & puisqu'une pensée peut dérober à une vierge chrétienne la pureté de son état, (c)

(a) *S. Paul. epist. ad Hebræ. c. 13. v. 4.*

(b) *Tertull. de virgin. veland. pag. 182.*

(c) *S. Hieronym. epist. ad Eustochium.*

54 *De l'indécence aux hommes*

*Mente enim virginitas perit* ; puisqu'il est possible qu'elle cesse d'être vierge par le cœur , quoique son corps soit encore chaste, ( a ) *Nil prodest carnem habere virginis , si mente quis nupserit* ; n'est-ce point exposer une jeune femme à une sorte d'infidélité , ou d'adultère spirituel , que de l'exposer ainsi aux saillies de son imagination entre les mains d'un Accoucheur ? c'est du moins lui inspirer trop de familiarité & de confiance pour un homme étranger. Heureuse l'ignorance de cette Dame Romaine , ( b ) qui pour avoir peu fréquenté les hommes , croyoit qu'ils sentoient tous mauvais , parce que son mari avoit l'haleine puante ! Certes une humeur un peu moins sauvage lui auroit épargné cette simplicité.

Par tout ce qu'on vient de rap-

( a ) *Ibid.*

( b ) Billie dans Plutarque.

porter des sentimens des Peres , on voit combien ils auroient été éloignés d'approuver la profession d'Accoucheur : mais ce qui se pratiquoit de leur tems en matieres semblables à celle d'accouchemens , en est une preuve convaincante. Si une vierge chrétienne étoit soupçonnée du crime d'impureté , ce n'étoit point à l'examen des hommes qu'on s'en rapportoit , mais à celui des Sages-femmes. (a) Les siècles qui ont suivi se sont tellement confirmés dans cet usage , que s'il arrivoit quelque doute sur le témoignage des Sages-femmes qu'on avoit appelées d'abord , ce n'étoit point des hommes qu'on appelloit pour décider du doute , mais d'autres Sages-femmes , ou plus habiles ou moins suspectes. (b) C'est pourquoi tout ce que nous avons

(a) *Vid. S. Cyprian. Ep. pag. 174.*

(b) *Décrétal. de Grégoire IX. l. 2. c. 14.*

56 *De l'indécence aux hommes*  
d'Auteurs qui ont traité de ces  
sortes de rapports , si on en ex-  
cepte ceux de notre tems , par-  
lent tous des témoignages des  
Sages-femmes sur ces matieres ,  
parce que c'étoit à elles seules  
que les Juges s'en rapportoient ,  
comme on le voit dans le droit  
Canon & Civil: (a) marque cer-  
taine qu'on a crû de tout tems  
qu'il auroit été contre la pudeur  
d'employer des hommes en pa-  
reil cas.

Malgré cette précaution il  
s'est trouvé d'habiles Auteurs ,  
qui ont trouvé à redire même à  
cette coutume d'exposer le corps  
d'une fille aux yeux d'une fem-  
me : car outre que cette preuve  
étoit fort incertaine & sujette à  
méprise , comme le reconnoit  
lui-même Saint Cyprien , (b) &

(a) *Digest. l. 9. tit. 2. ad legem Aquileiam: cap. 9. ibid. lib. 2. tit. 4. de inspiciendo ventre Loy. 1.*

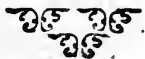
(b) *S. Cyprian. Ep. 174.*

Comme on l'a démontré depuis.  
(a) Quelques-uns ont crû que c'étoit vendre trop cher à une personne sage la preuve de son innocence, *Quæ verè casta erat virgo noluerit (b) sic vindicari;* & d'autres que c'étoit détruire ce dont on vouloit s'assurer. *Inter obstetricum manus virginitas occiditur.* (c) Quen'auroient donc point dit ces sages Auteurs, de voir aujourd'hui la plûpart des jeunes femmes chrétiennes sous les yeux & entre les mains des Accoucheurs? que d'obscénité n'auroient-ils point remarqué dans cette infame coutume! que d'inconvéniens pour la pudeur! que de danger pour l'innocence.

(a) *Vide Capivaccium de Virgin. sign. Augenium, Sebizium, &c.*

(b) *S. Cyprian. ep. pag. 174. in not.*

(c) *Ibid. ex Rigaltio.*



## C H A P I T R E V.

*Que la profession d'Accoucheur est  
rarement nécessaire.*

**L**E cas de nécessité est donc le seul qui puisse rendre l'office d'Accoucheur excusable ; mais ce sera lorsque la vie de l'enfant ou de la mere ne pourra être sauvée que par son ministère. Aussi en cas pareil la pudeur n'a-t'elle rien à risquer : car l'état triste & affligeant d'une femme déconcertée par la douleur & prête d'expirer , n'offre rien que de mortifiant. Ainsi l'extrémité de la malade , la menace de la mort , l'excès de la souffrance , la perte d'un enfant prêt de périr avant que de naître , un spectacle si affreux , & un état si humiliant , préviennent tous les dangers , & chacun se trouve en



sûreté : on est comme assuré d'ailleurs qu'en ces occasions où la nécessité est pressante, la même Providence qui permet la nécessité, soutiendra & préservera ceux & celles qu'elle y engage. Mais si l'on considère qu'il n'y a peut-être pas une femme entre cent ; peut-être pas une entre mille, qui se trouve dans cette prétendue nécessité, il sera vrai de dire, que de cent femmes il y en aura quatre-vingts-dix-neuf qui pourront & qui devront se passer d'Accoucheur. Ce sera donc au plus une femme entre cent qui en aura besoin ; ainsi pour une fois qu'un Accoucheur sera nécessaire, il y en aura quatre-vingts-dix-neuf où il sera inutile. Si d'ailleurs ce besoin est de nature à pouvoir être aussi sûrement soulagé par la main d'une femme habile & expérimentée, que par celle d'un homme ; s'il demande presque tou-

jours plus de tête que de bras ; si enfin l'habileté d'un sage Médecin est ordinairement plus nécessaire que la main de qui que ce soit ; le secours d'un Accoucheur deviendra alors inutile ou dangereux , & sa profession deviendra rarement nécessaire.

Or il est certain que c'est presque toujours par des secours tirés de la Médecine , que les accouchemens laborieux se terminent heureusement , quelquefois par la main soutenuë d'un grand usage , rarement par quelque opération.

Que si c'est un purgatif , une saignée , ou quelque autre remède qui doive tirer une femme d'affaire , elle s'exposeroit à d'étranges méprises entre les mains d'un Accoucheur : car lui qui nagueres tenoit boutique de Chirurgien ( peut-être assez peu achalandée , ) lui qui n'a ni étude , ni expérience en Médecine ,

qui n'en sçait que ce que le hazard lui en a appris, qui ne connoît au plus le corps humain que pour sçavoir placer une incision, mais qui ne s'est jamais instruit à fond, ni du cours des liqueurs, ni de l'ordre de leurs circulations; lui qui ignore le rapport des parties, avec les liqueurs qui les arrosent, & le rapport des remedes avec ces mêmes liqueurs; qui n'entend enfin ni l'œconomie animale, ni la mécanique du corps humain; cet homme ainsi dépourvû de connoissance, d'expérience, d'observation, & peut-être de bon sens en Médecine, viendra hardiment décider d'un remede intérieur dont il ne connoît pas la route, d'une saignée dont il ignore les effets, d'une purgation dont il n'a point appris les écüeils, d'un narcotique dont il n'a jamais essayé les dangers. Doit-on après cela s'étonner des malheurs qui lui ar-

rivent ? puisqu'il marche au hazard, sans règle, sans boussole, par des routes étrangères & dans un pais inconnu pour lui.

On croiroit peut-être qu'on avanceroit tout ceci sans preuve: mais en faut-il d'autre de son peu d'usage en Médecine que celle-ci ? Cet Ex-chirurgien qui entreprend aujourd'hui de traiter une fièvre, un transport, une convulsion dans une accouchée, par ce qu'il s'est érigé en Accoucheur, auroit eu honte de se donner pour Médecin la veille du jour qu'il s'est donné ce relief dans le monde, & auroit craint de traiter cette même femme non accouchée; peut-être ne le voudroit-il pas même encore étant devenu Accoucheur, si la même femme avoit les mêmes maux hors le tems des couches. L'on sçait cependant, qu'il faut infiniment plus de tête, d'habileté & de connoissance, pour

traiter tous ces maux dans une accouchée que dans une autre femme : il est donc certain qu'en ces cas qui dépendent de la Médecine une accouchée se trouve mal placée dans les mains d'un Accoucheur. Ajoutez à présent que ces cas dépendans de la Médecine sont les plus fréquens : & ce sera prouver combien la profession d'Accoucheur est rarement nécessaire : voici de quoi s'en convaincre. Si l'on entend parler des maladies qui arrivent pendant la grossesse , il n'en est guères où il faille plus d'habileté , plus de connoissance , en un mot plus de Médecine. En effet il faut connoître alors non seulement eu égard à la mere , la disposition du sang , les délais qu'il souffre , les détours & les altérations qu'il prend , les écarts qu'il se donne , & les dépôts qu'il peut faire ; mais il faut encore en être inf-

truit par rapport à l'enfant dont il faut aussi conserver la vie.

C'est donc une Science double, dont on a besoin pour sagement ménager les intérêts de l'une & de l'autre, en ôtant le superflu de la mere, sans trop dérober à l'enfant. Or tant d'habileté & de justesse ne paroît pas trop de la compétence d'un Chirurgien, qui s'étoit plus occupé de former sa main, que de meubler sa tête de tant de réflexions & d'observations inutiles même à un habile Opérateur. Les maladies qui arrivent dans le tems des couches ne sont pas plus du ressort d'un Accoucheur. Une femme trop pleine de sang & d'humeur se trouve surprise d'accidens violens, d'efforts involontaires, de douleurs inutiles : le sang alors en contrainte, & les esprits en désordre, tiennent les muscles en convulsion : les parties engorgées prêtent mal & s'opposent

s'opposent à la sortie de l'enfant : tout se révolte donc , & les liqueurs interceptées agissent sur elles-mêmes , & s'animent , ou rebroussent vers le cerveau : alors mille accidens mortels se présentent ; convulsion , assoupissement , douleurs bizarres & à contre sens. Ce seroit donc de la souplesse qu'il faudroit rendre aux parties , en rectifiant le cours du sang & calmant les esprits. Mais sont-ce là les idées d'un Accoucheur ? Mal instruit donc de la manœuvre qui se passe alors dans le corps d'une femme , & peu à porté des réflexions qu'il faudroit faire ; il aura recours à des purgations dangereuses , à des apéritifs indiscrets , à des lavemens violens , à des saignées mal entendues , & se mettra sans y penser de moitié avec le mal , pour le rendre plus dangereux. Peut-être même fera-t'il pis que tous ces remèdes : déconcerté

66 *De l'indécence aux hommes*

par l'excès du danger, au défaut de tête il employera des bras, il engagera la malade dans un travail prématuré, & l'enfant dans un danger imminent: vous demandez d'où viennent ces contre-tems? d'un homme hors de place qui fait ce qu'il peut, parce qu'il ne sçait ce qu'il faut.

Par les mêmes raisons, un Accoucheur doit être aussi peu entendu dans les maux qui arrivent après les couches: ainsi tantôt des tranchées violentes, dont il ne comprend pas les causes, l'engageront dans un mauvais pas; & voulant calmer une douleur pressante par un remède qu'il connoît mal, il jettera la malade dans un sommeil éternel: tantôt grossièrement instruit de la route que le sang tient ou qu'on lui peut faire tenir, il l'engagera dans les visceres par des saignées mal rangées: dans l'une l'idée d'une foiblesse ou



d'un épuisement mal fondé lui fera ordonner une nourriture excessive : dans l'autre le soupçon d'une cacochymie imaginaire lui fera prescrire une purgation dangereuse. L'idée d'acides & d'alcalis, dont il aura ouï parler, lui fera venir celle du Quinquina, qu'il ordonnera pour détruire un acide qu'il soupçonne & qu'il ne connoît pas. Ce ne sera donc qu'une Médecine de hazard & de caprice que celle d'un Accoucheur.

Son ministère sera plus heureux, si c'est par l'adresse des mains que la malade doit être secourüe; car il est manifeste qu'un homme en ce genre peut autant qu'une Sage-femme : mais puisqu'il est plus séant & aussi sûr de commettre cet emploi aux femmes, comme on le prouvera ci-après, il faut convenir encore qu'en ces derniers cas même, il est inutile d'appeller

des Accoucheurs. Reste celui de l'opération seul, lorsqu'il faut (a) couper, arracher, dépecer un enfant dans le sein de sa mère; car à ces mots on reconnoît le caractère d'un Accoucheur Opérateur, qui dans ce cas mérite non seulement la préférence au-dessus des Sages-femmes; mais à qui seul il faut se rapporter de ces opérations; parce que lui seul sçait manier des instrumens. Mais combien ces cas sont-ils rares?

On dira sans doute, que c'est réduire la profession d'Accoucheur à de rares besoins; mais la raison le fait voir. Car après tout ce qu'on vient de dire; on espère que personne ne trouvera exa-

(a) Encore se trouve-t'il des exemples d'opérations faites par des femmes sur les corps de leurs semblables, en certains cas qui intéressoient la pudeur. *Leo African. narrat munus circumcidendarum mulierum obire vetulas quasdam &c. apud Huet. Not. in Origen. pag. 5.*

gérée la proposition qu'on vient d'avancer, qu'il n'y a pas une femme entre cent, peut-être pas entre mille, qui ait besoin d'un Chirurgien; & que par conséquent ce n'est pas la peine d'ériger des Accoucheurs en titre d'office.

---

## CHAPITRE VI.

*Que la coutume de se servir d'Accoucheurs est moins un usage à recevoir, qu'une entreprise à réprimer.*

**O**N en appellera sans doute à l'usage & à l'exemple: car rien n'a tant de pouvoir sur l'esprit du monde que la coutume, (a) qui en régle les actions & les maximes en souveraine: il n'y avoit pas même jusqu'à la Reli-

(a) *Omniium domina rerum.* Aul. Gell. pag. 299.

70 *De l'indécence aux hommes*  
gion , où son empire ne fût prêt  
de passer : car c'étoit par des usa-  
ges ou des traditions humaines ,  
que les Juifs entreprenoient de  
justifier leurs prévarications , &  
d'excuser leurs erreurs : mais le  
Fils de Dieu a fait voir l'injusti-  
ce & la vanité des usages , quand  
ils ne s'accordent pas avec la  
piété. C'est pourquoi les Cano-  
nistes ont établi depuis , que  
quoi que ce puisse être qui soit  
ou écrit ou reçu dans le monde  
contre le droit naturel , doit être  
abrogé & réputé nul , (a) *Quæ-*  
*cunque vel moribus recepta sunt ,*  
*vel scripturis comprehensa , si na-*  
*turali juri fuerint adversa , irrita*  
*haberi debent.* Si donc la coutu-  
me de se faire accoucher par des  
hommes est contre le droit na-  
turel ; c'est moins un usage à  
conserver qu'un abus à détruire :  
or l'on a montré que cette prati-  
que est contraire à la pudeur ,

(a) Canon. *Quo jure in fine. Distinct. 8.*

qui distingue les hommes de tous les autres animaux, (a) mais qui est sur tout naturel aux femmes. Une autre maxime c'est qu'une coutume ne peut tenir lieu de Loi, quand elle n'est fondée ni sur la vérité, ni sur la raison, *Consuetudinem veritas & ratio excludunt* (b).

Il n'est donc pas de coutume qui mérite plus d'être abrogée que celle-ci; puisqu'il est faux qu'un Accoucheur soit nécessaire dans les cas des couches ordinaires qui sont les plus fréquentes, & que le bon sens & la droite raison font voir, qu'il est de l'ordre qu'une femme en accouche une autre.

Que si d'ailleurs la coutume de se faire accoucher par des hommes, est moins l'effet de la

(a) *Hoc solum animal (homo) natum est pudoris & verecundiæ particeps. Cic. l. 4. de finibus.*

(b) *Can. Veritate, & can. Consuetudo.*

72 *De l'indécence aux hommes*

raison que du préjugé, si la réflexion & la nécessité y ont moins de part que le prétexte ou l'erreur ; ce sera moins un usage qu'une licence, moins une coutume qu'un mal-entendu qui ne doit être d'aucune autorité ; (a)

*Quod enim non cum ratione introductum est, sed errore primum, deinde consuetudine obtentum est, in aliis similibus obtineri non debet.*

L'usage donc d'appeller ordinairement des Accoucheurs est manifestement abusif ; puisqu'on le fait presque toujours sans nécessité ou sans raison, comme on l'a fait voir. C'est par conséquent le cas où la coutume ne peut & ne doit avoir lieu : (b) *Veritati manifestate cedere debet consuetudo.*

Enfin si l'on examine la nature de cette prétenduë coutume éta-

(a) *L. quod non ratione. de legibus & Senatus consultis.*

(b) *Can. veritate & can. consuetudo.*

blie, on reconnoîtra que la condition principale pour fonder un usage raisonnable lui manque : c'est du tems, qui donne le poids & l'autorité aux usages, dont on veut ici parler ; car il est si nouveau que des femmes aient pû se résoudre à se livrer à la discrétion des Accoucheurs, & si inouï dans l'Antiquité, qu'il se soit jamais souffert rien de semblable même parmi les Payens, que cette coutume paroît ressembler mieux à une erreur de pratique, qu'à une vérité d'usage ; elle n'a donc pour elle que le caractère d'erreur, c'est-à-dire, la nouveauté ; & l'antiquité qui est le propre de la vérité lui manque. Or une coutume nouvelle, erronée, & mal entendüe, expose à tous les dangers de l'erreur : *Consuetudo sine veritate, vetustas erroris est.*

On demandera, s'il est possible qu'une pratique qui seroit si

74 *De l'indécence aux hommes*  
manifestement dangereuse eût  
pû faire tant de progrès en si  
peu de tems ? Quoi donc , il au-  
roit pû arriver que tant de fem-  
mes sages & régulières en toutes  
choses , se fussent abusées jus-  
qu'au point de se laisser aller au  
torrent d'un usage condamna-  
ble ! Mais qui ne sçait le pou-  
voir de l'exemple sur l'imagina-  
tion ? D'ailleurs tel est l'artifice  
de l'ennemi commun du salut  
des hommes : des leçons ouver-  
tes & grossières d'impureté lui  
auroient mal réussi pour attaquer  
la pureté des meres chrétiennes :  
il a trouvé une voye plus sûre &  
plus abrégée pour leur porter  
des coups mortels , qui est celle  
de l'exemple : (a) *Longum iter est  
per praecepta , breve & efficax per  
exempla.* Il a donc employé des  
exemples de leurs semblables ;  
parce qu'il n'est rien qui déter-  
mine aussi puissamment que l'e-

(a) *Senec. ad Lucil.*



xemple entre gens égaux & de même nature : ( a ) *Duo nos maximè movent similitudo & exemplum.* Qu'une femme donc en danger , qu'elle se fera peut-être exagéré à elle-même , ait été utilement secouruë par un Accoucheur , une autre aura crû prévenir ce prétendu danger en l'appellant tout d'abord ; & insensiblement chacune se fera donné le droit d'en faire autant , parce que chacune se fera également cruë en danger entre les mains des Sages-femmes. Les hommes peut-être auront utilement entretenu ces frayeurs ; attentifs autant qu'ils le sont à se rendre les maîtres , peut-être auront-ils habilement profité de l'occasion , pour étendre leur autorité sur un sexe qu'ils aiment à assujettir : ils auront traité la pudeur des femmes de foi-

( b ) *Cicer.*

blesse, & leurs scrupules de pusillanimité : c'est ainsi qu'on leur aura insensiblement appris à se défaire d'une honte qui honoroit leur sexe & qui soutenoit leur piété : elles seront donc parvenues à croire qu'il n'y a guères d'apparence qu'on puisse devenir criminel au milieu de tant de complices, & qu'une faute même n'est plus considérable, quand elle est devenuë celle de la plûpart des honnêtes gens :  
 (a) *Multitudine peccantium tollitur, & desinit esse probri loco commune maledictum.*

Mais puisque l'exemple a eu tant de pouvoir sur les esprits des femmes, qu'un exemple sage & des plus autorisés les rappelle à elles-mêmes, & leur apprend ce qu'on doit faire & penser de ces sortes de pratiques honteuses que la coûtume au-

(a) *Senec.*

roit établies. L'exemple qu'on leur propose est celui des Empereurs, des Princes, & des Magistrats, qui ont employé leur autorité pour abolir certains usages déjà établis, uniquement parce qu'ils étoient contre la pudeur.

Il étoit d'usage du tems de l'empereur Théodose, (a) d'enfermer les femmes surprises en adultère dans d'infames lieux, pour y être en proye à la passion du premier venu : & cette infamie se commettoit au son d'une cloche, pour rendre public & le crime & la peine. Ce grand Empereur défendit cette coutume par cette seule raison qu'elle étoit honteuse. Par un même motif Justinien abolit ensuite la coutume établie de décider par les yeux de la puberté naturelle des garçons. (b) La Philosophie

(a) *Socrat. l. 5. c. 18.*

(b) *Ob indecoram observationem in exami-*

78 *De l'indécence aux hommes*  
payenne se rendit aussi peu favorable à tous ces moyens honteux, quoique sûrs en certaines occasions. Ainsi Lucien lui-même, athée de profession ou le plus impie des Philosophes, se moque du moyen qu'on lui propose de s'assurer par la vûe du sexe d'un homme qui passoit pour femme : (a) tant il est vrai que l'antiquité croyoit qu'il n'y avoit point de légitime prétexte de découvrir ce que la nature ordonnoit si étroitement de cacher : (b) *Quas corporis partes natura occultavit, easdem, omnes qui sanâ mente sunt, removent ab oculis.* Ainsi une Vestale accusée, dût-elle être injustement absoute, (c) étoit renvoyée comme

*mandâ marium pubertate, mares post excessum 14. annorum pubescere existimentur, indagatio-  
ne corporis inhonestâ cessante. Cod. Quando tu-  
res esse desinant.*

(a) *In Eunucho.*

(b) *Cic. de finib. l. 4.*

(c) *Valer. Maxim. l. 8. c. 2.*

innocente sans ces sortes d'examens, si toute autre preuve se trouvoit insuffisante. On s'étonnera peut-être après tout ceci, que les Peres des premiers tems de l'Eglise ayent permis que les vierges chrétiennes qui étoient devenues suspectes fussent examinées par des femmes : mais peut-être que ce fut une sorte de punition pour celles qui s'étoient manifestement déshonorées, & qui par conséquent méritoient ou s'attiroient cette humiliation : peut-être aussi n'avoit-on point assez senti d'abord la turpitude de cette pratique, du moins fut-elle bien-tôt abolie, & les Peres des siècles postérieurs la désapprouverent. (a) Juste & digne sort des honteuses coutumes.

Mais pour ne nous pas trop

(a) *Quid sibi velit, & quò spectet quod obstetricem adhibendam credideris, &c. S. Ambros. ep. 64. ad Syragr.*

éloigner du tems où nous vivons, y eut-il jamais coutume plus communément reçûë, que celle de l'infame épreuve dont on faisoit le plus honteux des spectacles, pour s'assurer de la validité d'un mariage & de l'habileté des mariés? bien-tôt il s'en feroit fait une Loi, si l'autorité du Prince, & la sagesse des Magistrats n'en eussent arrêté l'abus. Fasse le Ciel qu'ils aperçoivent encore toute la honte de celui que nous combattons, & qu'il soit déclaré qu'il est contre l'honneur d'une femme chrétienne de se laisser voir & toucher, sans une indispensable nécessité, par un Accoucheur; puisque les Magistrats de l'ancienne Rome refuserent même d'ordonner à une Dame accusée, de se laisser voir à une femme. En voici l'histoire: un certain Carvilius se plaignit devant les Juges de l'invalidité de

*d'accoucher les femmes.* 81

sa femme à le rendre pere : il demanda que les yeux des Sages-femmes en fissent l'examen : il fut blâmé & débouté : (a) *Quò matronale decus verecundie munimento tutius esset , in jus vocanti ( marito ) matronam corpus ejus attingere non permiserunt , ut inviolata manûs alienæ tactû stola relinqueretur.*

---

## CHAPITRE VII.

*Que les femmes sont aussi capables de pratiquer les accouchemens que les hommes.*

**D**'Où viendroit aux femmes cette prétenduë incapacité ? seroit-ce de la délicatesse de leur corps & de leur peu de forces ? seroit-ce de la foiblesse de leur esprit ? seroit-ce de l'ignorance de leur sexe ? mais tous les ac-

(a) *Valer. Maxim. l. 2. c. 1. art. 5.*

82 *De l'indécence aux hommes*  
couchemens ne font pas laborieux : ainsi pour l'ordinaire il faut plus d'adresse & d'habitude pour cette opération que de vigueur & de forces. Mais s'il est vrai que les femmes font au moins aussi adroites de leurs doigts que les hommes, puisqu'elles ont plus de finesse & de délicatesse qu'eux dans les organes ; il ne leur faudra que de l'habitude, dont elles sont aussi capables certainement que les hommes ; puisque pour cela elles n'auront besoin que de vie & d'occasions pour se former la main : or elles vivent autant que les hommes, & elles trouveront infiniment plus d'occasions qu'eux, quand les hommes voudront se renfermer dans le nécessaire, & abandonner, comme ils le doivent aux femmes, tous les accouchemens ordinaires.

Ces occasions d'ailleurs de-



viendroient d'autant plus fréquentes, que les couches des femmes deviendroient plus rarement laborieuses, si les Sages-femmes seules s'en mêloient : voici comment.

Les couches ne deviennent ordinairement difficiles, que parce que les femmes sont mal gouvernées dans leurs grossesses; & elles ne sont mal gouvernées alors, que parce qu'elles ne prennent pas d'assez bons avis; elles ne se trompent enfin dans la conduite qu'on leur prescrit, que parce qu'elles s'adressent mal, c'est-à-dire, à gens incapables de ces sortes de conseils. L'assiduité des Accoucheurs auprès d'elles, dès qu'elles se soupçonnent grosses, engage insensiblement leur confiance. Ce sont des hommes, & c'est pour elles un titre d'habileté, persuadées qu'elles sont, qu'un homme est toujours plus habile qu'une fem-

84 *De l'indécence aux hommes*

me. De-là cependant arrivent mille méprises : car les Accoucheurs n'ayant jamais fait les études nécessaires par rapport aux maladies des femmes grosses, ne s'étant d'ailleurs destinés qu'à des fonctions manuelles, ils ne doivent guères être en matière de grossesse plus éclairés que des Sages-femmes, qui comme eux ne se sont instruites que du manuel des accouchemens. Ajoutez que les maladies des femmes grosses demandent plus d'habileté que toutes les autres. Puis donc qu'un Accoucheur se reconnoît incapable de traiter les maladies ordinaires, on peut conclurre qu'il expose étrangement une femme grosse quand il entreprend de la conseiller : c'est cependant ce que les Accoucheurs font tous les jours ; & c'est de-là que viennent tant d'accouchemens laborieux.

Pour se convaincre qu'en ceci

rien n'est exagéré, il ne faut que s'appliquer un moment à considérer tout ce qui se passe dans une femme à l'occasion d'une grossesse, les amas qui s'y font, le superflu qui s'y amasse, les retours de ce superflu dans les vaisseaux, les impressions qu'il va faire sur les visceres, les vices qu'il va porter dans le sang, dans le suc nerveux, & dans toutes les liqueurs qui servent à la vie: joignez à tout ceci les désordres qui arrivent dans les digestions, les mauvaises distributions qui en suivent, & les crudités qui s'accumulent. Tant d'occasions prochaines de maladie demandent une autre habileté que celle de la main. Il faut un fond d'usage, mais d'usage éclairé, qui sçache ménager ce superflu, qui en prévoye les inconvéniens, qui en prévienne les amas & les crudités. Or tant d'avantages dépendent d'un ré-

gime bien entendu, & d'évacuations sagement placées ; deux choses qui sont absolument au-dessus de la portée d'un Opérateur, c'est-à-dire, d'un homme exercé aux opérations de la main.

Une Sage - femme n'en sçait pas certainement plus qu'un Accoucheur en pareil cas, on en convient : mais elle sent son foible ; & son peu de capacité la rend sage & circonspecte, ou sa modestie lui fait prendre conseil de ceux que la Providence a établis ses Juges & ses Maîtres : au lieu qu'un Accoucheur n'en reconnoît point d'autres que lui-même, qu'il constitue par son autorité privée Dictateur & inspecteur en chef des maladies des femmes ; comme si pour avoir reçu des enfans toute sa vie, il étoit devenu souverain en Médecine ; & comme si c'étoit la même chose d'accoucher une femme, & de prévenir ou guérir ses

maladies. Cependant qu'on lui demande les titres qui lui donneroient droit de faire une Médecine qui est la plus difficile, il n'en aura point d'autres que sa présomption & sa témérité. Car enfin jamais la Chirurgie ne donna droit ni habileté pour faire la Médecine, & un excellent Chirurgien peut être un très-mauvais Médecin. Fasse donc le ciel, que cette entreprise audacieuse & dangereuse à la Religion & à l'Etat, attire un aussi sage règlement que celui, qui par les soins du plus grand (a) des Médecins, a délivré Paris de tant d'autres aventuriers en Médecine.

Mais on ajoute, que les femmes ont naturellement l'esprit ou trop borné, ou trop foible; & que ce sont des ignorantes, très-peu propres à tout ce qu'il faut sçavoir pour bien pratiquer les accouchemens.

(a) M. Fagon premier Médecin.

88 *De l'indécence aux hommes*

Ce n'est point ici le lieu de faire l'apologie de l'esprit des femmes, & d'examiner si elles seroient propres & habiles aux Sciences : (a) cependant on ne craint point de dire en passant qu'il n'y eut peut-être jamais de soupçon plus mal fondé, ni d'accusation plus injuste. L'esprit de la femme est de même nature que celui de l'homme, créé de la même main, anté pour ainsi dire ou renfermé dans la même matière, également organisé. C'est dans les deux sexes une substance également immortelle, destinée à connoître, à aimer, à voir enfin le même Dieu, faites pour les mêmes fonctions : d'ailleurs le corps de la femme fit d'abord

(a) Il faut voir là-dessus, *Nobilissima Virginis Annæ Mariæ à Schurman, Dissert. de ingenii muliebris ad doctrinam & muliores litteras aptitudine*. Voyez aussi, *Sommaire des grands biens que Dieu a donnés aux femmes plus qu'aux hommes, par M. Bonnet Docteur ès Droits.*

partie de celui de l'homme, dont le Créateur détacha une portion pour créer celui de sa compagne. D'où viendrait donc cette inégalité d'esprit dans les deux sexes ? seroit-ce de l'inégalité des organes ? ils sont même plus délicats dans les femmes que dans les hommes. Seroit-ce par le manque de disposition ? on les a vûs capables de tout bien dans l'occasion, de réflexion, de prudence, de force, de résolution, &c. On a vû des Sçavantes, des Héroïnes, des (a) Politiques. Seroit-ce donc pour rendre la femme plus soûmise, que Dieu l'auroit fait ignorante ? mais la nécessité à la femme de se soumettre, a une autre cause dans l'Écriture. Ne seroit-ce pas d'ailleurs avilir l'homme, que de ne le faire dominer que sur des ignorantes & de petits esprits ? Il est

(a) *Vid. Dialog. Heroïnarum Aut. Petri Nannio.*

donc plus naturel de penser que les femmes ne sont ignorantes que parce qu'on les rend telles : elles deviendroient habiles, (a) sçavantes, éclairées, si on cultivoit leurs esprits; puisqu'on a million d'exemples (b) de tout ce qu'elles peuvent, & c'est presque autant que les hommes en fait de Sciences, si on les y appliquoit.

Du moins trouvera-t'on en elles plus d'esprit qu'il n'en faut pour être d'habiles & de sçavantes Accoucheuses: il ne faut qu'examiner en quoi consiste cette Science.

Il y faut de la probité: personne n'en témoigna tant que les Sages - femmes d'Egypte. C'est aux Accoucheurs à produire des titres de probité aussi anciens & aussi authentiques. Y faut-il de l'honneur? les femmes en font

(a) M. Bonnet, *ibid.*

(b) *Vid. Lorchium de Nobilit. & perfecti sexus feminei, spars.*



plus jalouses que les hommes ; de la Religion ? elles en ont jusqu'au scrupule. Des maris peuvent-ils donc confier leurs femmes & leurs enfans à des mains plus sûres ? S'il faut gagner la confiance d'une pauvre souffrante , qui le fera mieux qu'une personne de même sexe , qui aura éprouvé les mêmes embarras ; qu'une femme enfin naturellement compatissante , plus consolante & plus adroite auprès des malades que quelqu'homme que ce soit ? ( a ) Reste la Science dont certainement une Sage-femme a besoin ; aussi en est-elle très-capable : en voici la preuve.

Elle doit connoître le sujet sur lequel elle a à travailler : sçavoir la structure , la situation ; les différences & la nature des parties : & pour tout cela , il ne lui faut qu'une très-légère & très-

( a ) *Ubi non est mulier , ibi ingemiscit ager.*

92 *De l'indécence aux hommes*  
superficielle connoissance en Anatomie , qui ne demande que des yeux , de la mémoire , & un peu d'application. Joignez à ceci l'apprentissage, pour ainsi dire, qu'elle ira faire dans les Hôpitaux , sous les yeux d'habiles femmes consommées dans leur profession , telles qu'ont été tant de célèbres Sages-femmes des siècles passés , & telles que sont encore celles qui travaillent tous les jours si heureusement dans l'Hôtel-Dieu de Paris. En voilà certainement autant qu'il en faut pour former de très-habiles Sages-femmes, & plus sans doute que n'en font les prétendus Accoucheurs pour se rendre habiles dans cet Art. Car enfin quels essais a fait un Accoucheur avant que de se donner pour tel dans le public ? quelles autres femmes a-t'il accouchées ou vû accoucher , avant celles qui les

premieres se livrent à lui ? Ce sont donc autant de coups d'essai qu'un Accoucheur va faire quand il entre dans le monde. Mais où est alors la sûreté d'une pauvre femme qui va devenir la matiere de son chef-d'œuvre ? Ce sera si l'on veut un homme versé en Anatomie & consommé en Chirurgie ; mais il est novice Accoucheur & sans expérience , qu'un accident imprévû , ou l'impatience d'une femme va déconcerter. Le public trouvera donc dans une jeune Sage-femme le plus grand des avantages de cette profession ; avantage dont un nouvel Accoucheur fera privé : c'est l'expérience qu'elle a par-devers elle , & qu'un Accoucheur ne sçauroit se donner qu'aux dépens du public ; parce qu'il n'y a aucune Ecole pour dresser des Accoucheurs , & qu'il y en a pour former des Sages-femmes. Il paroît donc prouvé qu'une

94 *De l'indécence aux hommes*  
femme a plus d'esprit , de force ,  
& de science qu'il n'en faut pour  
pratiquer avec succès les accou-  
chemens.

---

## CHAPITRE VIII.

*Où l'on répond au reste des Objections  
qu'on fait contre les Sages-  
femmes.*

### PREMIERE OBJECTION.

**O**N demande s'il n'est pas  
vraisemblable qu'un Ac-  
coucheur déjà exercé dans l'art  
d'accoucher , mettra moins les  
femmes en danger ; & qu'il sera  
plus habile qu'une Sage-femme ?

*Rép.* 1°. Qu'un semblable Ac-  
coucheur ne mette pas les fem-  
mes en danger , on le veut croire :  
mais sans compter les fautes  
que ses commencemens lui au-  
ront coûté , & les dangers qu'  
auront essuyés celles qu'il aura

accouchées d'abord ; son exemple sera une occasion d'un million d'autres fautes pour un jeune Accoucheur , qui aura à se perfectionner aux dépens du public. 2°. On accordera encore si l'on veut , qu'il sera plus habile qu'une femme ; mais ce ne sera pas de cette habileté nécessaire pour les accouchemens : car une Sage-femme peut en sçavoir là-dessus autant qu'un homme. 3°. Enfin s'il a plus de cette science inutile , il a de trop encore sa qualité d'homme , qui est un empêchement *dirimant* pour se faire Accoucheur hors les cas de nécessité. La Loi commune & l'ordre établi dans tous les tems , c'est qu'une femme en accouche une autre : ce seroit donc aller contre l'ordre & enfreindre la Loi en faveur d'un homme , qui n'a rien de plus qu'une Sage-femme pour bien pratiquer les accouchemens dans les cas ordinaires.

## SECONDE OBJECTION.

Mais d'où viennent donc tant de malheurs entre les mains des Sages-femmes ? pourquoi tant d'ignorance & d'impéritie ? ne font-ce point de suffisans motifs pour donner droit aux hommes d'entreprendre les accouchemens préférablement aux Sages-femmes ?

*Rép.* Mais 1°. si l'on ramassoit avec autant de soin & aussi peu de charité les fautes des Accoucheurs ; si ceux qui sont capables d'en juger & qui sont témoins vouloient ouvrir la bouche , peut-être ne trouveroit-on d'autres différences entre les fautes des uns & des autres , sinon qu'on a soin d'exposer au grand jour les fautes des unes , tandis qu'on se tait sur celles des autres. 2°. Mais accordons cette ignorance si exagérée : à qui plus raisonnablement s'en prendre ,

ou

ou aux femmes, ou à ceux qui les interrogent, qui les examinent, & qui les reçoivent? Ce sont Messieurs les Chirurgiens eux-mêmes qui jugent de l'habileté des Sages-femmes: s'ils les trouvent mal instruites, pourquoi les donner au public pour habiles?

Mais voyons si la conséquence qu'on tire de l'ignorance des Sages-femmes est bien tirée. Les Sages-femmes sont ignorantes; donc il faut leur substituer des hommes pour faire leur profession: la conclusion naturelle seroit celle-ci, donc il faut les instruire & les rendre plus capables.

C'est ainsi que raisonnent les meilleurs Auteurs, qui ayant en effet remarqué qu'il y avoit trop d'ignorantes Accoucheuses, n'ont point conclu à mettre des Accoucheurs à leur place, cette idée les auroit sans doute cho-

qués : il ont donc conclû qu'il falloit les mieux instruire. C'est le raisonnement d'un célèbre Médecin (a) d'Allemagne ; qui ne s'est point avisé d'obliger les femmes à se servir de Chirurgiens dans leurs couches ; mais qui conseille de faire mieux instruire les Sages-femmes. De même un célèbre Praticien (b) & Professeur en Médecine à Turin, (quoique le Piémont (c) & l'Italie soient les lieux où se trouvoient alors moins d'habiles Sages-femmes,) n'a point décidé en faveur des hommes ; mais il conclut à établir des Accoucheuses mieux instruites. Il faut donc obliger les Accoucheuses à se faire instruire , & à étudier leur profession ; & dans cette vûë à assister aux dissections anatomiques qu'on leur fera, comme

(a) *Bohn. offic. de Medic. p. 570. &c.*

(b) *Augen. consil. pag. 336. &c.*

(c) *Id. ibid. pag. 337.*



il leur est enjoint dans les Facultés d'Espagne. (a) Ce moyen suffira pour remédier aux inconvéniens de l'ignorance des Sages-femmes, sans établir un corps de nouveaux Ouvriers dont le monde peut aisément se passer. Si d'ailleurs il failloit ôter de place tous ceux qui s'aquient mal de leur devoir, il faudroit presque désertter les professions, & changer toute la face du monde: il suffit de réformer les abus, sans détruire ou ruiner ceux qui les commettent.

### TROISIÈME OBJECTION.

On ajoute qu'on est fait aux Accoucheurs, & que le monde n'y trouve point à redire.

*Rép.* Mais 1°. la piété s'en offense: la coutume d'ailleurs n'excuse jamais un mal qui en est d'autant plus grand quand il vient d'habitude. Il ne faut donc

(a) *Ibid.*

qu'examiner, comme on vient de le faire dans cet ouvrage, si c'est mal à une femme chrétienne de se faire accoucher par un homme, auquel cas la coutume ne fera que grossir la faute.

2°. Le monde, ajoute-t'on, n'y trouve point à redire. Mais à quoi ne s'accoutume pas le monde, & à quoi ne nous accoutumeroit-il pas, si on le prenoit pour guide en fait de Religion ? la passion même lui paroît souvent aimable, & il autorise ordinairement d'indignes usages : (a) *Terrena civitas licitam turpitudinem fecit*. Il sera encore un peu plus mauvais juge quand les choses l'intéresseront autant que celle-ci : car qui ne craint de contrarier une femme grosse, qui a déjà assez à souffrir de son état ; & à quoi ne se résout-on pas en sa faveur à la veille de ses couches, & lorsqu'elle va donner un héritier ?

(a) *August. de civit. l. 14. c. 18.*

3°. Enfin le monde n'a jamais été averti de ce désordre, il a vécu sur la bonne foi des Accoucheurs, qui ont eu soin de lever ses scrupules. Mais il n'en est plus de même aujourd'hui qu'on lui fait appercevoir les dangers de cette pratique, & combien elle est contraire à la pureté & à la bienfiance. Ce monde ne mérite donc plus d'excuse à présent qu'il doit comprendre qu'une femme ne risque pas plus entre les mains d'une Sage-femme, qu'entre celle des Accoucheurs.

#### QUATRIÈME OBJECTION.

Personne n'ignore combien de choses on peut se permettre pour la santé, & les égards qu'on lui doit excusent bien des inconvéniens.

*Rép.* Mais n'est-ce point mettre la santé à trop haut prix, que de lui tant accorder ? n'est-ce

point en faire l'unique nécessaire? L'Apôtre appelle l'avarice une idolatrie; il en est donc de plus d'une sorte; & n'en seroit-ce point une que de se dévouer si fort au soin de son corps, & d'en ménager si avarement les intérêts? peut-être qu'une attention médiocre pour la santé auroit quelque chose de plus sûr pour la vertu: car si un homme moins riche a moins à craindre qu'un opulent, & si la piété risque moins dans une condition médiocre que dans une éminente dignité; qui doutera qu'une santé moins affermie, exposera moins la vertu? Mais ce n'est même rien de ce soin qu'on veut ici diminuer dans les femmes; & on ne prétend en rien exposer leur santé: on ne veut que diminuer leurs craintes entre les mains des Accoucheuses; elles n'en feront ni moins habilement ni moins sûrement secouruës.

CINQUIÈME OBJECTION.

On demande encore en quoi la pudeur est si étrangement blessée, quand une femme accouche entre les mains d'un homme ? cette vertu a-t'elle donc plus à souffrir alors, que quand une femme, une fille, une Religieuse se livrent à un Chirurgien, pour souffrir des opérations dans des parties secrettes ? Enfin on demande, s'il est plus honteux à une femme de se laisser accoucher par un homme, qu'à une fille, peut-être à une Religieuse, de se soumettre à l'application de certains remedes (a) capables de salir ou d'exciter l'imagination, & d'attirer de honteuses pensées ? On ordonne cependant tous les jours ces remedes, & il se trouve des personnes pieuses qui s'y soumettent, souvent même dans des maux

(a) *Enemata uerina, nasalia.*

qui font plus incommodes que dangereux, ou qui ne menacent que pour l'avenir.

*Rép.* Ces raisons pourroient surprendre; mais en voici le foible. Ces opérations que souffrent ces personnes par la main des Chirurgiens font pour guérir des maux incurables sans ces secours, que d'autres que des Chirurgiens ne peuvent administrer, tandis que les accouchemens qu'on entreprend interdire aux Accoucheurs, font sans danger & praticables par d'autres, c'est-à-dire, par les Sages-femmes. La nécessité donc excuse ces opérations comme elle excuse un Accoucheur quand lui seul peut sauver la vie à une femme: & c'est de qu'il s'agit ici on convient suivant cette (a) maxime de saint Thomas, qu'il y a certaines actions, qui tout bien considéré renferment une diffor-

(a) Voyez Loyens, Tr. des Disp.

mité & un désordre , & que néanmoins certaines conjonctures peuvent rendre bonnes & licites. Mais ce raisonnement en fait naître naturellement un autre , qui doit servir de preuve à tout ce qu'on vient d'établir contre les Accoucheurs.

Ne se rencontre-t'il pas des femmes ou des filles , qui préfèrent la mort à la honte de ces opérations ? nous en avons apporté un exemple dans la personne d'une grande Princesse ; & quand le monde seroit dépourvû de ces martyres de la pudeur , les Cloîtres réguliers fourniroient bon nombre de ces fortes de victimes : cependant s'avisa-t'on jamais de faire un crime à ces personnes de leur courage ? ne louë-t'on pas au contraire leur amour pour la pudeur ? Or si c'est une marque de pudeur de se priver de ces secours , ne seroit-ce pas une sorte

106 *De l'indécence aux hommes*  
de faute contre cette vertu que  
de se les accorder ? ne seroit-ce  
point du moins une sorte de  
souillûre dans une Chrétienne ,  
puisque'un Payen a reconnu qu'il  
est des occasions , où sans se ren-  
dre criminel , on s'expose à tou-  
te l'infamie du crime ? (a) *Qui*  
*vitaverunt culpam , non vitave-*  
*runt infamiam.*

Tout ceci doit du moins faire  
entendre , qu'il n'y a que la seu-  
le menace de la mort qui excuse  
les femmes ; qui contre leur in-  
clination & une seule fois dans  
la vie , se-laissent voir par un  
Chirurgien. Que penser donc  
de celles qui de propos délibéré  
se font une habitude de se laisser  
voir & toucher par un Accou-  
cheur sans aucune nécessité ! -

Quant aux ordonnances qui  
se font de certains remedes dan-

(a) *Senec. de consol. ad Helviam* , p. m. 122.  
il parle en cet endroit de la retenue d'une  
Dame.



gereux à la pudeur, on n'entreprend pas de les justifier : car on ne voit pas trop les raisons qu'on peut avoir de mettre des consciences à de telles épreuves. Ce qui paroît certain, c'est que les Peres (a) qui craignoient si fort tous les secours de la Médecine, de peur qu'ils n'accoutumassent des Chrétiens, qui ne devoient s'occuper que d'idées de pénitence & de mort, à une vie molle & relâchée ; les Peres, dis-je, auroient en horreur des remèdes qui vont à mettre la pureté en danger. A Dieu ne plaise donc, que l'on prétende autoriser de telles pratiques : la santé de qui que ce soit, sur tout d'une chrétienne, ne doit pas être rachetée à des conditions si humiliantes à la nature, & si péril-

(a) Voyez Saint Ambroise sur le Ps. 118. Serm. 22. tom. 1. pag. 1253. S. Basil. Regul. interrog. 55. 140. S. Bern. epist 345. 440. &c. Sainte Thérèse, Chem. de la perfect. ch. 10.

108 *De l'indécence aux hommes*  
leuses à la vertu; la mort en ce cas devient préférable.

Il est inutile de dire, que ces applications se font en secret, sans le secours de mains étrangères, & sur des personnes simples & innocentes. Car 1°. une faute dérobée aux yeux des hommes n'en est pas moins énorme devant Dieu : peut-être même feroit-ce s'exposer à une double faute, en joignant la dissimulation au crime. 2°. L'outrage qui se fait à la pudeur est le même, de quelque main qu'il parte. Hé qu'importe qu'on s'ôte la vie à soi-même, ou qu'un autre la ravisse ? la mort en est-elle moins réelle ? 3°. L'ignorance & le défaut d'intention n'excuse pas toujours : ils ne peuvent au plus qu'affoiblir une faute commise par une action criminelle par elle-même, quand on ne la connoît pas pour telle. 4°. Enfin quelle simplicité peut tenir con-

tre une occasion toujours prochaine de tomber dans une faute grossière ? Mais cette matiere ne souffre pas qu'on la creuse davantage : c'en est assez pour faire connoître que c'est mal justifier les fonctions des Accoucheurs , que de les comparer à l'action de certains remedes défendus ou suspects d'obscénité : car on convient des inconveniens qu'ils traînent après eux ; on les condamne comme dignes d'être à jamais pros crits d'une profession aussi chaste & aussi sage que la Médecine.

SIXIÈME OBJECTION.

Mais si c'est, ajoute-t'on , de la nécessité qu'il faut à la profession d'Accoucheur pour la rendre licite & autorisée ; il y a de quoi la rendre très-recommandable. Pour cela il ne faut que faire attention au progrès que l'art d'accoucher a fait entre les

maines des hommes, les succès qu'il a dans le public, les observations dont il est enrichi, les livres & les traités que les Accoucheurs ont mis au jour. Des femmes ignorantes & non lettrées étoient-elles capables de ces productions? auroient-elles pû valoir tant de crédit & de lumière à la profession? tant d'utilité enfin à l'Etat & à tout le monde? Voilà certes des titres de nécessité, de préférence même, s'il en fut jamais.

*Rép.* 1<sup>o</sup>. Est-ce donc que les femmes accouchent sans douleur depuis qu'elles se sont données des hommes pour les assister? ce progrès seroit digne de leur habileté, & rien ne les rendroit plus nécessaires; mais ce progrès est encore à venir, & ce qu'ils ont découvert de nouveau est peu de choses au-dessus du rien. Les travaux des couches sont encore sujets aux mêmes in-

convéniens , l'enfant se présente aussi souvent mal , & les manières de le redresser sont les mêmes que dans les tems passés. Tout cela étoit écrit , les Accoucheurs l'ont appris , & au lieu d'en instruire les femmes , ils s'en sont instruits eux-mêmes , & se sont mis en leur droit & place : c'est à la vérité une sorte d'infidélité qu'ils ont commise ; mais ils ont crû que le public y gagneroit , en lui donnant des Maîtres Accoucheurs au lieu d'Ecolières.

2°. Les succès qu'on vante tant ne sont ni plus nombreux , ni plus merveilleux entre leurs mains qu'entre celles des femmes : car enfin meurt-il moins d'accouchées que par le passé dans le monde ? si on le prétend , pourquoi en meurt-il aussi peu dans les Hôpitaux où il n'y a point d'Accoucheurs , que dans le monde qui commence à s'en peupler ?

3°. Les observations dont ils se parent, regardent ou le manüel des accouchemens, ou la Médecine, c'est-à-dire, les remedes qu'il convient d'y employer.

Le manüel est pour des cas ordinaires, & pour lors les femmes pourront aussi quand elles voudront écrire des observations : ou il est pour des cas extraordinaires, dans lesquels il s'agit sur tout d'opération ; & alors ce seront les mêmes cas dont on prétend réserver la possession aux Accoucheurs. Que si ces observations regardent la Médecine, ce sera une restitution qu'ils auront à faire à Messieurs les Médecins, de qui ils les auront empruntées. Car, pour le dire en passant, ce que ces Messieurs ont mis en François, se lit dans ces gros & nombreux recüeil de préceptes & d'observations, que les Médecins

cins ont ramassés sur les maladies des femmes. Restituant donc à chacun ce qui lui appartient, aux Sages-femmes le courant des accouchemens ordinaires, aux Médecins l'honneur de l'invention & de l'observation en tout ce qui regarde les maladies des femmes, il restera au profit des Accoucheurs la gloire d'avoir traduit & emprunté des livres de Médecine d'excellentes observations. Il sera donc plus sûr pour les femmes, de tirer les conseils de Médecine de ceux-là même qui instruisent les Accoucheurs; parce qu'il pourroit arriver qu'ils ne seroient que de mauvais copistes d'excellens originaux, comme il arrive que des ruisseaux bourbeux partent de sources très-pures. Il reste donc prouvé, que la profession d'Accoucheur est aussi peu nécessaire que messéante dans les cas d'accouchemens ordinaires, & qu'on

114 *De l'indécence aux hommes*  
peut alors s'en passer sans que le  
public en souffre.

SEPTIÈME OBJECTION.

Les Accoucheurs essayeront sans doute d'intéresser la Chirurgie dans leur cause. Ils publieront qu'on ménage peu dans cet ouvrage l'honneur de cette profession, & qu'on manque à la justice qu'on doit à la science & à l'habileté de ceux qui l'exercent avec tant de distinction; que la Chirurgie a ses principes & ses lumières qui éclairent & qui instruisent ceux qui s'y sont rendus habiles; & qu'un Chirurgien n'ignore pas assez le corps humain, pour lui disputer absolument la connoissance de ce qui peut lui convenir.

*Rép.* Mais sont-ce des Chirurgiens qu'on attaque ici? ce sont des Accoucheurs, c'est-à-dire, un genre nouveau d'Opérateurs inconnus à nos peres, une sorte



d'amphybie malaisée à définir, une profession douteuse. Car un Accoucheur ne se donne plus pour Chirurgien, il est au-dessus, il lui ordonne; desorte que s'il faut saigner, opérer, panser, un autre Chirurgien que l'Accoucheur exécutera, tandis que lui raisonnera, conseillera, ordonnera. Que la fièvre & semblables maux surviennent à une accouchée, lui seul encore donnera ses avis, fera des ordonnances, & mettra en besogne la Chirurgie, la Chymie & la Pharmacie. On doute que Messieurs les Chirurgiens se reconnoissent dans cette conduite, ou qu'ils l'approuvent: car outre qu'il ne convient pas à leur habileté de se donner de tels maîtres, lesquels souvent en sçavent moins qu'eux; ils conviendront que leurs exercices n'allerent jamais à former des élèves pour traiter des fièvres & des maladies d'ac-

116 *De l'indécence aux hommes*  
couchées. On ne prétend donc  
ici rien rabattre de l'habileté,  
de la science & de l'adresse mer-  
veilleuse de Messieurs les Chi-  
rurgiens, sur tout de Paris; &  
plût à Dieu que tous les Arts  
qu'on cultive sous le Ciel euf-  
sent atteint le même point de  
perfection ! Mais plus un Chi-  
rurgien sera habile, plus il sen-  
tira que sa profession pourra l'oc-  
cuper honorablement & tout en-  
tier, & qu'il aura à peine de quoi  
suffire à tout ce qu'il lui faut  
d'esprit, d'étude & de médita-  
tion, pour satisfaire à un em-  
ploi qui demande tant d'appli-  
cation, de prudence, & de con-  
noissance. Ce seroit donc pour  
lui moins faire de progrès vers  
les Sciences que de larcins à sa  
profession, s'il se déroboit d'el-  
le, pour s'occuper de soins su-  
perflus, ou s'il prétendoit à des  
connoissances étrangères. Mais

ce fera entierement fortir de cette profession , s'il fait l'opposé de ce qu'on y apprend ; s'il pratique toute autre chose que ce qu'on y étudie , en un mot s'il se pare du nom d'un Art qu'il a dû uniquement étudier , pour en exercer un autre qu'il n'étudia jamais. Car enfin à quelle Ecole ou sous quels Maîtres apprit-il jamais à traiter les maladies des femmes grosses ou accouchées ? Osera-t'il prétendre à cette science en qualité de Chirurgien , tandis que ses confreres plus habiles même que lui en chirurgie , ne s'en occupent pas. Mal à propos donc les Accoucheurs prétendront mêler leurs intérêts avec ceux de la Chirurgie , ils ne méritent plus sa protection , puisqu'ils en ont secoué le joug , & qu'ils se veulent élever au-dessus d'elle. Rien au contraire ne relevera tant la gloi-

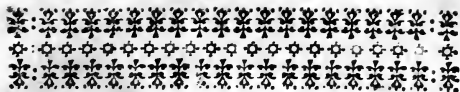
118 *De l'indécence aux hommes, &c.*  
re & le mérite de la Chirurgie,  
que de faire appercevoir que ses  
éleves cessent d'être habiles, dès  
qu'ils s'éloignent de ses vûes &  
qu'ils sortent de ses règles.

*Fin du premier Traité.*




DE  
L'OBLIGATION  
AUX  
M E R E S  
DE NOURRIR  
LEURS ENFANS.

P R E F A C E .



# PRÉFACE.

 N ne songeoit pas à donner cette seconde Dissertation, quand on a commencé de travailler à la première : mais en examinant l'abus où l'on est de se servir trop volontiers & sans nécessité d'Accoucheurs, on a apperçû celui d'user trop librement & sans raison de Nourrices. On a donc crû devoir encore aider les meres à s'acquitter de leur devoir en ce point :

L

& après les avoir rassurées contre les frayeurs qu'elles se faisoient d'être accouchées par d'autres que par des hommes, on s'est proposé de les ramener de l'erreur où elles sont, de confier leurs enfans à des Nourrices étrangères.

L'entreprise est grande, il est vrai : mais ce n'est pas de la difficulté qui se présente dont il faut s'occuper, mais de la vérité de ce qu'on recherche, quand la matiere est aussi grave que celle-ci. Il ne faut donc pas s'effrayer sur la réussite : les hommes n'en font ni les garants, ni



P R E F A C E. 123

les maîtres : il sont quittes quand ils ont employé tout ce que la Religion , la raison & l'équité exigent d'eux.

Dans ces vûës , on tâche ici de développer tout ce que la nature demande en cette occasion d'une femme devenue mere , tout ce qu'elle a fait en elle pour cela , & tout ce qu'un nouveau-né est en droit d'en attendre. Cette maniere de persuader a engagé l'Auteur en des raisonnemens qui ne seront pas toujours à la portée des meres ; mais les Sçavans les comprendront : or nous avons besoin de leurs suffra-

ges , pour appuyer & faire valoir nos bonnes intentions. On a cependant donné à ces raisonnemens , tout ce qu'on a pû de tours & d'expressions les plus simples & les plus propres à gagner tout le monde : on a épargné aux Lecteurs certains termes de l'art , & on s'est toujours renfermé dans une Mécanique naturelle , aisée à entendre à quiconque voudra y apporter quelque attention. L'on s'est surtout abstenu de toute idée ou d'expressions capables de blesser les oreilles ou de salir l'imagination. Ainsi les

P R E F A C E. 125

personnes les plus scrupuleuses y entendront parler d'enfans & de couches sans en être offensées. Cependant parmi toutes ces recherches de Physique, d'Anatomie & de Médecine, on n'a pas laissé que de mêler assez de raisons, de faits, & d'observations à la portée des meres, assez intelligibles pour leur faire appercevoir leurs fautes passées dans les nourritures de leurs enfans, & pour les en préserver à l'avenir.

On espère du moins qu'elles seront touchées des raisons de Morale, & des ma-

ximes de Religion , dont on leur rappelle la mémoire sur ces matieres. Elles verront les exemples de Saintes femmes , de pieuses meres & de grandes Dames , qui ont été dans l'usage de nourrir leurs enfans elles-mêmes : elles seront étonnées d'apprendre que leur fanté risque plus en ne nourrissant pas , qu'en s'aquittant de ce devoir naturel : elles s'y trouveront enfin rassurées contre les craintes de foiblesse ; de délicatesse & d'infirmités prétendues , dont elles ont été frappées jusqu'à présent : & avec un peu d'attention & d'é

quité, elles conviendront qu'il y a beaucoup plus à espérer qu'à craindre pour elles, si elles entrent comme il faut dans les raisons & les usages qu'on leur propose.

Ce n'est pourtant pas qu'on veuille condamner toutes les femmes infirmes ou délicates, à nourrir : on est très-éloigné de cette prétention, qui deviendrait injuste & inhumaine : on convient au contraire des égards qu'on doit à un sexe si délicat & si digne de ménagement : mais on attaque les prétextes faux ou mal entendus, sur lesquels on se

dispense trop aisément de nourrir. On permet donc à celles qui ont de véritables motifs de dispense , d'emprunter des Nourrices : mais on y joint en même-tems les conditions & les réserves de ces dispenses. De sorte que si on se rend aux vrais besoins , c'est toujours avec la précaution de ménager aux enfans tous les secours qui sont d'ailleurs au pouvoir des meres les plus délicates. On auroit voulu leur épargner tant de menus soins : mais c'est parce que ces soins sont menus , qu'ils ont besoin de l'œil &

& du cœur d'une mere : tout autre y est ou indifférent ou insensible.

On s'attend que plusieurs s'indisposeront contre cet Ouvrage : à quelles tristes conditions , s'écrieront-elles , nous donne-t'on des enfans ! & bien-tôt , comme les Juifs au Sauveur du monde , elles diront : *Il est donc plus à propos de ne se point marier* (a). On voit comme elles , que la condition de mere devient par-là fort importune : car enfin que de contrainte , de contre-tems , d'incommodités , s'il est d'o-

(a) *Math. c. 19. v. 10.*

bligation de nourrir ses enfans ! Mais si ce sont des convenances , des nécessités , & des pénitences de l'état ; si cet Ouvrage sans rien exagérer ne fait qu'en développer les raisons ; à qui s'en prendre , ou à l'Ouvrage ou à la condition ? Elles en feront l'examen : mais on est sûr que pour peu qu'elles écoutent ce que la nature leur inspire , & ce que la piété leur demande , elles sentiront que ce n'est pas un joug inventé qu'on leur impose , mais un devoir naturel dont on les avertit. Ce n'est donc



ni par chagrin , ni par préjugé qu'on leur parle , mais en interprète de la nature , qui ne les a pas moins faites pour nourrir leurs enfans , que pour les mettre au monde. Ainsi ce n'est pas un droit rigoureux qu'on exerce contre elles : c'est une justice qu'on leur représente.

D'ailleurs des meres raisonnables ou chrétiennes, compteront-elles pour rien le plaisir (a) de s'attacher leurs enfans par les liens les plus tendres & les plus forts, tels que sont ceux de l'é-

(a) M. Guerin, Méthode d'élever les enfans, pag. 27.

ducation ? Peuvent-elles plus dignement & plus honorablement se contraindre ? Elles satisferont leurs maris , gagneront leurs enfans , édifieront le monde , s'honoreront elles mêmes. Goûteront-elles tant de véritable joye dans quelque partie de plaisir que ce soit , & dans quelques liaisons qu'elles se fassent ? Retireront-elles autant d'avantage de quelque commerce de la vie que ce puisse être ? Elles auroient au contraire la consolation de voir dans leur conduite une occupation honnête substituée à un a-

musément indigne : le travail prendroit la place du jeu , & la vertu peut être celle du vice. La compensation est-elle donc si inégale ? Seroient-elles si mal payées d'un peu de contrainte ?

Quelques - unes diront peut-être , que c'est une nouveauté qu'on veut établir. Elles verront dans ce Traité que c'étoit la coutume des anciens tems. Peut-être attribueront-elles à scrupule ces maximes contraignantes. Peut-être appelleront-elles rusticité , impolitesse , ces devoirs naturels. Mais

134 P R E' F A C E:

les Payennes, les Princesses & les Reines s'y assujettissoient. On se flatte donc, que l'exemple gagnera dorénavant leurs esprits, & que l'amitié attendrira leurs cœurs; que convaincues enfin par la Religion d'une obligation si essentielle & si parfaitement prouvée, elles sentiront tout le plaisir de se contraindre par raison, & de s'assujettir par vertu.





D E

# L'OBLIGATION

## AUX MERES

DE NOURRIR LEURS ENFANS (a):

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Que l'obligation aux Meres de  
nourrir leurs enfans est de  
droit naturel.*



A nature s'explique sur  
ce qu'elle nous deman-  
de, par des rapports &  
des convenances qu'el-  
le fait appercevoir, par des pan-

(a) Voyez la Méthode d'élever les enfans;  
par M. Guerin, Médecin de la Faculté de  
Paris, ch. 8. F. *Patric. liv. 4. de Instit. Reipubl.*  
tit. 6.

136 *De l'obligation aux meres*  
chans qu'elle donne , par des res-  
semblances qu'elle forme , enfin  
par mille sortes de sentimens ,  
d'idées , & d'inclinations qu'elle  
trace dans le cœur & dans l'es-  
prit. Ce sera donc une obliga-  
tion naturelle , que celle qui par  
ces sortes de sentimens nous por-  
tera vers quelque'objet que ce soit.  
Mais cette obligation sera dou-  
blement fondée sur la nature si  
l'objet qui nous attire le fait par  
les mêmes raisons & par les mê-  
mes motifs qui le portent vers  
nous , si ses liaisons sont réci-  
proques , ses inclinations mu-  
tuelles , ses convenances sembla-  
bles. Sur ces principes , quoi de  
plus naturel , que l'obligation à  
une mere de nourrir son enfant ?  
On ne voudroit pas dire , que la  
femme ne soit propre à toute au-  
tre chose qu'à donner des enfans  
au monde , quoiqu'elle paroisse  
principalement faite à ce des-  
sein ; puisqu'il paroîtroit même  
par

par l'institution du Créateur , qu'il auroit moins pensé à donner à l'homme une femme en la créant qu'une compagne ou une aide : mais elle tarda si peu après son péché à devenir mere , qu'il a bien parû qu'un des principaux secours qu'elle apporteroit à l'homme , seroit de lui donner des enfans. Ce fut même depuis un secours ordonné , & qui devint comme d'obligation : car la condition de mere qui avant son péché auroit dû être pour elle sans contrainte & sans honte , se changea ensuite en état d'humiliation & de pénitence , (a) *Indolore paries*. Que si l'on ajoute à ceci la ressource de salut , que l'Apôtre veut qu'une femme trouve dans la condition de mere , (b) *Mulier salvabitur per filiorum generationem* , on comprendra qu'une femme tant dans

(a) *Genes. cap. 4.*

(b) *S. Paul, ad Timoth, Ep. 1. c. 2. v. 15.*

l'ordre de la nature, que dans celui de la Grace est destinée à devenir mere.

Ce n'est pas qu'elle ne la fût devenue, quand bien même elle seroit demeurée innocente: mais comme elle auroit mis au monde des enfans sans douleur & sans confusion, elle s'y seroit portée sans danger de crime; parce qu'elle n'y auroit point été attirée par le honteux panchant d'une nature corrompue, mais par une soumission d'ordre & de raison à une nature innocente, ou pour mieux dire à la volonté pure & à la destination du Créateur. Aujourd'hui au contraire la nature seule a presque la meilleure part dans les mariages: & elle y domineroit sans doute seule, si la Religion n'en rectifioit l'usage.

C'est donc de la nature que la femme tient aujourd'hui tout ce qu'elle a de panchant & de



disposition pour mettre des enfans au monde ; parce que d'elle seule lui vient tout ce qu'il faut pour les produire. Mais par les mêmes raisons on comprendra qu'elle se trouve aussi naturellement obligée de les nourrir, puisque la nature ne l'a pas moins pourvû de ce qui est nécessaire pour cela.

Par nature on doit ici comprendre l'ordre du Créateur : lui-même donc en formant la femme renferma en elle les germes d'autant d'hommes qu'il en devoit jamais naître. Elle n'en est donc que la dépositaire : elle les loge & les conserve jusqu'au tems de la naissance. Alors même c'est moins la production d'une nouvelle créature qui vient habiter le monde, que le développement & la manifestation d'un être déjà créé qui se produit au jour.

Une graine ou une semence

qui contient en abrégé la plante ou l'arbre qui en doivent naître, sert de preuve à ce qu'on vient d'avancer : & le pouffin renfermé dans son œuf en est une autre d'autant plus convaincante, que toutes les femelles d'animaux renferment naturellement en elles quelque chose d'analogue & de semblable. Or que ces êtres commencés, & de tout tems dans le sein des meres, soient des animaux en raccourci, on doit le croire d'autant plus, que ce qui est renfermé dans un gland est l'abrégé d'un vrai chêne. Mais puisque la raison, qui ne nous fait rien découvrir dans la terre qui puisse former un chêne d'un gland, ne nous laisse rien appercevoir dans aucun des deux sexes qui puisse produire & arranger les parties d'un animal ; il faut conclurre, que ces parties étoient toutes formées indépendamment des peres &

meres. Hé comment dès-lors n'auroient-elles point été du moins tracées comme dans leur ébauche ; puisque ces êtres imparfaits ont dû véger , pour ainsi dire , dans le sein de la femme , avant même qu'elle ait songé à devenir mere ?

Voici ce qui doit en persuader : suivant la pensée d'un Sçavant (a) Médecin de ce siècle , on apperçoit une circulation de liqueurs dans un animal nouveau-né : donc cette circulation se faisoit déjà dans l'animal avant même qu'il fut conçu. On ne dira pas qu'il tient cette circulation de la mere ; parce que le principe qui entretient la circulation est indépendant d'elle : ce qui est si vrai , que l'enfant mis au monde conserve cette circulation tout séparé qu'il est de sa mere. Le principe de cette circulation est donc dans

(a) *M. Pitcarne , Dissert. pag. 102.*

142 *De l'obligation aux meres*  
l'enfant , c'est-à-dire , dans son  
cœur. Voudra-t-on prétendre  
que ce cœur se sera formé par  
les loix du mouvement ou par  
les règles de Mécanique dans le  
sein de la mere? Ce seroit donc  
successivement que les parties du  
corps d'un animal se seroient  
formées : ainsi le cœur se seroit  
formé le premier , & les autres  
organes ensuite. Mais cette suc-  
cession de parties ne s'accorde  
pas avec le mouvement du cœur,  
qui n'a pû battre avant la forma-  
tion du cerveau , de qui il doit  
indispensablement recevoir les  
esprits qui entretiennent son  
battement. Le cerveau de même  
n'a pû être formé le premier , ni  
avant le cœur , de qui il doit re-  
cevoir le sang pour former ses  
esprits. Il faut donc que toutes  
ces parties se soient trouvées for-  
mées toutes à la fois : mais on  
ne peut attendre que du doigt  
du Créateur une production qui

se trouve d'abord complete dans toutes ses parties : ainsi ce ne sera que par une suite & en vertu de la création des germes de tous les hommes que le Créateur a renfermés dans la première femme , que celle d'aujourd'hui deviennent meres. La femme ne fait donc que se prêter , quand elle se marie , moins pour la formation d'un homme , que pour l'accroissement du germe que le Créateur a transmis en elle par le moyen de la première femme. Mais comme la terre , sans rien donner du sien , concourt à la production des plantes , en tenant pour ainsi dire en digestion leurs graines , & en leur transmettant la nourriture qu'elle reçoit pour elles des rosées & des pluyes du ciel , de même une femme enceinte communique au germe de l'homme qui va naître de quoi en développer les parties , & de quoi les faire croître.

Voilà donc la femme tellement obligée par son état de mere, à nourrir son enfant dès le moment qu'il ne fait, pour ainsi dire que d'éclorre, que ce n'est même que par cela seul qu'elle peut mériter ce nom; puisqu'elle ne contribuë en rien d'ailleurs à sa production; comme on vient de le voir.

Mais elle est si naturellement destinée à ce devoir, que tout ce qui se passe en elle dans sa grossesse paroît s'y rapporter uniquement. On en conviendra en comparant une femme enceinte avec elle-même quand elle ne l'est point: car c'est par ces sortes de rapports & de comparaisons que la nature se fait entendre.

On sçait qu'un homme dans son état naturel, doit autant perdre par les différentes évacuations qu'il reçoit par la nourriture, à faute de quoi il tomberoit

beroit malade. Il n'en est pas de même d'une femme : elle dissipe moins qu'elle ne prend : elle fait plus de sang qu'elle n'en emploie à sa conservation : & cependant elle se porte bien : c'est qu'elle ne vit pas pour elle seule, & ce qu'elle a de trop est moins un superflu qu'une provision destinée à nourrir un enfant, si la Providence l'engage à ce devoir. C'est par cette raison que ce résidu dont la nature la débarasse si régulièrement, est retenu dès qu'elle devient enceinte.

Cette sorte de prévoyance est tellement de la nature, que dans les animaux qui ne portent point leurs petits, comme les oiseaux, elle a soin de ramasser dès le sein de la mere, & dans la coque de l'œuf qui renferme le germe, de quoi nourrir le pouffin, jusqu'à ce qu'il puisse aller chercher ailleurs de quoi se nourrir. Est-il

146 *De l'obligation aux meres*  
des vûës plus naturelles & mieux  
exécutées ?

· Si ces vûës étoient moins mar-  
quées dans la disposition & dans  
la nature des meres dont on tra-  
ce ici les devoirs , on les recon-  
noîtroit dans les femelles des  
autres animaux , par les soins  
qu'elles se donnent, & les précau-  
tions qu'elles prennent à nourrir  
leurs petits.

*Sin libet ex brutis humanos discere  
mores ;*

*Aspice quæ sit cura lupæ , vel quan-  
ta leonæ*

*Pascendis catulis , aliarum quantæ  
ferarum ,*

*Aut quàm multa suis pro fœtibus  
aspera miscent*

*Pralia ; quæ dubitent proprio tenta-  
re periclo.*

*Quanta deinde suos cum sollicitu-  
dine nidos*

*Edificent volucres , quanto molli-  
mine tutum*



*Cum cæpere locum : . . . . .*  
*Et super ova cubant tam longo tem-*  
*pore, donec*  
*Exclusi veniant fœtus in luminis*  
*auras.*  
*Inde cibos parvis, & longè pabula*  
*querunt*  
*Dulcia, in os gaudent in hiatumque*  
*indere mansa.*  
*Hic amor in sevis est tigribus, in-*  
*que leænis :*  
*Nec jam ullum in terris animal agit*  
*illius expers.*  
*Discite virtutem propriam : si vestra*  
*voluntas*  
*Hanc refugit, nec quidquam homi-*  
*nis nisi nomen habetis*  
*Et faciem : propriam virtutem dis-*  
*cite matres*  
*A brutis avibusque, immani à stir-*  
*pe ferarum :*  
*Aut illis hominis potiùs concedite*  
*nomen. (a)*

(a) Michael Hospital, Epist. lib. 3. ad Ja-  
num Morellum.

## CHAPITRE II.

*Que ce que la nature fait après la naissance de l'enfant , ne marque pas moins aux meres l'obligation où elles sont de les nourrir.*

ON ne trouvera pas moins de raisons naturelles qui obligent une mere à nourrir son enfant après sa naissance : il ne faut pour cela que continuer à suivre les démarches de la nature. Elle qui a formé dans une femme des organes qui ne peuvent servir qu'à la production d'un enfant, y en a établi d'autres qui ne peuvent être destinés qu'à le nourrir. Ce sont les mamelles qui servent de réservoir au lait, vers lesquelles il se porte en si grande profusion après la naissance de l'enfant, qu'on voit bien qu'il n'est fait que pour lui.

Il est vrai que les hommes ont aussi des mammelles, mais d'une structure si différente de celles des femmes, que la comparaison seule doit persuader que celles-ci sont uniquement destinées à allaiter leurs enfans. Le détail de cette structure seroit ici hors de place : il suffit de dire que dans les hommes elles ne sont que des restes ou des témoins inutiles des usages qu'elles avoient dans le sein de la mere : au lieu que dans les femmes elles se conservent dans ces usages, toujours disposées à faire ce qu'elles faisoient alors. Voici tout le mystère.

L'Antiquité fût fort inquiète & peu certaine sur l'usage des mammelles dans les hommes, & persuadée autant qu'on doit l'être qu'on ne peut reconnoître en Dieu aucune œuvre inutile, elle se tourmentoit en vain à justifier la Providence par des con-

jectures mal entendues. La Médecine de nos jours a été plus heureuse en ce point : elle a découvert, que dans l'un & dans l'autre sexe les mammelles ont un usage commun mais nécessaire dans le sein de la mere : c'est de servir de couloirs & de décharge au superflu du suc nourricier dans les enfans. Cette prévoyance étoit des plus nécessaires pour leur conservation : car comme ils ne transpirent pas, tant qu'ils sont ainsi éloignés du commerce de l'air extérieur, ils se seroient souvent trouvés en risque d'étouffer, si les restes du suc nourricier qui n'auroit pû se placer dans ce petit corps n'avoit trouvé une forte d'égoût. C'est ce qu'on a découvert dans les mammelles des enfans, lesquelles dans les deux sexes sont les organes destinés à cet usage & à prévenir cet inconvénient. Ce sont des parties

glanduleufes & charnuës , qui comme autant de couloirs & d'éponges s'imbibent de ce que l'enfant reçoit de trop pour fa nourriture , pour le laiffer couler infenfiblement par ces iffuës. Tout ceci eft prouvé dans les bons Auteurs , mais le fait fuffit à notre fujet. Après la naiffance, parce que ces écoulemens deviendroient à charge & inutiles , fupposé la tranfpiration qui va dans la fuite y fuppléer ; ces couloirs tariffent pour un tems dans le fexe destiné à donner des meres , & pour toujours dans l'autre que la Providence a destiné à d'autres ufages.

Ce feroit ici l'occafion de placer la raifon mécanique de cette différence , en expliquant comment des parties , qui d'abord ont eu un ufage commun , peuvent enfuite en prendre de fi différens : mais ce feroit trop s'écarter de notre fujet. De quel-

que maniere donc que cela se passe, du moins apperçoit-on clairement l'attention d'une nature toujours occupée à ménager dans une personne même, qui peut-être ne deviendra jamais mere, & pour un enfant qui peut-être ne naîtra jamais, un lieu de réserve pour sa nourriture. Car de croire que les mammelles aient été faites pour orner un sexe que la pudeur & la modestie seules peuvent véritablement orner, ce seroit adopter une opinion qui ne trouva pas même de place dans l'esprit des Payens. Qu'on excuse après cela tant qu'on voudra la conduite des meres saines & vigoureuses, qui se refusent à leurs enfans, pour les abandonner à des étrangères: on ne craindra pas de dire ici à leur honte, que c'est pour elles la même injustice, que si elles refusoient de leur rompre un pain qu'on leur

auroit confié pour les nourrir : peut-être même font-elles en cela quelque chose de pis : car tandis que ces foibles créatures leur demandent leur pain par leurs clameurs, la dureté de cœur de ces meres impitoyables leur présente une pierre. Hé plaise à Dieu, que la suite d'une si mauvaise éducation, ne les conduise pas un jour à leur donner un scorpion pour un œuf !

La prévoyance de la nature va plus loin : peu satisfaite d'avoir assuré la nourriture d'un nouveau-né, elle a pris toutes les mesures pour la lui prolonger pour autant de tems qu'elle lui sera nécessaire. Quoi qu'attentive donc autant qu'on la connoît au soin de faire des meres, elle l'oublie en faveur de l'enfant qui vient de naître, & ne s'occupe qu'à lui conserver long-tems une nourrice. C'est pour cette raison qu'une femme qui allaite son

154 *De l'obligation aux meres*  
enfant , est moins sujette à re-  
devenir grosse pendant ce tems ,  
quoique l'impatience ou l'in-  
continence d'un mari l'y expose.  
Mais fut-il une preuve plus na-  
turelle que celle-ci ? L'action  
d'une mere qui nourrit son en-  
fant , est moins une action de  
choix qu'un sentiment de la na-  
ture répandu dans toutes les fe-  
melles des animaux : car toutes  
nourrissent leurs petits ; & celles  
qui n'ont point de mammelles à  
leur présenter , leur préparent  
leur mangeaille , & leur offrent  
la béquée ; & tandis que les bê-  
tes les plus féroces (a) se livrent  
humainement à ce devoir , les  
femmes s'en éloignent avec in-  
humanité. Si l'on joint à tout  
ceci , que le lait dans une fem-  
me ne peut y avoir d'usages que  
par rapport à son enfant , & que  
l'enfant est fait pour le sucser de  
sa propre mere ; ce seront de nou-

(a) *S. Basil. hom. 9. Hexam.*



veaux titres de condamnation pour celles qui refusent de s'y soumettre. On ne peut douter de la premiere proposition ; puisque la présence du lait devient un signe suspect dans les personnes du sexe qui n'ont pas de mari ; persuadé qu'on est, que la production du lait est une suite du mariage , & l'objet d'un enfant.

On opposera peut-être quelques observations qu'on prétend avoir des hommes & des filles sages qui ont eu du lait : mais sans examiner la vérité des premieres , & après avoir accordé les secondes , que le plus sage Observateur (a) en Médecine a confirmées , il suffit ici de dire , que ce sont des écarts de la nature qui ne peuvent tirer à conséquence , ni changer la règle commune. Il n'en est donc pas moins vrai que le lait seroit inutile à une personne hors l'état de

(a) *Hippocr.*

156 *De l'obligation aux meres*  
mariage ; puisqu'il n'a ni les conditions , ni les qualités qu'on trouve dans toutes les liqueurs , que la nature destine dans le corps humain à ses utilités particulières. Ces sortes de liqueurs comme la bile , le suc pancréatique , la lymphe ont leurs vaisseaux de retour , par lesquels elles vont se remêler dans le sang , où elles arrivent sans tumulte & sans trouble : leur utilité est donc prouvée en ce qu'elles ont leurs allées & venues , leur circulation enfin , qui les porte hors du sang , & qui les y reporte sans inconvéniens. Le lait au contraire une fois séparé & filtré dans les mammelles , n'a d'autre route qui lui soit destinée que celle des canaux de décharge , qui doivent le porter dans la bouche de l'enfant. Toute autre voye , sur tout vers le sang d'où il est sorti , lui est interdite ; & l'on sçait combien il

en coûte souvent aux meres infidelles qui ne veulent point se rendre nourrices. Quels troubles alors dans le sang ! quelles douleurs ! quels inconvéniens qui leur reprochent , ou qui punissent leur injustice ! La plûpart à la vérité évitent ces dangers : mais en est-on moins criminel , quand on est paisiblement injuste ! Mais voici une autre preuve de l'injustice des meres , c'est que les révolutions qui se passent dans le tems de leurs couches se font exprès pour faire trouver à tems une nourriture proportionnée à l'état de l'enfant. En effet tant qu'il a eu à vivre dans le sein de sa mere , tout le suc lacteux dont il avoit besoin descendoit vers lui : sitôt qu'il est né , ce suc change de marche , il remonte aux (a) mammelles , les parties

(a) *Nonne in hâc quoque re naturæ solertia evidens est? quod postea quàm sanguis ille opifex in penetrabilibus suis omne corpus hominis*

158 *De l'obligation aux meres*  
du corps les plus apparentes ;  
comme pour se montrer à la me-  
re & s'indiquer à l'enfant. En  
falloit-il davantage pour mar-  
quer le devoir des meres ?

Si l'on vient à examiner les  
droits que les enfans ont sur le  
lait de leurs meres, on ne les  
trouvera pas moins bien fondés.  
Car à en juger par la maniere  
dont ils se sont formés dans leur  
sein, ils ne peuvent bien sûre-  
ment s'accommoder que du lait  
dont ils se sont nourris pendant  
ce tems. En effet quand on  
n'auroit égard qu'à l'habitude  
où ils étoient, de tirer le lait  
de celle qui vient de les mettre  
au monde ; auroit-on dû croire  
qu'on pût les faire passer brus-  
quement & sans précaution à  
un autre lait, sans qu'il leur en

*finxit, adventante jam partus tempore in super-  
nas se partes profert, atque ad fovenda vitæ lu-  
cisque rudimenta præstò est, & recens natis no-  
tum & familiarem victum offert. Phavorin.  
apud Gell. l. 12. c. 1.*

coûtât beaucoup ? On sçait les dangers qu'apporte le changement d'état, de climat, de nourriture, & à combien de maux bizarres on s'expose alors : & on se persuadera qu'on ne fait courre aucun risque à une jeune créature, susceptible de tout, parce qu'elle est de toutes la plus sensible & la plus délicate, que tout blesse & que presque rien ne peut guérir : elle qui sort d'un séjour qui lui étoit devenu insupportable, on la fait passer dans un air tout nouveau pour elle & presque étranger. Dans cet état il ne lui restoit qu'une ressource : c'étoit dans une nourriture dont elle avoit l'habitude, & que la nature faisoit suivre après elle, de peur qu'elle en manquât, & ce secours lui est refusé par sa mere : cette ressource lui est enlevée ! c'est donc l'exposer tout à la fois à un air nouveau, & à une nourriture étran-

gere : certe oseroit-on mettre un adulte avec aussi peu de ménagement à de telles épreuves ?

Mais d'ailleurs ce lait leur appartient en propre : car comme il est fait pour eux , ils ont été formés par lui : c'est donc leur disputer une partie d'eux-mêmes : c'est partager leur propre substance ; puisque le lait des mammelles n'est pas moins destiné à les faire croître après leur naissance , que celui du sein de leur mere étoit destiné à les faire naître. On en jugera par les raisons qui sont les mêmes , & par l'analogie qui est pareille.

Un enfant nouveau-né n'a pas plus d'intelligence pour choisir sa nourriture , qu'avant sa naissance : mais comme l'ordre seul du Créateur lui a fait trouver alors de quoi pouvoir naître , il lui offre encore dans le lait de sa mere de quoi s'accroître : au lieu que ce qui lui vient d'un choix étranger ,

étranger, doit l'exposer à tous les inconvéniens d'une nourriture nuisible ou mal assortie; puisque cette entreprise est une nouvelle habitude qu'il faut faire prendre à de jeunes créatures qui en sont incapables, & dont on risque la vie. On le comprend quand on considère que la vie en elle-même est un accord continuel des liqueurs qui l'entretiennent avec les parties solides: c'est une convenance & un rapport des mieux concertés entre les unes & les autres: mais ajoutez que la vie d'un nouveau-né dépend moins encore de ce rapport entre les parties de son petit corps, que du rapport qu'il a apporté en naissant avec le corps de sa mere: & alors on conviendra du danger qu'il y a de substituer un lait ou un liquide, avec lequel il s'accorde aussi parfaitement qu'avec les liquides ou le lait dont on vient d'ê-

tre formé. Imaginez deux pendules montées l'une sur l'autre, ou deux luths parfaitement d'accord & mis à l'unisson : vous n'aurez encore qu'une image grossiere de la parfaite correspondance des parties d'un enfant avec celles de sa mere : car ici la correspondance est entre deux machines infiniment plus composées, en qui cependant tout concourroit & s'accorderoit dans le sein de la mere pour la conservation de l'enfant. Voilà la convenance qu'il faut trouver & établir entre une nourrice étrangere & un nouveau-né : elle est encore toute entiere & toute trouvée entre celui-ci & sa mere ; & il ne faudroit que s'y conformer. Sinon comme ce rapport mutuel est la preuve la plus naturelle du devoir des meres, il devient celle de leur condamnation quand elles y manquent.

Pour mieux se convaincre sur

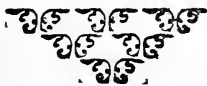


tout ceci , il faut se souvenir que chaque être , chaque plante , chaque animal a sa pâture propre : un air étranger , une eau mal assortie , une terre nouvelle , fait languir ou mourir un poisson , un oiseau , une plante ; quoi qu'on leur donne peut-être un air meilleur , une eau plus pure , une terre plus grasse : & on prétendra moins exposer le corps d'un enfant , dont on connoit moins les rapports , les proportions & les convenances ! Quel moyen , dira-t'on , de pénétrer tout ce détail , & de peser tous ces égards ? mais sont-ils imaginaires ces égards , & faits à plaisir ? S'ils sont aussi réels que peu connus , est-il permis de s'exposer & un enfant à de si terribles méprises ? Mais ces proportions & ces rapports sont autant connus , qu'il convient aux besoins de l'enfant : & si on n'en développe point toutes les

164 *De l'obligation aux meres*  
causes , on en comprend la justice : elle frappe même les sens à qui veut s'y appliquer. C'est donc une vérité de fait sur laquelle il n'est pas permis de se fermer les yeux.

Un titre enfin qui acquiert droit à l'enfant sur le lait de sa mere , en montrant qu'il n'est fait que pour lui , c'est qu'il est inutile pour elle & le produit d'un superflu. Il tient dans une femme qui nourrit , la place du trop de sue nourricier qui s'amasse en elle , & qui passe dans un sang qu'elle doit régulièrement perdre pour se bien porter , hors le tems des grossesses & de ses suites. La nature cependant ne faisant rien en vain , a eu ses vûës dans la production de ce superflu : mais en est-il une plus naturelle que celle de servir à nourrir un enfant , quand la Providence lui en donne ? puisque pendant tout le tems

qu'une femme nourrit, elle ne souffre rien de la retenuë de ce superflu, qui la rendroit cruellement malade dans un autre tems. Si donc une mere se rend si criminelle en faisant périr son enfant en elle-même, la croira-t'on innocente, lorsqu'elle l'exposera sans nécessité entre les mains d'une étrangere? fera-t'elle même sans crime, si son enfant, qui auroit pû plus sûrement vivre sous ses yeux & entre ses bras, venoit à mourir chez une nourrice? car enfin répondra-t'on moins d'une faute, parce qu'on l'aura commise par les mains d'autrui, ou par un ministère étranger?



## CHAPITRE III.

*Si l'on s'est toujours servi de  
Nourrices.*

**L**E mot de Nourrices paroît si ancien dans le monde, & si familier dans toutes les langues, qu'il pourroit bien avoir été de tous les tems. Cependant l'équivoque de ce terme, auquel l'Antiquité a fait signifier autre chose qu'une mere qui allaite son enfant, donne à douter si l'origine des nourrices est d'aussi ancienne date que ce mot. Il n'est pas moins certain, par exemple, que le mot de nourricier soit fort ancien : cependant il se prend moins souvent pour le pere nourricier, que pour un gouverneur d'enfans, ou pour celui qui veilloit sur leurs études & sur leur éducation : ainsi

le nom de nourrice pourroit bien s'être souvent pris pour signifier autre chose que pour une femme qui allaitoit un enfant. Platon, (a) par exemple, appelle Chiron le nourricier d'Achilles, parce qu'il lui avoit appris la Médecine; & saint Jérôme écrivant à la Dame Læta promet de se rendre le nourricier de la jeune Paulé, c'est-à-dire, de l'instruire sur la Religion. On a aussi donné le nom de Nourrice à la terre: mais ce qui fait le plus à notre sujet, c'est qu'on scait encore que celles qu'on appelloit nourrices, ne se prenoient pas toujours pour celles qui les allaitoient. Ainsi on donnoit ce nom à celles qu'on appelle aujourd'hui *remèuses*, qui avoient soin de sécher les langues & de les chauffer: & c'est dans cette posture qu'on représente la nourrice dont parle

(a) *Lib. 3. de Republ.*

Monſieur Bartholin (a) dans la deſcription qu'il nous a laiffée d'un ancien monument trouvé à Rome. C'étoit encore des femmes qu'ils nommoient nourrices, qui emmaillotoient l'enfant, qui le couchoient & qui le berçoient : en voici la deſcription dans un Poëte célèbre (b).

*Opus nutrici autem, utrem habeat  
veteris vini largiter,*

*Ut dies noctesque potet; opus est  
igne, opus est carbonibus.*

*Fasciis opus est, pulvinis, cunis;  
incunabulis.*

Un autre Poëte (c) Grec entend par nourrice celle qui leſſive le linge de l'enfant, & qui le tient propre.

*pueri fasciarum lavatrix.*

Enfin on donnoit encore le

(a) *Exposit. veter. in puerper, ritus.*

(b) *Plaut. Trucul, act. 5.*

(c) *Æschil.*

nom de nourrice à la *berceuse*,  
(a) Il pouvoit même arriver que  
ces différentes officieres devin-  
sent de véritables nourrices, (b)  
en cas de besoin : ce pouvoit être  
des femmes d'attente ou des  
nourrices désignées au défaut de  
la véritable mere : mais aussi n'é-  
toient-elles souvent que des  
nourrices de nom, (c) puisque  
celles qui allaitoient s'appel-  
loient ordinairement *Mammae*.  
(d) Ce sentiment touchant ces  
nourrices de nom, est fondé en-  
core, sur ce que souvent on  
donnoit le nom de nourrices à  
de vieilles femmes incapables  
d'allaiter, qu'on nommoit pour  
cela *vetula affe*.

*Hoc monstrant vetula pueris repen-  
tibus affe (a).*

(a) *Cunaria*.

(b) *Barthol. expos. veter. in puerp. rit. + 20.*

(c) *Nominales & honorariæ. Barthol. p. 21.*

(d) *Ibid. pag. 20.*

(e) *Juvenal. Satyr. 14. v. 208.*

Ainsi le nom de nourrice, quoi qu'il soit familier & commun dans l'Antiquité, ne prouve pas que l'usage des nourrices soit aussi ancien qu'on le voudroit croire. Mais pour faire mieux comprendre ce qu'on a à dire touchant les nourrices des Anciens, il faut observer qu'on trouve dans leurs Ouvrages sur ce sujet des maximes & des exemples. Les maximes ne varient pas, & sont toutes contraires au fréquent usage des nourrices : les exemples ne ressemblent pas toujours à ces maximes ; mais ils ne les détruisent pas, ils les établissent même, quand ils sont bien démêlés.

Les Grecs, les Romains, & tous les peuples qui leur ont succédé, ou qui en sont venus, ont tenu généralement cette maxime, qu'une mere est obligée de nourrir son enfant. *Meâ sententiâ*, (dit un (a) des plus sçavans

(a) *Plutarc. de liber. educand. pag. 3.*



Auteur de la Grece ) *matres ipsæ nutrire debent & lactare infantes.*  
Et la raison qu'il en apporte est, que les siècles anciens étoient dans cet usage: car si l'on remonte, ajoute-t'il, jusqu'aux premiers tems du Monde, on y remarquera que les meres des premiers hommes n'eurent pas besoin de loix ni de menaces pour se porter à ce devoir: elles s'y rendoient volontiers, & on n'y trouvera aucune trace de cette indigne pratique de louer des nourrices à des enfans, & de sacrifier ces tendres victimes à la cupidité ou à l'avarice de meres empruntées. *Refer (a) sermonem ad prisca tempora, quæ primæ peperunt, his neque lex ulla necessitatem alenda prolis imponebat, neque expectatio gratiæ jubebat infantibus alimenta tanquam fœnore locare.*

C'est pourquoi il n'y avoit pas

(a) *Id. de amore prolis, pag. 495.*

172 *De l'obligation aux meres*  
d'honneur parmi les Grecs à  
nourrir les enfans d'autrui : car  
ce n'étoit que des esclaves ou des  
servantes (a) qui se prêtoient à  
ce bas ministère : aussi étoit-ce  
un reproche pour une autre fem-  
me de passer pour nourrice , &  
la seule indigence ou la misère  
excusoit alors cet emploi en elle.  
Enfin la récompense qu'ils don-  
noient à une nourrice étoit de  
si petite valeur , qu'elle devenoit  
une preuve du peu de cas qu'ils  
faisoient de celles qui trafi-  
quoient de leur lait. Euripide  
parle d'une Dame Troyenne ,  
qui devenuë captive par la prise  
de Troye , se résolut à nourrir  
les enfans du maître qui l'avoit  
fait sa prisonniere , de peur de  
se voir obligée de se soumettre  
à quelque service encore plus in-  
digne. Mais le soulagement qu'  
elle trouva à sa misère ne servit  
qu'à lui en faire plus sentir le

(a) *Victor. lib. 27. Variar. lect. c. 1,*

poids, en comparant le petit secours qu'elle reçût de ses gages, avec les immenses richesses qu'elle venoit de perdre. On lit dans Démosthene (a) une autre histoire d'une femme de condition accusée en justice de s'être loüée pour nourrir des enfans : elle ne se disculpa qu'en alléguant la misère & la famine, qui l'avoient réduite à cette nécessité ; ajoutant qu'elle avoit crû devoir préférer la bassesse de cet emploi à l'infamie de quelque chose de plus honteux. Autant donc que la condition de nourrice étoit respectable parmi les Grecs dans les véritables mères, autant étoit-elle méprisée en celles qui se loüoient pour cet emploi.

Ce que rapporte un Grammairien (b) Latin des plus célèbres, & qui vivoit à Athènes, confir-

(a) *Ex Victor. lib. 27. Variar. lect. c. 1.*

(b) *Gell. noct. attic. l. 12. c. 1.*

174 *De l'obligation aux meres*  
me combien les gens éclairés  
d'alors désaprouvoient la licen-  
ce que se donnoient quelques  
Dames Athéniennes, de se don-  
ner des nourrices étrangères pour  
se dispenser de nourrir leurs en-  
fans.

Phavorin Gaulois de nation,  
mais qui étoit devenu un des plus  
sçavans Philosophes d'Athènes,  
étant allé faire des complimens  
chez une nouvelle accouchée, y  
fut reçû par la mere de la jeune  
Dame qui étoit femme de qua-  
lité. Ce Philosophe prévenu de  
la probité de toute cette famille  
se conjoüissoit avec la mere, per-  
suadé qu'il témoignoit être, que  
la jeune Dame nourriroit elle-  
même son enfant: mais la mere  
s'en excusant pour elle, sur le  
ménagement qu'on lui devoit  
après le travail qu'elle venoit  
d'essuyer, concluoit à lui don-  
ner une nourrice: qu'aux Dieux  
ne plaise, repartit le Philoso-

phe , que vous ôtiez à votre fille la meilleure partie du bonheur qui vient de lui arriver en devenant mere , ce titre est trop beau pour ne le lui point laisser posséder tout entier. Or elle ne seroit mere qu'à moitié , si à l'avantage qu'elle vient d'avoir de mettre un enfant au monde , vous n'ajoutiez celui de la laisser nourrir. Car enfin , ajouta-t'il , vous êtes trop instruite sur les devoirs de mere , pour pouvoir vous persuader , que la nature ait donné des mammelles aux femmes plutôt pour orner leur sexe que pour nourrir leurs enfans.

Tout ce qu'ajouta ce sage Philosophe n'étoit ni moins vif , ni moins sensé : mais c'en est assez pour faire comprendre les sentimens où étoit encore dans le second siècle de l'Eglise le Paganisme parmi les Grecs , touchant l'obligation des meres de nourrir leurs enfans. Les Romains

176 *De l'obligation aux meres*  
penferent là-deffus comme les Grecs : c'étoit une coutume, dit un (a) de leurs plus célèbres Historiens, établie dès les premiers tems, que chaque Romaine nourriſt ſon enfant, & loin de ſe décharger à prix d'argent de ce ſoin ſur quelques pauvre femme, elle ne ſ'en rapportoit qu'à elle ſeule, & ne lui deſtinoit que ſon propre lait. (b) Le reproche qu'un grand Empereur (c) fit un jour aux Dames de cette nation, confirme cette pratique. Eſt-ce donc que les Dames Romaines, leur dit-il, n'ont plus d'enfans ni à porter, ni à nourrir, elles entre les mains de qui on ne voit plus que des chiens & des ſinges ? C'eſt que le luxe & la molleſſe commen-

(a) C. Tacit. l. de claris Auſtorib.

(b) *Jam pridem ſuus cuique filius ex caſtâ parente natus, non in ſellâ emptæ nutricis, ſed gremio ac ſinu matris educabatur, ibid.*

(c) Jul. Cæſar. apud F. Patric. l. 4. de republ. tit. 6.

çoient apparemment à les éloigner de cet usage, que (a) Caton faisoit observer si sévèrement dans sa famille, que non seulement il obligeoit sa femme à nourrir ses enfans, mais qu'il y obligeoit encore indispensablement les femmes de ses valets & de ses domestiques.

La réponse (b) que fit un jour à sa mere un jeune Romain frere naturel des *Gracques*, fait assez comprendre le peu d'honneur que se faisoit une Dame Romaine en ne nourrissant pas son enfant. C'étoit un Officier distingué par sa valeur, dont il rapportoit des marques par les dépouilles dont il revenoit chargé au retour d'une campagne. Sa mere & sa nourrice impatientes de partager sa gloire, coururent au-devant de lui pour lui en faire compliment : mais la prof-

(a) *Plutarc. in Cat. maj.*

(b) *Apud Gaspar. à Rejes. q. 47. p. 347.*

périté ni l'honneur n'ayant pû altérer en lui les sentimens d'une nature reconnoiffante, il ne craignit point de faire voir la distinction qu'il mettoit entre sa mere ( qui lui avoit refusé son lait ) & sa nourrice ; en ne présentant à celle-là qu'une bague d'argent , en même-tems qu'il donna à sa nourrice un collier d'or. La mere se plaignant à lui d'une préférence qu'elle trouvoit injuste :  
» Jugez , lui repartit-il , à laquel-  
» le je dois plus de reconnoissan-  
» ce, ou à celle qui ne m'a nour-  
» ri que neuf mois , ou à celle  
» qui m'a soigné & nourri pen-  
» dant deux ans. Car enfin , ajou-  
» ta-t'il , si je me trouve aujour-  
» d'hui avec quelque honneur  
» dans le monde , à qui en suis-  
» je plus redevable, qu'à celle qui  
» m'a mis en état d'y parvenir ?  
» Et si ma gloire se trouve flétrie  
» par quelque endroit , est-ce  
» par un autre que par celui de



» la naissance honteuse que vous  
» m'avez donnée ; puisque ce  
» n'est que le crime qui m'a fait  
» naître. Mon éducation n'a va-  
» lu d'autre plaisir à ma nourrice  
» que celui de m'en faire ; au lieu  
» que vous avez moins songé à  
» m'en procurer qu'à vous & à  
» mon pere en vous livrant à lui.  
» Ce que je tiens de vous n'est  
» donc qu'un corps que le crime a  
» formé ; & je suis redevable à sa  
» générosité & à sa bonté de l'édu-  
» cation qu'elle m'a donnée. En-  
» fin vous m'avez mis au monde,  
» il est vrai ; mais vous m'avez  
» refusé les moyens d'y subsister ;  
» & comme si vous aviez eu re-  
» gret au bien qui me venoit par  
» votre moyen , ma naissance a  
» commencé votre haine contre  
» moi : exilé de votre présence  
» & dépendant d'autrui , je me  
» suis vû accüeilli , caressé , &  
» chéri par ma nourrice : & après  
» cela vous me trouvez injuste ,

» lorsque je ne suis que recon-  
» noissant !

Certes il ne seroit guères possible d'imaginer d'autres preuves plus fortes du devoir des meres , & du droit que les enfans ont sur leur lait , que ces paroles mêlées de reproches & de reconnaissance. Les autres peuples étoient entrés dans les mêmes sentimens. Les Germains , par exemple , ce peuple quelque impoli & quelque mal civilisé qu'il fût d'abord , ne sçavoit ce que c'étoit que d'abandonner ses enfans à des nourrices d'emprunt , & chaque meres s'acquittoit par elle-même de ce devoir..... (a) *Sua quemque mater uberibus alit , nec ancillis aut nutricibus delegantur.*

C'étoit encore une coutume établie parmi les Ecoſſois (b) de ne pas souffrir de nourrices à leurs enfans , mais chaque mere

(a) Tacit. de moribus German. pag. 131.

(b) H. Boëthius in Scotia.

devoit nourrir le sien : leur sévérité là-dessus alloit au point de deshonorer une femme dans le monde, & de la faire soupçonner d'infidélité, si faute de lait elle ne pouvoit pas nourrir ; parce qu'ils étoient persuadés qu'il falloit qu'un enfant fût adultérin, si la nature lui refusoit dans celle qui l'avoit mis au monde, une nourriture qui lui appartenoit de droit, si elle avoit été sage.

Les nations les plus éloignées ne se sont pas moins fait une religion d'obliger les meres à nourrir leurs enfans. Un célèbre Historien Espagnol (a) en parlant des peuples de la Chine, qui ont coutume de se servir de femmes dans les ambassades & dans les affaires d'Etat ; rapporte qu'une des principales conditions pour les faire admettre dans ces hauts emplois, c'est qu'elles doi-

(a) *Fernand. Mendez Pinto Histor. chin. c.*  
172. p. 878.

vent avoir nourri de leur propre lait tous les enfans qu'elles ont mis au monde ; & pour ne s'y point méprendre , on n'admet aucunes femmes à ces dignités qu'après des informations sévères & juridiques. Une de leurs raisons pour en user ainsi , c'est qu'ils sont persuadés qu'une femme qui ne nourrit point son enfant ressemble bien mieux à une maitresse ou à une courtisane , qu'à une femme d'honneur. Ils vont même jusqu'à croire , que cette faute dans une femme est odieuse , infamante , & détestable : desorte que si par une impossibilité physique une mere se trouve hors d'état de nourrir , elle ne peut mettre sa réputation en sûreté dans le public , qu'en prenant & produisant des attestations en forme , qui portent que l'impossibilité qu'elle allégué est réelle & avérée.

La Religion Chrétienne acheva de persuader les Grecs & les Romains de l'obligation où sont les meres de nourrir leurs enfans; & c'est pourquoi les Peres Grecs & Latins se sont si fort récriés contre les meres qui manquoient à ce devoir. L'étrange différence, dit saint Jean Chrysostome, (a) que celle qui se trouve entre une pauvre femme & une Dame de qualité par rapport à la piété! la pauvreté dans l'une devient une ressource naturelle de salut; la vanité dans l'autre devient une occasion continuelle de chute. Parmi les pauvres, une femme peut être tout à la fois maitresse & servante; & accoutumée à exécuter par elle-même, elle ne rougit pas de paroître la mere & la nourrice de ses propres enfans. Il n'en est pas de même des femmes de qualité; leur but, ce semble, seroit moins

(a) *In Psalm. 50. Homil. 1.*

184 *De l'obligation aux meres*  
 de devenir meres , que de ne  
 point paroître nourrices. C'est  
 ainsi que leur vanité les dérobe  
 aux devoirs les plus essentiels de  
 la nature & de la piété , lors-  
 qu'elles ne veulent que s'hono-  
 rer du nom de mere , & qu'elles  
 rougissent de la qualité de nour-  
 rice. *Considera pauperem incentiva*  
*pietatis habere fulcimina , in di-*  
*vitibus autem multam superbiam.*  
*Apud pauperes uxor & ancilla &*  
*ministra est ; & procreat filios , &*  
*ipsa mater & nutrix est. Apud di-*  
*vites autem non est ita , sed cum*  
*genuerit filium , statim eum tradit*  
*foris , & pietatis insignia abscindit*  
*superbia. Erubescit fieri nutrix que*  
*facta est mater !*

Saint Basile ( a ) fait observer ,  
 que Dieu ayant destiné les fem-  
 mes à nourrir & à élever leurs  
 enfans , leur a donné un naturel  
 plus tendre & plus affectif qu'  
 aux hommes. Or de ce que ce

( a ) *Homil. 2.*

saint Pere ajoute , que cette affection dans les meres va jusqu'à leur faire perdre le repos & le sommeil , toutes les fois qu'elles voyent que leurs enfans souffrent ; cette remarque fait voir que ce Saint parle en cet endroit des meres qui nourrissent leurs enfans. Il en parle encore lorsqu'au sujet d'une persécution , il rapporte la constance d'une mere qui exhortoit son fils au martyre. Car il dit de cette mere , qu'elle avoit encore plus nourri cet enfant des maximes de la piété chrétienne , que du lait de ses mammelles. Cette obligation aux meres de nourrir leurs enfans n'est pas moins marquée dans les Peres Latins.

Saint Ambroise (a) reprend les meres chrétiennes qui se donnent la liberté de donner des nourrices à leurs enfans , sous prétexte de leur noblesse & de

(a) *Lib. Hexam. 7. c. 18.*

leur qualité; & il leur fait un commandement de ce devoir dans une de ses lettres. (a) Le même Pere enfin expliquant cet endroit de l'Écriture; (b) où il est marqué que Sara allaita Isaac son fils, dit que « cet exemple »  
 » devroit bien réveiller l'émula-  
 » tion des meres chrétiennes  
 » pour nourrir leurs enfans ;  
 » puisque cette fonction de leur  
 » état les honoreroit dans le  
 » monde, & les rendroit plus  
 » agréables à leurs maris, qui  
 » les en estimeroyent davantage,  
 » par le cas qu'ils verroient qu'  
 » elles feroient du fruit de leur  
 » mariage : *Provocantur feminae*  
*meminisse dignitatis suæ, & lac-*  
*tare filios suos. Hæc enim matris*  
*gratia, hic honos quo se commen-*  
*dent viris suis.*

Saint Augustin (c) rapporte

(a) *Epist.* 82.

(b) *Genes. c.* 21.

(c) *Sermon. de tempore barbar. c.* 52.



que l'illustre sainte Perpetuë étoit actuellement occupée à allaiter un de ses enfans , lorsqu'elle souffrit le Martyre.

Mais saint Gregoire (a) s'explique plus ouvertement qu'aucun autre sur ce même sujet , en condamnant la coutume dont les femmes se servent pour se disculper. « Il s'est glissé , dit-il ,  
» une pernicieuse coutume dans  
» les mariages , qui autorise les  
» femmes à ne point nourrir leurs  
» enfans , & à se décharger de ce  
» devoir sur des nourrices à loia-  
» ge : *Prava consuetudo in conjugatorum moribus irrepsit , ut filios quos gignunt mulieres , nutrire contemnant , eosque aliis mulieribus ad nutriendum tradant.* Mais il ajoute que cette prétenduë raison , n'est que le prétexte de leur incontinence , (b) *Ex solâ carnis*

(a) Lib. 1. epist. indict. 7. epist. 31.

(b) S. Gregor. ibid. epist. ad Augustin. Episc. Cantuariensem.

188 *De l'obligation aux meres  
incontinentiâ videtur illud fuisse  
inventum; quia dum se continere  
nolunt, despiciunt lactare quos gi-  
gnunt.*

Le Pape Nicolas I. consulté (a) par les Bulgares, si les meres étoient obligées de nourrir leurs enfans, blâma fort dans sa réponse les femmes qui ne vouloient pas se soumettre à ce devoir; & ce saint Pontife ajouta comme saint Grégoire, que ce n'étoit que pour satisfaire leur incontinence, qu'elles se dispensoient de cette obligation. Elle subsistoit donc encore cette obligation dans l'esprit des Docteurs de l'Eglise, & des personnes régulières au neuvième siècle, dans lequel vivoit ce Saint Pape.

Environ 300 ans après, sous Grégoire IX. on trouve dans la bouche d'une femme Juive un témoignage authentique de l'obligation où les meres croyoient

(a) *Ad Consult. Bulgar. c. 64.*

être de nourrir & d'élever par elles-mêmes leurs enfans. Un Juif converti à la Foi, demanda que sa femme lui rendît son enfant, pour l'élever dans la Religion Catholique : cette mere moins dénaturée en ce point que nos Chrétiennes s'y opposa, (a) représentant qu'un enfant de quatre ans étoit mieux sous les yeux d'une mere, que sous ceux d'un pere qui n'entre point volontiers dans de si menus soins. Mais pour mieux justifier son refus elle ajouta, qu'il seroit inhumain de lui ravir un fils qui lui avoit coûté tant de fatigue avant que de naître, tant de douleurs dans sa naissance, & tant de soins & de peines depuis qu'il étoit né : *Ante partum onerosus, dolorosus in partu, post partum laboriosus.* C'est donc une marque que les meres d'alors nourrissoient leurs enfans ; puis-

(b) De convers. infid. c. 2.

qu'elles prétendoient que la peine de les avoir allaités leur acqueroit une forte de droit sur eux. Il paroît que les Théologiens qui sont venus dans la suite ont tenu les mêmes maximes. Car ceux qui ont travaillé sur leurs principes à instruire les Fidèles touchant les obligations de la piété chrétienne, y sont aussi entrés & les ont appuyés sur l'exemple des Dames de qualité, qui dans ces derniers tems ont elles-mêmes allaité leurs enfans (a). Ainsi un Auteur (b) des plus versés dans la Discipline de l'Eglise, & dans la science des Saints, aussi respectable d'ailleurs par sa piété, qu'estimable pour son érudition, vient de confirmer cette obligation dans les meres, avec toute

(a) Notes sur la Bible de M. de Sacy, *Genes. c. 21.*

(b) M. de Vilthierry dans son *Traité de la vie de 8 gens mariés*, pag. 426. c. 35.

*de nourrir leurs enfans.* 191  
la solidité que mérite cette matière.

Les plus habiles Médecins , ( *a* ) à compter depuis Gallien jusqu'à nous , ont pensé là-dessus comme les Théologiens & les Peres. La préférence que Gallien & ceux qui l'ont suivi ont donnée avec éloge au lait de la mère , pour nourrir plus sûrement un enfant , prouve l'injustice de celles qui le refusent aux leurs. Il est vrai qu'ils ne décident point en termes exprès la question de l'obligation des meres : mais peut-être la trouvoient-ils si naturellement établie dans la nature & dans les esprits de leurs tems , qu'il étoit inutile alors d'en marquer les preuves. Mais l'abus croissant on a vû les plus sçavans ( *b* ) dans cet Art

( *a* ) *Vid. Gasp. à Rejes qu. 47.*

( *b* ) *Sennert. tom. 3. pag. 689. Etmull. de vitiis lactis, pag. 65. Bonet. Polialt. de morb. puer. pag. 615.*

192 *De l'obligation aux meres*  
s'élever contre les inconveniens  
qui s'ensuivent , & prouver que  
hors les cas de maladie ou d'im-  
puissance , une mere devoit son  
lait à son enfant. De sorte que  
peu parmi les habiles se sont é-  
cartés de cette uniformité de  
sentimens. On trouve à la vérité  
dans un Médecin Espagnol (a)  
très-célébre & très-sçavant d'ail-  
leurs , un peu trop d'indulgen-  
ce dans cette occasion pour le  
ménagement des femmes ; mais  
le séjour de la Cour auroit bien  
pû amollir son cœur & affoiblir  
ses lumieres en ce point : en ef-  
fet ses raisons sont si foibles (b)  
& si parfaitement détruites par  
un autre Médecin aussi très-ha-  
bile , (c) qu'on a tout lieu de  
croire que ce sçavant Espagnol

(a) *Gallego de la Serna de alend. fœt. rat.*  
c. 8.

(b) *Ficulneæ sunt Gallegi de la Serna ratiun-  
eula in contrarium allatæ. Paulin. Cynograph.*  
pag. 57.

(c) *Sennert.*

*de nourrir leurs enfans.* 193  
a moins pensé à instruire des mères, qu'à obliger des Dames. Ajoutons à tout ceci les expressions fortes & les termes durs qu'on a employés en différens tems contre ces meres inhumaines, pour achever de convaincre le monde de leur obligation.

Phavorinus appelle ces femmes, des monstres de meres, *prodigiosas mulieres*, ou des meres à demi, qui renoncent à la plus belle moitié de cet aimable nom, *dimidiatum matris genus*, *peperisse ac statim abjecisse*. Ce Philosophe trouve d'ailleurs un double crime dans ces sortes de meres: car leur injustice selon lui tient du meurtre & de l'exposition. C'est, dit-il, une scélératesse à une femme que de défaire son enfant, ou de le faire mourir dans son sein: mais c'est une petite différence que de tuer un enfant qui est à naître, ou de contribuer à la mort d'un en-

194 De l'obligation aux meres  
fant nouveau-né, (a) *Publicâ de-  
testatione, communique odio di-  
gnum est, in ipsis hominis primor-  
diis, dum fingitur, dum animatur,  
inter ipsas artifices nature manus  
interfectum ire. Quantulum hinc  
abest jam perfectum, jam genitum,  
jam filium, proprii atque consueti,  
atque cogniti sanguinis alimoniâ  
privare?*

Mais c'est encore une sorte  
d'exposition : car un enfant qui  
n'a point sucé le lait de celle qui  
l'a mis au monde, ressemble aux  
enfans trouvés qui n'aiment, ni  
ne distinguent plus leurs meres,  
parce qu'ils ont pris des idées  
étrangeres dans un lait étranger :  
*Perinde ut in expositis usu venit,  
matris que genuit, neque sensum  
ullum, neque desiderium capit.*

D'autres Auteurs moins an-  
ciens & aussi habiles que Pha-  
vorinus, ont reproché le même  
crime d'exposition aux meres qui

(a) *Aul. Gell. ibid. l. 12. c. 1;*



ne nourrissent point: (a) *An non expositionis genus est, infantulum tenerum, adhuc à matre rubentem, matrem spirantem, matris opem voce implorantem, quæ movere dicitur & feras, tradere mulieri..... cui pluris sit pecunia paucillum quàm totus infans tuus?*

D'autres enfin traitent celles qui ne nourrissent pas leurs enfans, de marâtres, d'inhumaines, d'impies, enfin d'adultères. Qui n'apperçoit en effet dans cette conduite une sorte d'infidélité dans une femme? Car si dans l'adultère ordinaire la femme donne à ses enfans un autre que son mari pour pere, dans celui-ci elle donne aux enfans de son mari une autre qu'elle pour mere. Ce sont donc dans l'un des enfans d'emprunt, & dans l'autre des meres empruntées.

(a) *Erasm. Colloq. Eutrapeli & fabula. Nullum expositionis genus crudelius esse potest. Gaspar. à Rejes, qu. 47. pag. 348.*

## CHAPITRE IV.

*Que la mention de nourrices qu'on trouve dans les anciens Livres ne préjudicie point aux maximes qu'on vient d'établir, & ne diminuë en rien l'obligation indispensable des meres.*

**P**Our s'en convaincre, il suffiroit de faire réflexion, que tous ces exemples ressembloit mal à la conduite qui se gardoit dans les premiers siècles du monde, où les meres nourrissoient leurs enfans. Sara, par exemple, femme d'Abraham ce Patriarche si saint & si célèbre dans les Livres saints, nourrit elle-même son cher fils Isaac. Rebecca, femme d'Isaac, non moins célèbre dans l'Écriture, nourrit de son lait Jacob. C'étoient pourtant des Dames des plus qualifiées

de leur tems. Si l'on joint à ces exemples ceux de la sainte femme Anne qui allaita Samuel, & de cette illustre mere des Machabées qui avoit nourri son fils, ce sera un espace d'environ trois mille ans, pendant lesquels on trouvera que les meres ne craignoient point de déshonorer leur rang, en se rendant les nourrices de leurs propres enfans.

Le triste équipage dans lequel on conduisit au supplice deux autres saintes femmes, qu'on promena par la ville du tems des Machabées, (a) avec leurs enfans pendus à leurs mammelles, avant que de les précipiter du haut des murailles, prouve d'ailleurs que c'étoit une coutume & un usage familier alors d'allaiter ses enfans, parce que c'étoient des femmes du peuple ou de simples citoyennes. Cet usa-

(a) *Machab l. 2. c. 6. v. 10.*

198 *De l'obligation aux meres*  
ge venoit même de plus loin :  
car en remontant au tems de Sa-  
lomon , on remarque que les  
femmes débauchées d'alors , plus  
fidelles à leurs enfans qu'à elles-  
mêmes , ne craignoient pas de  
s'avoïer les meres des enfans  
qu'elles tenoient de leur crime ,  
en les allaitant elles-mêmes. La  
fameuse Histoire (a) du juge-  
ment de Salomon en est une  
preuve évidente ; car la contes-  
tation que ce grand Roi termi-  
na avec tant de discernement &  
d'équité , étoit entre deux meres  
nourrices qui se disputoient ce-  
lui de leurs enfans qui n'avoit  
point été étouffé. Mais si à tou-  
tes ces réflexions on ajoute en-  
core , que le mot de nourrice  
dans l'Écriture ne signifie pres-  
que jamais une femme à gage  
pour nourrir les enfans d'autrui,  
mais qu'il s'y prend au contraire  
ou pour la véritable mere, ou

(a) *Reg. l. 3. c. 4. v. 21.*

pour une gouvernante ; on y trouvera peu d'exemples de ces nourrices étrangères. C'est pourtant ce qui paroît par plusieurs endroits de l'Écriture : ainsi Moïse se plaignant à Dieu du poids excessif qu'il sentoit dans la charge qu'il lui avoit imposée de gouverner son peuple d'Israël : Pourquoi, dit-il, Seigneur me charger de la conduite de tout ce peuple, qui m'engage à des soins non moins grands que ceux qu'une nourrice doit à son enfant ? Est-ce moi, ajoute-t'il, qui les ai mis au monde ? (a) *Nunquid ego concepi hanc multitudinem, vel genui eam ? ut dicas mihi, porta eos in sinu tuo ; sicut portare solet nutrix infantulum.* Par où l'on voit que le mot de *nutrix* dans cet endroit se prend pour la véritable mere. En voici encore un semblable.

(a) *Numer. c. 11. v. 12.*

Isaïe (a) voulant par l'ordre de Dieu consoler la ville de Sion, qui se croyoit déserte & abandonnée à la stérilité, lui promet qu'un jour viendra qu'elle aura *des Rois (b) pour nourriciers & des Reines pour nourrices*, c'est-à-dire, qui serviront de peres & de meres au nombre prodigieux d'enfans qui se trouveront dans son enceinte. Or les mots de nourriciers & de nourrices se prennent ici pour des peres & des meres; puisque le Prophète en cet endroit veut faire entendre à Sion qui se croyoit sans enfans, qu'elle sera obligée d'étendre ses murailles pour contenir tous ceux qui lui viendront, & dont les Princes se rendront comme les peres & les nourriciers, par les secours singuliers qu'ils leur donneront. L'événement a jus-

(a) C. 49. v. 23.

(b) *Mamillâ Regum lactaberis, Isai. c. 60. v. 16.*

tifié la prophétie : car outre que les Rois de Perse (a) protegerent la Synagogue, & pourvûrent à l'entretènement du Temple & des Sacrifices, la charité fit ensuite trouver dans les Princes Chrétiens (b) d'illustres protecteurs & de charitables peres aux enfans de l'Eglise qui passerent du Paganisme à la Foi. Dieu lui-même prend dans l'Ecriture la qualité de nourricier du peuple Juif, & Jérusalem y reçoit celle de nourriciere du même peuple : deux titres qui renferment les fonctions de pere & de mere, par la raison qu'on appelle la terre la mere nourrice du genre humain.

Ce qu'on avance touchant le mot de nourrice, se confirme par l'idée qu'on avoit dans ces tems des Nourriciers, qui étoient comme les Gouverneurs des

(a) *Ménoch. hïc.*

(b) Dans Constantin & Théodose.

jeunes Princes , moins destinés à veiller sur leur nourriture que sur leur éducation. Tels étoient les Nourriciers des enfans d'Achab ; (a) puisque l'Écriture les range parmi les Anciens & les Ministres d'Etat ; & qu'on s'adressoit à eux dans les affaires de la dernière conséquence , comme fit à ceux-ci l'usurpateur Jéhu.

De même les Nourrices qui étoient auprès des jeunes Princes , étoient aussi apparemment des Gouvernantes : car outre qu'elles habitoient un appartement ordinaire aux Gouvernantes , *in triclinio* , elles demeuroient auprès d'eux jusqu'en des âges trop avancés , & dans lesquels l'office de Nourrices auroit été mal reçu ou inutile. Ainsi la Nourrice qu'avoit Miphiboseth à cinq ans , & celle qu'avoit le Roi Joas à huit , é-

(a) Rois, liv. 4. c. 10. v. 5.



toient des Gouvernantes. C'en étoit encore une que celle qui accompagna Rebecca lorsqu'elle vint épouser Isaac : aussi étoit-il de l'ordre, de la bienfiance, & de la condition d'une fille comme Rebecca d'avoir une Gouvernante. Mais ce qui doit convaincre là-dessus tout le monde, c'est qu'il n'étoit pas extraordinaire alors d'appeller Nourrice celle qui étoit chargée de l'éducation d'un jeune homme de condition. Ainsi l'Écriture appelle Noëmi (a) la Nourrice de l'enfant de la célèbre Ruth sa fille, quoique Noëmie fût hors d'âge, comme elle le témoigne elle-même, d'avoir des enfans (b) & d'en nourrir.

En entrant dans les tems de la Loi nouvelle, on trouve d'abord la plus pure des Vierges, & la plus sainte de toutes les Meres,

(a) *Ruth. c. 4. v. 16.*

(b) *Ibid. c. 1. v. 12.*

204 *De l'obligation aux meres*  
qui nourrit de son lait le Sau-  
veur du Monde. Mais ce qui  
prouve que c'étoit une pratique  
ordinaire à toutes les meres ,  
c'est qu'alors on disoit d'une  
femme qu'elle n'avoit point al-  
laité , pour exprimer qu'elle n'a-  
voit point eu d'enfans : ( a ) *Beata*  
*steriles..... beata ubera que non lac-*  
*taverunt.* Tant on étoit persua-  
dé qu'être mere & allaiter son  
enfant , étoit une même chose.  
C'est pourquoi saint Paul paroît  
faire une obligation aux femmes  
chrétiennes , de nourrir elles-  
mêmes leurs enfans , si elles veu-  
lent se sauver ; attachant leur  
salut à l'éducation de leurs en-  
fans : ( b ) *Salvabitur mulier per*  
*filiorum generationem.* Car les  
meilleurs Interprètes ( c ) expli-  
quent ce passage de l'éducation ,  
terme qui se prend assez naturel-

( a ) *Luc. c. 23. v. 29.*

( b ) *S. Paul. 1. ad Timoth. c. 2. v. 15.*

( c ) *Menoch. hic.*

lement pour la nourriture même. Cette interprétation paroît d'autant plus raisonnable, que comparant la raison de pénitence que Dieu a voulu imposer aux femmes en les condamnant à la peine de mettre des enfans au monde, ce seroit en retrancher ce qu'elle a de plus fatigant & de plus ennuyeux, que de les affranchir du devoir de les allaiter.

Mais ce n'est pas uniquement dans les saints Livres, les plus anciens d'ailleurs qui soient au monde, qu'on voit les meres nourrir leurs enfans : on découvre la même pratique dans ceux des Payens qui approchent le plus près de l'antiquité des Livres de Moïse. Ainsi on trouve dans Homere (a) une des plus grandes Reines de ce tems, c'est Hecube, qui avoit nourri son fils Hector de son lait. La chaste Pé-

(a) *Iliad.* 22.

nélope (a) avoit rendu le même devoir à son cher Telemaque, & la Reine Theſſalonice dans Justin, (b) en fait ſouvenir ſon fils Antipatre.

Ce fut donc moins un uſage qu'un abus, moins un exemple à ſuivre qu'un ſcandale à éviter, que ce qu'on lit de tant de Nourrices que le Paganisme a données aux enfans des Dieux. Honteux qu'ils étoient d'avoüer leurs adultères, ou leurs débauches, ils en cachotent les fruits dans le ſein des Nourrices étrangères. C'eſt par un article à peu près ſemblable que la Fable rapporte, que la naiſſance de Jupiter fut cachée pour un tems dans l'île de Crète, entre les mains de deux Nymphes, qui au défaut de lait de femme, l'éleverent avec le lait d'une chienne. Ce qu'on lit des Nourrices des autres

(a) *Odyſſ. lib. 17.*

(b) *Lib. 16.*

Dieux est aussi fabuleux ou aussi peu raisonnable. C'est donc à la dépravation du cœur humain , ou à la décadence des mœurs , qu'on doit imputer l'entreprise des meres , qui insensiblement ont essayé de s'affranchir du joug incommode d'allaiter leurs enfans , se dépouillant ainsi des sentimens naturels , dont faisoient gloire les femmes des anciens tems , pour imiter la mollesse , ou l'incontinence des femmes infidelles , qui faisoient nourrir par d'autres des enfans qu'elles n'osoient avoier. Ce n'est pas qu'on ne trouve dans l'Antiquité & depuis des exemples de nourrices & de meres sages : mais outre qu'on ne nous dit pas les raisons qu'elles avoient d'en user ainsi , lesquelles pouvoient être bien fondées , on doit se souvenir que ces exemples sont la plûpart dans les Cours des Princes & des Rois , en qui on doit re-

connoître en tout une préférence respectable , & qui ne tire point à conséquence pour le reste des femmes , qui d'ailleurs doivent se tenir aux règles & aux usages sagement établis.

Si après tout ce qu'on vient de rapporter , on fait réflexion qu'il ne se trouve point de Nourrices différentes des véritables meres dans l'histoire Sainte ; que celle qui fut donnée à Moïse se trouva la même que celle qui l'avoit mis au monde ; que le mot de Nourrice n'est employé dans les Livres Saints , que pour mieux exprimer la bonté de Dieu envers son peuple , que l'on compare aux soins pressés d'une mere qui nourrit son enfant , *Obliti estis Deum qui nutrit vos , & contristatis nutricem vestram Jerusalem* , dit un Prophète (a) : Enfin si plusieurs saintes Mercs dont il y est parlé , quoique fem-

(a) *Baruch. 4. 8.*

mes de distinction ou de qualité, ont nourri de leur lait; quelles sortes d'exemples empruntés d'ailleurs pourroient affoiblir l'obligation où sont les meres de nourrir leurs enfans? des Chrétiennes au contraire ne devroient-elles pas plutôt craindre de ressembler à ces meres dénaturées que dépeint un autre Prophète (a) & qui pour cette raison les met au-dessous des bêtes les plus farouches, qui ne se refusent pas à leurs petits: *Lamia nudaverunt mammas, lactaverunt catulos suos: filia populi mei crudelis, quasi struthio in deserto.* Les bêtes farouches, dit ce Prophète, ont découvert leurs mammelles, & donné du lait à leurs petits: mais la fille de mon peuple est cruelle comme une autruche (b) qui est dans le désert.

(a) *Jerem. Lamén. c. 4. v. 3.*

(b) Dont il est dit qu'elle abandonne ses

210 *De l'obligation aux meres*

Peut-être trouveront-elles des exemples plus favorables à leur mollesse dans l'histoire profane : mais des exemples pris d'après des Divinités fabuleuses , des femmes infidelles , ou des filles libertines , peuvent-ils jamais former la conduite de femmes chrétiennes ? On leur demanderoit si ces leçons sont celles que la Religion inspire , *An sic didicistis Christum ?*

Mais ces exemples ont-ils même pû faire changer de conduite à ces Reines & à ces Dames payennes , qui n'en ont pas moins bien compris la nécessité où sont les meres de nourrir leurs enfans ? Ce sont du moins d'autres exemples d'autant plus capables de combattre ceux dont on s'autorise , & d'autant plus dignes d'être suivis , que les personnes qui les

ceufs , *quando struchio derelinquit ova sua in deserto* , &c. *Job. c. 39. v. 14.*



ont laissés étoient plus sages & plus qualifiés. Car tandis qu'on prend pour modèles des meres d'avanture qui faisoient nourrir leurs enfans à des personnes méprisables ou inconnuës, on néglige l'exemple de grandes Princesses, qui se sont elles-mêmes généreusement données à leurs enfans pour nourrices.

---

## CHAPITRE V.

*Des dangers qu'on fait courre aux enfans qu'on met en nourrice (a).*

**O**N a déjà fait remarquer que le corps d'un nouveau-né, n'étoit un moment avant sa naissance presqu'un avec celui de sa mere, par les rapports & les convenances merveilleuses

(a) *Quanta peccatrices nutrices, & quanta labes ab iis dimanet in parvulos, non unius diei studium est recensere. Francisc. Paullini observat. centuriâ secundâ, observat. 49. Vide adhuc Pechlin. observationes, observ. 46.*

qui se trouvoient entre l'un & l'autre. Ce n'étoit qu'une même circulation qui entretenoit la vie dans tous les deux, mais une vie si dépendante & si peu propre à l'enfant, qu'elle se feroit éteinte dans le premier moment qui auroit fini celle de la mere. Ce qu'il avoit de nourriture venoit aussi peu de lui : car c'étoit moins lui qui se la préparoit, que la mere qui la lui distribuoit préparée ; enfin il n'en profitoit bien qu'autant qu'elle avoit toutes les qualités qui convenoient à la délicatesse de ses organes. De-là sans doute viennent ces morts promptes & inopinées, qui étouffent tant d'enfants dans le sein de leurs meres : car enfin si un aliment souvent bizarre, mais trop ardemment désiré, laisse de si étranges impressions sur ces tendres créatures, quoiqu'une mere par raison ou par impuissance s'en soit pri-

vée ; que ne doit-on point craindre pour un enfant qu'une mere intempérante aura nourri de suc impurs & mal assortis. De même encore si une répugnance, un dégoût, une aversion pour une nourriture qu'une mere aura prise en horreur, s'imprime si fortement sur les parties de ce jeune enfant, qu'il ne puisse jamais s'en délivrer, & qu'il se trouve toute sa vie dans ces mêmes aversions ; que ne doit point produire sur lui la présence d'un suc qui lui seroit contraire & mal préparé. Il est donc des rapports mutuels & des convenances réciproques entre une femme enceinte & le fruit qu'elle porte, qu'il est impossible de ne point appercevoir : & ces rapports ne paroissent nulle part autant que dans les manieres & l'artifice que la nature employe, pour préparer dans la mere la nourriture de l'enfant.

Mais ces rapports ne sont pas moins sensibles entre une nouvelle accouchée & son enfant. La dépendance est à peu près la même, & tout ce qui se passe en elle ne se fait encore que par rapport à lui : *Sola lactis confectio & dispensatio sufficit ad demonstrandam naturæ providentiam.* Cette réflexion est de Plutarque, (a) qui ajoute au même endroit, que la nature n'a placé les mammelles des femmes au milieu de la poitrine, que pour leur donner plus de facilité pour caresser & nourrir leurs enfans : (b) *Ubera mulieri supernè ad pectus nascuntur, ut in promptu sit osculari amplectique, & fovere infantem.*

Ces rapports deviennent d'autant plus respectables à une mere dans un jeune enfant, que sortant, comme il fait, fraîchement des mains de la nature, elle doit y respecter le doigt de Dieu

(a) *De amore prolis*, pag. 495.

(b) *Id. ibid.*

qui vient de former ce jeune corps : une mere chrétienne doit donc penser , que tout ce qu'elle va employer de soin pour son enfant qui n'en attend que d'elle , elle l'employera pour un objet d'autant plus digne de son attention , que la malice ni la passion n'ont point encore eu le tems d'y rien déranger : & ce fera pour elle servir le Créateur , que de prendre par elle-même le soin de sa créature : (a) *In recens nato ipsas adhuc recentes Dei manus debet cogitare , quas in homine modo formato & recens nato quodammodo exosculamur.*

A cette raison de respect & de piété , il faut joindre celle de nécessité : car une mere chrétienne nourrissant son enfant par un motif de vertu & de conscience , remplit un devoir qui n'en est pas moins naturel , ni moins nécessaire. Cette nécessité

(a) S. Cyprian. epist. pag. 281.

216 *De l'obligation aux meres*

est fondée sur ces mêmes rapports mutuels dont on vient de parler ; parce qu'ils paroissent uniquement établis pour les besoins de l'enfant : on dit uniquement ; car comme tout ce qui arrive à une nouvelle accouchée , est principalement par rapport à la production du lait ; ce lait ne peut aussi servir qu'à l'enfant , en vûë duquel il est uniquement fait. Le lait est un suc nourricier travaillé premièrement dans l'estomac de la mere , par le broyement qui s'y fait ; mais ce broyement se continuant dans tous les vaisseaux par où ce suc doit passer pour arriver aux mammelles , il le pâtre & divise continuellement , tant par la trituration qui s'exerce aussi dans ces vaisseaux , que par la force qui le pousse & l'oblige à passer par les diamètres , toujours plus étroits les uns que les autres. Tels sont  
ceux

ceux des canaux qui composent les glandes des mammelles, qui étant d'une tenuité inconcevable, obligent ce suc à s'affiner jusqu'au point de devenir lait. C'est donc une liqueur travaillée par des triturations aussi propres à la mere, que les diamètres des vaisseaux qui composent ses visceres lui sont particuliers: or comme il est impossible d'imaginer des vaisseaux de même diamètre dans toutes les femmes, & une même force d'oscillation, de ressort, & de trituration, en chacune d'elles; il faudra concevoir des broyemens différens dans chaque femme; & par conséquent des laits différens dans toutes.

Mais cette différence & cette variété dans les femmes; ne donneroît rien à craindre aux enfans, si chacune allaitoit le sien, & voici comment. Suiyant ce principe, qu'une femme encin-

te ne fait qu'un tout avec son enfant ; celui-ci ne respire, ne digere, & ne vit que par sa mere. Les fonctions donc qui s'exercent dans ce petit corps pendant tout le tems qu'il est renfermé dans celui de la mere, ne tirent leurs causes & la force qui les meut que d'elle. C'est par conséquent le même broyement qui passe de la mere à l'enfant : c'est une trituration ou une digestion continuée de l'une à l'autre ; & celle qui se fait dans l'enfant n'est qu'une suite & une imitation de celle qui se passe dans la mere. Ainsi au lieu que les oscillations se continuent seulement du cerveau, aux extrémités dans une femme qui n'est pas enceinte, elles passent jusqu'à l'enfant dans une femme grosse. De tout ceci il résulte que les triturations ou les digestions qui se font dans la mere & dans l'enfant, étant en-



trétenues par une même force, suivent la même cadence: c'est le même rythme & la même mesure qui les régit. Ainsi cette préparation du suc nourricier qui se fait dans la mere, n'est qu'en vûë de l'enfant, & la distribution qui s'en fait dans l'enfant, n'est qu'en vertu de la force qu'il reçoit de sa mere. C'est une correspondance réciproque de l'un à l'autre, une même mesure, & une proportion mutuelle, par laquelle tout s'ajuste dans l'enfant par rapport à la mere, en qui réciproquement tout travaille pour lui. Car comme le suc nourricier se prépare en elle pour l'enfant, tout se range & se mesure en lui pour le recevoir: ses vaisseaux tendres & susceptibles des situations & des capacités qui leur conviennent, se ployent & se tournent de maniere à perfectionner & à faire croître ce petit

220 *De l'obligation aux meres*  
corps. Se dilatant donc plus ou moins, & réglant leurs diamètres sur ceux de la mere, ils se mettent en proportion avec eux. Ce sont des routes que la nature fraye aux liqueurs qui viennent nourrir l'enfant, & des moules qu'elle creuse pour en mesurer le volume, pour établir enfin un parfait équilibre & une juste consonance, entre le corps de la mere & celui de l'enfant. Quel dérangement donc pour un nouveau-né qu'on livre à des meres étrangères! c'est plus l'exposer qu'aux dangers d'un peuple ou d'une terre inconnue. Il se trouve hors d'œuvre & de mesure; puisque le lait d'une nourrice ne fut jamais fait pour lui, & que la disposition de son corps ne peut s'en accommoder sans péril.

Il est inutile de dire que le lait qu'on lui donne est meilleur (a)

(a) *Errant qui putant in aliturâ tantum*

que celui de la mere: car enfin si l'on doit convenir qu'une roüe ou quelqu'autre pièce d'une montre, s'ajustera mal avec les pièces d'une autre plus excellente, quoique les deux montres paroissent d'ailleurs convenir pour le volume & pour les proportions extérieures; qui n'apperçoit que la justesse que la nature avoit mise entre une mere & son enfant, étant infiniment plus grande, il sera moins possible de la retrouver cette justesse, entre un enfant & une mere étrangere? Cette difficulté se montre d'abord, à ne considerer même les choses que par les dehors, c'est-à-dire, en comparant la condition, l'humeur, le tempérament, & le genre de vie d'une nourrice avec tou-

*dem esse, quibus nutriculis infantes utantur, in totum tamen melius esse, si solidioris habitus & plurimi succi nutrices eligantur: quem ego errorem majorum gentium liberis funestum fuisse novi. Pechl. observat. 46. pag. 128.*

tes ces mêmes choses dans une mere. Ce sera une femme pauvre, (a) souvent indigente qu'on substituera à une mere riche; une rustique à une femme de condition; une emportée & pleine de passion à une mere prude & modeste; une femme enfin nourrie d'alimens grossiers & vulgaires à une mere accoutumée aux viandes délicates & bien apprêtées. Mais quand par impossible on pourroit se promettre de réussir à allier toutes ces contrariétés, il en est une qu'il n'est au pouvoir de personne de pouvoir concilier: c'est l'âge du lait d'une nourrice avec celui de la mere. En effet quoi qu'on imagine là-dessus, il

(a) *Cum matres plerumque sint teneræ & delicatæ, infantes nutricibus traditi robustioribusque & succi plenis, præ alimenti insueti anomaliâ & pinguis butyrosique lactis copiâ in morbum tandem incidunt, dirutoque molli contextu ante diem pereunt. Pechlin. observat. 46. pag. 108.*

sera impossible de donner un lait aussi frais que le sien, & aussi bien proportionné à la disposition de l'enfant. Cet inconvénient est ordinairement moins remarqué, parce qu'on a fait passer en maxime, que le lait d'une nouvelle accouchée est impur, & qu'un autre plus âgé est plus parfait & mieux préparé : maxime meurtrière & mal fondée ! car ce lait seré si l'on veut & mal déphlegmé, est tel qu'il convient à un nouveau-né, qui se nourrissoit peu d'heures avant sa naissance d'un suc encore moins succulent & moins nourrissant. Une production si nouvelle demande mille sortes de ménagemens ; si on songe sur tout que la nourriture qui doit grossir ce petit corps, ne sçauroit presque se faire d'abord avec trop de loisir. C'est un développement commencé dans le sein de la mere, qui doit s'achever

par la suite des tems. Un lait donc trop succulent troublera tout dans l'œconomie de ce petit corps : s'il est trop épais, il embarrassera les parties au lieu de les démêler : s'il est trop vif, il les enflammera : d'où viennent tant de tranchées, de coliques, de cours de ventre, & de convulsions, qui enlèvent si brusquement du monde ces tendres victimes de l'ignorance ou du préjugé. C'est comme un vin nouveau & fumeux, qu'on voudroit substituer dans un corps délicat à un vin vieux & paisible : car un lait trop fait & trop déphlegmé, développe dans un enfant un volatile vicieux qui trouble les esprits, fermente son sang, allume sa bile, desseche ses entrailles, & le tuë enfin sans ressource.

Pour parer cet inconvénient, on imaginera de prendre une nourrice, qui soit accouchée le même jour que la mere : mais où

en trouver sur lesquelles on puisse compter avec tant de précision ? cette attention est impraticable, & la réussite de cette contemplation est impossible ; d'autant plus qu'on se trompe tous les jours en choses moins difficiles, & qui tombent sous les sens. On compte, par exemple, de s'être donné une excellente nourrice, parce qu'on est sûr de sa jeunesse, de ses mœurs, de sa santé : il arrive cependant tous les jours qu'avec ces rares qualités un enfant rebute son lait, qu'il s'abandonne aux cris & aux pleurs, comme pour se plaindre du vol qu'on lui a fait de celui de sa mere, il se venge enfin sur la nourrice qu'il mord & qu'il déchire. La ressource d'en changer soulage peu la douleur : elle cederoit sans doute aux seuls attraits d'une mere véritable ; & le plaisir de tirer un lait dont il a tant goûté calme-

roit ses clameurs. Mais parce que ce moyen est celui dont on s'occupe le moins, un enfant se nourrit mal, son sommeil devient laborieux, ses veilles fatigantes, le lait s'aigrit en lui, ou s'enflamme, il languit & périt enfin. S'il surmonte tant de dangers, ce n'est que pour souffrir plus long-tems par mille maux qui succèdent trop souvent à un mauvais lait, & qui peuplent le Monde d'infirmes & l'Etat de sujets foibles.

Mais de pauvres enfans n'en font pas quites pour perdre leur santé entre les mains des nourrices : leurs corps mal nourris intéressent leurs esprits & leurs cœurs : ils sucent avec le lait de leurs nourrices leurs mauvais penchans & leurs vices : ils prennent des airs, des manieres, & des inclinations contraires à celles de leur famille, & indignes de leur naissance. On en verra



des exemples & des preuves ci-après : mais en voici une qui se présente ici naturellement.

Une plante qu'on leve de terre, & un arbre qu'on transplante, courent risque de mourir, si on ne les leve en motte : marque certaine de cette familiarité de substance & de nourriture nécessaire à l'accroissement. Mais malgré cette précaution ils prennent des natures différentes par rapport aux différens terroirs : autre preuve des rapports qu'on a fait remarquer ci-devant entre l'enfant & la mere. Ces changemens de terroirs vont souvent à altérer les fruits ou à les faire disparaître : car on sçait que certains arbres transplantés deviennent stériles & inféconds. On connoît encore l'adresse des Jardiniers à changer la couleur des fleurs, ou à les faire doubler par certaines transplantations & par le mélange de certaine terre. Ajoutez les

228 *De l'obligation aux meres*  
changemens merveilleux qui arrivent par les entes & les greffes, & on comprendra combien d'altérations doivent arriver à des enfans qu'on sépare de leurs meres, pour les faire nourrir par des femmes souvent plus différentes entr'elles, qu'un sauvageon ne l'est de l'arbre le plus franc.

---

## CHAPITRE VI.

*Des dangers (a) que courent les meres qui ne nourrissent pas.*

**I**L n'est personne qui ne sçache à combien de dangers nous expose la suppression ou la retenuë des évacuations naturelles. Une bile détournée ou re-

(a) *Nobiles matronæ vitæ voluptariæ servientes, incommoda quæ infantium alitura affert fugientes, detrectatâ infantium suorum lactatione, vindictam in se provocaverunt. Pechlin. observ. 46.*

mêlée avec le sang, au lieu de se vider cause souvent la mort : & ce n'est qu'au manque de quelque évacuation semblable qu'on impute la plûpart des maladies. C'est que le sang n'entretient bien sûrement la santé qu'autant que les sécrétions sont complètes, & qu'il se dépure parfaitement. Il suffit donc de faire observer, que le lait dans les accouchées devient une liqueur, dont le trop long séjour dans les parties qui le travaillent, ou dont le retour dans les vaisseaux apporte de très-fâcheux accidens, pour faire comprendre qu'une accouchée s'expose beaucoup, quand elle manque de s'en décharger en nourrissant son enfant. Ce qu'on a déjà dit sur cette matiere, en montrant que le lait ne sert à la mere que par rapport à l'enfant, suffiroit pour convaincre de ce qu'on vient d'avancer : mais en voici

230 *De l'obligation aux meres*  
encore d'autres preuves. Pour  
qu'une liqueur n'apporte point  
de trouble dans le corps tant  
qu'elle y est renfermée, il faut  
qu'elle ait ses issues & ses rou-  
tes libres, à travers lesquelles  
elle ait ses allées & venues, &  
puisse circuler: à faute de quoi  
ne faisant que se porter où elle  
peut, ou venant à croupir par  
tout, elle devient la cause & la  
matiere de quantité de fâcheux  
dépôts. Or c'est ce qui arrive au  
lait dans une accouchée, qui  
doit par conséquent en souf-  
frir étrangement, quand elle  
ne l'employe pas à nourrir.

Il y a dans nos corps une dou-  
ble circulation dans l'état d'une  
pleine santé; l'une de la partie  
rouge du sang, l'autre de sa par-  
tie blanche. Que si par quelque  
cause que ce soit la partie blan-  
che ne peut suivre le courant de  
la rouge, il faut ou lui ouvrir  
une issue, ou s'attendre de sa

part aux accidens les plus fâcheux.

C'est ce qui arrive dans le corps d'une nouvelle accouchée; puisque la partie blanche & laiteuse qui alloit nourrir l'enfant pendant la grossesse, doit nécessairement après les couches cesser de circuler dans les parties qui ont porté l'enfant: on le comprend par les changemens qui doivent arriver aux diamètres des vaisseaux de ces mêmes parties, comme on va le montrer.

Dans l'état de grossesse tous les vaisseaux se dilatent & se gorgent pour ainsi dire: tant la nature occupée du nécessaire de l'enfant ne craint point de passer à l'excès. Mais au moyen de cette dilatation extraordinaire des vaisseaux, les capillaires eux-mêmes doivent aussi prendre beaucoup plus de diamètre. Que si donc dans l'état de santé

ordinaire, les capillaires ont assez de capacité pour donner passage à la partie blanche du sang, tandis que la rouge retourne au cœur par des vaisseaux plus gros & plus sensibles, les capillaires des parties basses dans les accouchées doivent avoir beaucoup plus de capacité, & transmettre non seulement la lymphe nourricière, mais un suc vraiment laiteux pour la nourriture de l'enfant.

Mais il n'en est plus de même après les couches: toutes les parties qui étoient si extraordinairement étendues, s'affaissent & se retirent; les vaisseaux, sur tout les capillaires, doivent donc se rétrécir; & le suc laiteux ne trouvant plus ses issues aussi larges, est contraint de demeurer mêlé au sang, jusqu'à ce qu'il se soit frayé d'autres routes & ouvert une autre issue. C'est ce qu'on appelle fièvre de lait; qui

qui est un effort de la nature , par lequel le suc laiteux encore intimément mêlé au sang , cherche à aller se séparer , & s'ouvre un asile vers les mammelles , qui doivent désormais lui servir d'entrepôt , & favoriser sa décharge.

Toute cette manœuvre qui se passe dans les corps des accouchées , leur devient à charge quand elles ne veulent pas nourrir : car leur lait n'étant point tiré par l'enfant , outre qu'il devient inutile , cause par son séjour tant de maux , d'inflammations & d'abcès , qui tourmentent trop souvent celles , qui pour s'épargner la fatigue de nourrir , s'exposent aux dangers de cruels accidens , ou aux ennuis de longues infirmités , dont voici la raison.

Lors des couches les vaisseaux se trouvent surchargés de liqueurs , & quoi que la partie

rouge du sang conserve & continuë la circulation, la blanche devenuë laiteuse dans ce tems, trouve ses issuës fermées ou rétrécies; & contraintes de rester mêlées au sang, elle est obligée d'en suivre le courant, de retourner donc au cœur & d'aller se décharger par les glandes des mammellés. Une femme donc qui ne veut point nourrir s'engage en d'étranges inconvéniens: car ce volume de liqueurs retenu dans les vaisseaux, ou les surcharge d'autant, ou met l'accouchée en risque de fâcheux dépôts.

Il y a, dira-t'on, des remèdes & des moyens pour faire perdre le lait, & en prévenir les inconvéniens. Mais est-il permis de perdre une liqueur si précieuse, & que la nature ménage avec tant de soin? *Ut quid perditio hec?* Comprend-on qu'on puisse se permettre sans nécessité & sans



crime , de faire périr une chose destinée par le Créateur à des usages si nécessaires ? N'est-ce point au contraire un spectacle honteux , & qu'on ne peut exempter de faute , de voir des femmes refuser à leurs enfans un lait qu'elles sont obligées de prodiguer aux chiens ? car enfin on en a vû qui ont été contraintes pour se soulager de substituer à leurs enfans ces indignes nourrissons. Encore ces lâches moyens répondent-ils mal aux besoins des accouchées , & ne les laissent guères moins exposées aux douloureux dépôts qui suivent la retenüe du lait. Car dans les unes venant à s'aigrir & à se grumeller , il leur cause des abscesses aussi opiniâtres que douloureux : en d'autres il se durcit & passe en des tumeurs dures & schirreuses aussi mal-aisées à fondre , qu'incertaines dans leurs suites. Il s'en trouve en-

236 *De l'obligation aux meres*  
core en qui le sang embarrasé  
lui-même par l'abondance du  
lait dont il n'a pû se défaire,  
se rallentit, & par son séjour  
fait des érysipeles, des inflam-  
mations, & d'autres abscesses en-  
core aussi pénibles & non moins  
fâcheux. Hé ! qui sçait enfin si  
tant de *cancers* & de tumeurs  
malignes, qui affligent journal-  
lement les femmes, ne sont point  
les suites ou la punition du pé-  
ché de celles, qui sans nécessité  
& par coutume se dispensent de  
nourrir. Car enfin qui empêche-  
ra de croire, que les glandes des  
mammelles faites comme elles  
sont pour dépurer le sang & fil-  
trer une liqueur, puissent s'im-  
biber d'une sérosité maligne, au-  
lieu du suc laiteux auquel elles  
étoient destinées.

*Visne etiam ingrata referam tibi  
præmia matris ;  
Et quàm non impunè ferat clausissè  
fluentes*

*Uberibus rivos, alimenta que debita natis?*

*Conanti latices illi frigentibus herbis*

*Sistere dispersos, & in omne refundere corpus,*

*Frigidus & vehemens subito rigor occupat artus.*

*Tum mala consequitur febris, sevi que dolores*

*Ubra discruciant. Multis lac cogitur intus,*

*Nequicquam pressis luctans erumpere mammis.*

*Inde tibi fædo manabunt ulcera pure:*

*Et ni subvenias in tempore, quod fuit ulcus*

*Cancer erit subito, &c. (a)*

Mais ce n'est pas aux mammelles seules que tant de maux se prennent : les fièvres, les fluxions de poitrine, les oppres-

(a) *Michael. Hospital. epist. l. 3. p. 180.*

238 *De l'obligation aux meres*

sions, les cours de ventre, les inflammations d'entrailles, ne sont pas moins souvent les tristes témoins ou les dangereux effets de la retenüe du lait. Les vaisseaux trop pleins d'un sang gluant & qui roule mal, se bouchent & arrêtent sa circulation qui y auroit été libre & aisée, si la femme en avoit diminué le volume, & conservé sa fluidité en nourrissant. C'est encore à un mauvais reste de lait dans les veines, qu'il faut imputer ces maux de cuisses si insupportables & si périlleux, qui font souffrir tant d'accouchées, en qui le lait n'ayant pû se faire voye, ni par les mammelles, ni par ailleurs, s'est cantonné dans les muscles des cuisses. La raison en est sensible, c'est du même tronc de vaisseaux que partent ceux qui alloient nourrir l'enfant, & ceux qui portent le sang à ces muscles.

Mais quand tous ces accidens seroient moins les suites de leur faute que de leur malheur, ce manque de nourrir leurs enfans se trouveroit encore étrangement puni, par la nécessité où elles se trouvent d'accoucher souvent, quand elles en sont quittes pour mettre des enfans au monde. En effet la crainte de l'incontinence, les égards pour une femme nourrice, les ménagemens pour un nourrisson qu'on aime, retiennent naturellement un mari; au lieu qu'une femme qui refuse d'être nourrice n'a rien à opposer à sa passion ou à sa tendresse.

Ce n'est pas pourtant qu'on prétende ici fournir aux femmes des prétextes de se refuser à leurs maris: l'Apôtre leur donne là-dessus des règles qui doivent faire celles de leur conduite & de leur soumission: mais puisqu'on a l'exemple des femmes Juives,

qui dans une Religion moins sainte que la nôtre , ont bien scû se préserver d'enfans pendant des années entieres qu'elles allaitoient , & puisque d'ailleurs les maris d'alors entroient dans ces égards ; on se croit bien fondé à faire espérer aux femmes chrétiennes qu'elles obtiendroient du moins autant des leurs. Mais quand bien même elles les trouveroient moins complaisans en ce point , l'état de nourrice pourroit les préserver par lui-même : puisqu'une nourrice tant qu'elle nourrit redevient rarement mere. On en trouvera la raison dans ce qu'on a dit ci-dessus : car la nature occupée uniquement à la nourriture de l'enfant , se trouve toute distraite en sa faveur ; & tandis que tous les vaisseaux destinés à préparer le lait se trouvent ouverts & amplement dilatés , ceux qui devroient servir à la  
formation

formation d'un nouvel enfant ont changé de situation, de mesure, & de diamètre. Tout se porte donc alors principalement aux mammelles, sang, lymphe, & esprits; & par cette raison les vœux d'un mari réüffissent alors mal-aisément; & il est beaucoup moins ordinaire pendant tout ce tems, qu'il rede-vienne pere.

Ce qu'on veut donc faire comprendre, c'est qu'une mere qui se rendroit la nourrice de ses enfans, en retireroit cet avantage, qu'elle auroit beaucoup moins à risquer pour sa fanté & sa vie, en nourrissant deux enfans, qu'en s'exposant à mettre tous les ans un enfant au monde. Si donc la condition de nourrice est plus importune, celle de mere est plus périlleuse. Une triste expérience en est la preuve: car on compte beaucoup plus de maladies qui attaquent

242 *De l'obligation aux meres*  
les femmes grosses , qu'il n'y en  
a qui menacent les nourrices :  
celles-là se prennent à la vie ,  
celles-ci n'en veulent guères qu'  
aux aises & aux commodités : en  
un mot on voit souvent mourir  
des femmes grosses ou des ac-  
couchées , mais rarement des  
nourrices.

---

## CHAPITRE VII.

*Que les Familles & les Etats ( a )  
souffrent de ce que les meres ne  
nourrissent pas leurs enfans.*

**R**ien ne contribuë tant que  
l'union , la concorde & le  
bon esprit à soutenir les familles  
& à affermir les Etats. Rien donc

( a ) *Cum ubique privati nobilium mores si-  
miarum instar affectent , mirandum non est eam  
lactandi insolentiam in vulgus quoque transisse :  
& quod aliis ex necessitate incumbit , aliis ad  
ostentationem paratum esse. Pechlin. observ. 46.  
pag. 107.*



ne doit tant nuire aux uns & aux autres , que l'omission des meres à nourrir leurs enfans ; puisqu'il n'est rien qui aliène tant les cœurs , ni qui avilisse tant les esprits.

Un enfant nourri d'un lait étranger en aime moins sa véritable mere (a) & ce sont moins ses mœurs & ses inclinations (b) qu'il emprunte que celles de sa nourrice. C'est pourquoi un grand Prince disoit autrefois , qu'une femme étoit plus sûre de se faire aimer d'un enfant pour l'avoir allaité que pour l'avoir

*Utinam & ter quaterquè ! utinam hoc nostræ intelligerent mulierculæ ! næ Reipublicæ mala averterentur.* Franc. Paullin. Cynographiæ , pag. 56. art. 53.

(a) *Velim agnoscant quarum primùm culpâ hoc vitium invaluit , quantum pietati & amorì in liberos peregrinâ illâ aliturâ detraxerint ; rapit enim nutricula quod matri debebatur , blanda ridentiaque ora & quæ tenellus amor dictare solet.* Joan. Nicol. Pechlin , obser. 46. p. 108.

(b) *Francisc. de Mendocça viridar. erudit.* pag. 195.

244 *De l'obligation aux meres*  
mis au monde. *Aluisse majora*  
*habet amoris incitamenta, quàm*  
*creasse (a)*. Et de vrai la pas-  
sion peut engager une femme  
à devenir mere; mais l'amitié  
seule peut l'assujettir à se rendre  
nourrice. *Alendi finis est non ne-*  
*cessitas, sed amor (b)*. C'est pour-  
quoi l'Écriture voulant expri-  
mer la bonté de Dieu envers son  
peuple, ne la compare pas à l'a-  
mitié d'une mere, mais à la ten-  
dresse d'une nourrice (c): par  
une raison semblable on trouve  
dans l'antiquité des marques si  
authentiques de reconnoissance  
d'enfans envers leurs nourrices,  
qu'ils ont quelquefois fait dres-  
ser des Monumens (d) en leur  
honneur.

Seroit - ce que le lait d'une  
nourrice auroit quelque chose  
de plus parfait & de plus puif-

(a) Alexandre le Grand.

(b) *Plutarch. de amor. prolis*, p. 495.

(c) Nomb. c. 2. Osée, c. 2. Isaïe, c. 66.

(d) *Vid. Gruter. p. 663.*

fant, que tout ce que la mere a fourni pour former son enfant : ce n'est pas l'idée qu'on s'en fait ordinairement : cependant elle étoit venue à de grands hommes (a), qui ont crû y appercevoir quelque apparence de vérité. Ce qui paroît certain, c'est qu'une mere y met moins du sien qu'une nourrice. On a vû ci-dessus que toutes les femelles des animaux, comme les graines des plantes, apportent en elles & du sein de leurs meres les ébauches des animaux qu'elles ont à mettre au monde : ainsi ce n'est pas l'ouvrage de la mere que le développement qui se fait en elle par le mariage des parties de son enfant ; & ce qu'elle y contribuë n'est que du peu qu'elle fournit pour son accroissement. Comparant à présent le peu de tems qu'elle lui donne,

(a) *Aristotel. lib. 4. de gener. animal. c. 8. Abulensis inc. 12. Levit. Matthiol. l. 6. in Dioscor.*

246 *De l'obligation aux meres*

qui est celui de la grosseffe, & le peu de suc qu'elle lui fournit, avec des années entieres qu'une nourrice employe à nourrir son enfant, à le former & à le faire croître, on comprendra déjà qu'une nourrice donne beaucoup plus de sa propre substance qu'une mere.

Un enfant d'ailleurs dans le sein de sa mere ne peut avoir aucun sentiment, ni s'appercevoir de ce que sa mere fait pour lui; & ce qu'elle fait elle-même en sa faveur n'est ni de son choix, ni volontaire: au lieu qu'une nourrice agit de propos délibéré, & que par ses paroles, ses airs, ses amitiés & ses caresses; elle agit autant sur l'esprit de son nourrisson que sur son corps. Celui-ci n'appercevant donc rien que d'affable & de gracieux de la part de sa nourrice, & flatté continuellement par elle, parvient à sentir le plaisir

qu'elle lui fait : en faut-il davantage pour engager une amitié réciproque, & former une reconnoissance habituelle ?

Le lait enfin considéré en lui-même peut encore inspirer à un enfant des retours d'amour & de bienveillance envers sa mere. Car sans vouloir prétendre qu'il soit autant ou plus parfait que le sang, on ne peut disconvenir, qu'il ne soit détrempe par beaucoup de suc nerveux ou de lympe qui n'en est que le résidu. Or ces sucs remêlés au sang, & portés aux glandes des mamelles, rendent le lait sinon spiritueux, chargé du moins de parties fines & actives, propres à transmettre dans un enfant les inclinations de la mere, & à établir entre eux une ressemblance d'humeurs & de panchans.

Cette conjecture reçoit beaucoup de vraisemblance par les faits historiques qui nous sont

248 *De l'obligation aux meres*  
restés là-dessus. On a crû que Remus & Romulus n'ont tant aimé le brigandage, que parce qu'ils avoient tiré le lait d'une louve. La raison qu'on apporte pourquoy Tibere aimoit si passionnément le vin, c'est parce que sa nourrice y étoit sujette. On disoit d'Achille, qu'il avoit été nourri de bile, parce qu'il étoit emporté (a). Ceux enfin qui dans l'antiquité étoient les plus versés & les plus habiles dans l'éducation des enfans ont recommandé, quand on ne pouvoit faire mieux, de leur donner des nourrices sages & de bonnes mœurs (b); parce qu'ils étoient persuadés qu'une nourrice sage pouvoit autant inspirer de bien à son nourrisson, qu'une femme vicieuse pouvoit inspirer de mal. Il se trouve même d'excellens maîtres en matiere

(a) *Homer. lib. 16. Iliad.*

(b) *Plutarch. de educand. liber.*

d'éducation, qui vouloient qu'on leur en donnât de sçavantes. Quintilien conseille d'en choisir qui parlent bien ; & Ciceron ajoute qu'elles devroient même être éloquentes : par où l'on voit combien de maux ou de biens on a toujours craint ou espéré du lait d'une nourrice.

Mais les deux Histoires qui suivent le prouvent parfaitement. L'une est d'un certain Espagnol (a) qui courroit aussi vîte qu'un cerf, parce qu'il avoit été nourri de lait de biche. L'autre est d'un Moine (b) qui se déroboit aux yeux de ses freres, pour danser & sauter à son aise en son particulier : & cette inclination à bondir ne lui étoit venue, que pour avoir eu une chèvre pour nourrice.

Il est donc évident, que le lait

(a) *Justin. hist. lib. ultimo.*

(b) *Vid. Franc. de Mendoza, vir id. erudit. lib. iv. probl. vij.*

250 *De l'obligation aux meres*  
d'une nourrice est d'une étrange force pour former les inclinations d'un enfant. Mais comme les Nourrices font toutes ou pauvres, ou de qualité médiocre, inférieure du moins à la condition de la véritable mere, c'est manifestement exposer des enfans à prendre des inclinations basses, impolies, rustiques, & qui dégénèrent par conséquent de celles de la famille, où la Providence les avoit fait naître : c'est donc risquer de peupler des familles de gens sans esprit, sans politesse, & sans cœur : c'est sur ce principe que sont fondés ces reproches d'Homere :

*Non eques ipse pater fuerat tibi,  
me hercule, Peleus,  
Non Thetis est genitrix : glaucum  
te protulit aquor,  
Aëriaque rupes ; mens quod tibi  
dura feroxque est.*



*de nourrir leurs enfans. 251*

Virgile par une raison semblable met ceux-ci dans la bouche de Didon contre Enée :

*Nec tibi Diva parens, generis nec  
Dardanus Auctor,  
Perfide, sed duris genuit te cau-  
tibus horrens  
Caucasus, Hyrcanaeque admorunt  
ubera Tygres.*

Après cela il ne faut plus imputer à d'autres causes la décadence des familles, le peu d'union qui y régné, le peu d'amitié qui lie ceux qui les composent, le peu d'esprit enfin, & la mauvaise fanté qu'on remarque en des enfans nés d'ailleurs de gens sains & de bon esprit : c'est l'effet d'un lait étranger ; car il peut beaucoup sur les corps (a) :

(a) *Peregrina alitura tradii ingeneratque mores non matris, sed suos, saepe etiam, corporis valetudinem serò pœnitendam: Pechlin. observ. 46. pag. 108.*

252 *De l'obligation aux meres*  
le fait suivant ne permet pas  
d'en douter.

Un Auteur de la vie rustique  
parlant de la meilleure maniere  
d'élever de bons chiens pour la  
campagne, ordonne qu'ils seront  
nourris du lait de leurs meres,  
si on veut se les assurer de bonne  
race. (a) *Nec unquam eos, quo-  
rum generosam volumus indolem  
conservare, patiemur alienæ nutri-  
cis uberibus educari.* La raison  
qu'il en apporte, c'est que le lait  
de la mere renferme plus de  
bonnes qualités, & fait un meil-  
leur corps, *Quoniam lac & spi-  
ritus maternus longè magis ingenii  
atque corporis incrementa auget.* Il  
donne le même avis touchant les  
animaux qu'on veut engraisser,  
si on veut qu'ils soient de bon  
suc, (b) *Curet porculator ne quis  
sub alienâ nutrice educetur; & ce-  
la sans doute parce que le lait*

(a) Columell. lib. 7. c. 12.

(b) Columell. lib. 7. c. 9.

de la mere fait une meilleure chair : il est donc vrai de dire , que le lait de la mere peut beaucoup plus que tout autre sur le corps. C'est pourquoi l'on a toujours crû , que l'éducation pouvoit autant pour former les corps & les esprits, que la naissance : (a)

*Quamobrem non frustra creditum est , sicuti valent ad fingendas corporis atque animi similitudines vis & natura seminis , non secus ad eandem rem lactis quoque ingenia & proprietates valere.*

Mais les enfans de famille peuvent-ils dégénérer , sans que les Etats tombent insensiblement en décadence , ou sans qu'ils changent de mœurs ?

*Talia principia , atque ortûs fundamina nostri ,  
Natura non sponte , nec aequo numine jacta ,*

(a) *Macrob. lib. 3. c. 11.*

*Multis deinde malis aditum cau-  
samque dedere,  
Ut parvi jam prima simul cum  
lacte bibamus  
Semina nequitiae, quæ post se plu-  
rima fundunt (a).*

Puisque les Etats ne subsistent que par les familles dont ils tirent leurs sujets, leurs soldats, leurs Officiers, leurs Capitaines. C'étoit pour cette sorte de bien public, que Platon se défiant de l'éducation de la plûpart des pères qui la négligent dans leurs enfans, auroit voulu que l'Etat lui-même se chargeât de ce soin, & qu'on fît élever les enfans en public, parce que de l'éducation (b) de la jeunesse dépend le reste de la vie, & la gloire ou la félicité d'un Empire.

(a) *Michaëlis Hospitalii, epist. l. 3. p. 179.*

(b) *Educatio est rei principium. Xenoph. lib. 2. memor. pag. 733.*

Dans une semblable vûë Ca-  
ton (a) vouloit, comme on l'a  
dit ci-dessus, que sa femme &  
celles de ses valets allaitassent  
leurs enfans, & il entroit lui-  
même dans le détail de l'éduca-  
tion des siens, & de leur nour-  
riture. C'est que ce grand Poli-  
tique avoit reconnu les étranges  
inconvéniens, dont un lait é-  
tranger menace les familles.

*At melior natura tamen, cum  
lacte, bonique  
Mutantur mores; clarisque pa-  
rentibus orta  
Virgo fit ancilla similis, lasciva,  
procaxque,  
Ebria, saltatrix, & amans in-  
honestâ virorum;  
Turpis, iners, sevusque puer,  
scortator, avarus,  
Illarum similis, quorum prius  
ubera suxit (b).*

(a) Plutarch. in Cat. Maj.

(b) Id. Mic. Hospit. epist. 1. l. 3. p. 179.

En effet on a vû des enfans qui aimoient à se vautrer dans la bouë & la fange , ( *a* ) parce que la difette avoit contraint leurs meres à les nourrir de lait de truye. On imputa le panchant que Cyrus ( *b* ) avoit à ruser & à surprendre , à ce qu'il avoit été nourri du lait d'une chienne ; & les mœurs cruelles d'un certain Parius ( *c* ) à ce qu'on lui avoit fait fuçer le lait d'une ourse. Mais l'exemple du plus affreux des malheurs qui puisse arriver d'un lait étranger , se trouve dans la personne de Caligula : car , de ce qu'il a été le plus dénaturé des Empereurs , il ne faut s'en prendre qu'au lait d'une nourrice qui ajouta à son humeur féroce & cruelle , la coutume de se frotter de sang le

( *a* ) *Sennert. l. 2. instit. sect. 2. c. 4. Quint. lib. l. 1.*

( *b* ) *Mariana tr. de rege & regno , c. 2.*

( *c* ) *Natal. Comes , l. 6. Mytholog.*

bout des mammelles, qu'elle faisoit sucer ensuite à ce malheureux nourrisson. Par ce moyen il devint si barbare, qu'il alla jusqu'à souhaiter, que les têtes de tous les hommes pussent ne tenir qu'à un seul col, pour se pouvoir donner la satisfaction de les abattre toutes à la fois, & de voir d'un coup d'œil couler le sang de tout le genre humain.

Mais ce n'est pas aux particuliers seuls, que sont à craindre les malheurs qui viennent d'un lait étranger : ils peuvent devenir ceux de tout un Empire. C'est pourquoi Mithrydate (a) Roi de Pont reprochoit aux Romains, qu'il ne falloit point s'étonner de leurs cruautés, puisque leurs Princes avoient eu des louves pour nourrices.

Il est vrai qu'on peut éviter aujourd'hui de si extrêmes malheurs : mais du moins ces exem-

(a.) *Justin. Hist. l.*

bles prouvent-ils à n'en pouvoir douter , ce que peut un lait étranger sur de jeunes enfans. D'ailleurs voici un inconvénient qu'aucune précaution ne peut presque faire éviter. On a déjà fait voir qu'un enfant qui a tiré une nourrice étrangere , en aime beaucoup moins sa véritable mere , & on en a apporté des exemples : mais ces enfans revenus de nourrice , auront-ils conservé plus de naturel pour leurs freres & pour leurs sœurs que pour leurs meres ? c'est ce qui paroît impossible à croire , si on fait réflexion que chacun des freres & chacune des sœurs , a eu sa nourrice aussi différente de celle du dernier revenu , qu'elles toutes ensemble sont peu ressemblantes à la mere. L'étrange variété donc d'humeur , de panchans & d'inclinations , que celle qui doit se trouver non seulement parmi les enfans , mais



encore entre les enfans & la mere ! Quelles semences par conséquent de divisions , d'animosités , d'antipathies ! Que si après cela il leur reste quelque sorte de considération les uns pour les autres , ce sera moins une amitié de tendresse que de cérémonie ; *Propterea à obliteratis & abolitis natura pietatis elementis , quidquid ita educati liberi amare patrem & matrem videntur , magnam fere partem , non naturalis ille amor est , sed civilis & opinabilis.* ( a ) Que si l'on ajoute à tout ceci , que la coutume de donner des nourrices aux enfans a presqu'inondé tout le monde , n'a-t'on pas sujet de craindre de voir dégénérer les familles & les Etats ?

*Et natos miramur oriri sanguine  
nostro*

( a ) Tiraquel. de nobilitat. pag. 111.

*Degeneres, quibus immeritis ma-  
terna premuntur*

*Ubera, conductæ sua dant aren-  
tia servæ (a).*

A tant de raisons, l'on nous permettra d'en ajouter une dernière, qui n'intéresse pas moins les familles & les Etats. L'on convient que rien ne peut tant y nuire que l'oisiveté, la source de tout mal, & l'origine de tous les désordres. Rien cependant n'y conduit si naturellement que la coutume d'autoriser les meres à se substituer des nourrices. Quittes de cette occupation, la seule presque qui leur convienne, elles demeurent désœuvrées, & la vanité, l'amusement, le jeu, le luxe, & peut-être encore quelque chose de pis, prennent la place d'une occupation raisonnable. Le mal s'étend enco-

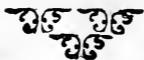
(a) *Mich. Hospit. epist. l. 3. pag. 179.*

re plus loin : car le loisir des femmes devient un piège pour les hommes : ils se croient obligés d'abord , par pure honnêteté & par politesse , d'amuser ce loisir qui paroît à charge à des personnes pour lesquelles ils sont naturellement portés : mais ce prétendu devoir de civilité passe en habitude ; les esprits se prennent , & les cœurs s'engagent : on aime ce qu'elles aiment , & la complaisance pour les femmes engage les hommes dans une vie molle & efféminée. Les garçons séduits par l'exemple se font des vertus des défauts de leurs peres , & se forment des cœurs & des esprits de femmes dans des corps d'hommes , comme un ancien Poëte le reprochoit à la jeunesse de son siècle :

*Vos etenim juvenes , animos geritis muliebres.*

Et les filles accoutumées à voir

262 *De l'obligation aux meres*  
dans leurs meres une vie molle  
& sensuelle, croyent que le tems  
ne leur est donné que pour le  
plaisir. C'est ainsi que la fainéan-  
tise prend la place du travail  
dans les uns & dans les autres :  
tous méprisent l'action & de-  
viennent prodigues & dissipa-  
teurs du tems, la seule chose  
dont il est honnête de paroître  
avare. C'est pourquoi les esprits  
s'avillissent, les courages s'abat-  
tent, tout s'énerve, les Etats  
s'affoiblissent & viennent enfin  
à déchoir. Il ne faut point en  
chercher la cause; on l'apper-  
çoit dans cette vie molle des  
femmes, qui désoccupées de leur  
ménage & de l'éducation de  
leurs enfans, ne font presque  
plus qu'amollir le cœur des hom-  
mes & les accoutumer à l'oisi-  
veté.



## CHAPITRE VIII.

*Faux prétextes des meres qui se dispensent de nourrir.*

Ces prétextes par lesquels on voudroit justifier les meres qui ne nourrissent pas, sont encore aujourd'hui les mêmes que ceux qu'une mere aveuglée par sa tendresse pour sa fille opposa autrefois au Philosophe Phavorin, (a) & que le sçavant Erasme (b) a méprisé depuis. Ils se réduisent à la délicatesse de complexion, & aux dangers qu'une nourrice fait courre à sa fanté, à l'usage établi & passé en coutume, enfin à une sorte de déshonneur qu'on trouve aujourd'hui à nourrir ses enfans.

1<sup>o</sup>. Cette prétendue délicatesse

(a) *Aul. Gell. noct. att. l. 12. c. 1.*

(b) *Colloq. Eutrapeli & Fabul.*

se est mal entendue ; puisqu'il ne faut pas plus de force pour nourrir un enfant , que pour le mettre au monde. *Si natura dedit vires ad concipiendum , haud dubie & ad lactandum.* (a) D'ailleurs est-ce que les ennuis d'une grossesse , & les efforts qu'il coute pour donner le jour à un enfant , font moins souffrir la santé que la peine d'allaiter ?

Rien , dit-on , ne détruit tant la poitrine , que la fonction de nourrice : mais un des plus habiles Médecins d'Angleterre , où les phthisies sont plus communes , fait observer que des meres menacées en apparence de cette fâcheuse maladie par leur maigreur & leur délicatesse , s'en préservent en nourrissant leurs enfans , (b) *Etiam si tabida videantur naturâ suâ & graciles ,*

(a) *Erasm. Colloq. Eutrapel. & Fabul. M. Guerin, Méthode d'élever les enfans , p. 28.*

(b) *Morton in Phthisiolog. pag. 13.*

*amen inter lactandum pinguescunt.* On appuye fortement ce préjugé sur l'étrange déperdition de substance qu'une mere doit souffrir en nourrissant; puisqu'il faut que la meilleure partie de soi-même, ou du suc nourricier qu'elle prépare, s'employe & se consume pour la nourriture d'un enfant.

Mais la nature a pourvû à cet inconvenient, & ce que la mere donne à son enfant n'est que ce que la nature lui a prêté dans cette vûë. Car si hors l'état de grossesse elle n'a de santé, qu'en perdant dans un an par une évacuation sensible vingt livres de sang; elle se trouve dans le tems de neuf mois de grossesse, pendant laquelle cette évacuation cesse, avec quinze livres de sang de plus qu'il ne lui en faut pour se bien porter. Or comme un nouveau-né est à peu près au moment de sa naissance du poids de

neuf à dix livres , ce ne sera que du superflu de la mere qu'il aura reçu ce volume.

Il en est encore de même dans une nourrice , elle ne met rien de son nécessaire pour allaiter son enfant ; car la nature lui épargnant & lui mettant en réserve cette même quantité de vingt livres de sang qu'elle auroit eu à perdre chaque année pour se conserver en santé si elle n'étoit point nourrice ; elle se trouve plus riche d'autant de sang qui passe en suc nourricier ou en lait. Ce sont donc vingt livres de lait de surcroît , & qui lui est d'ailleurs inutile , qu'elle peut par conséquent employer à nourrir son enfant , sans qu'il lui coûte rien de son nécessaire.

Mais cette même nature amasse encore à la mere un autre fonds , d'où sans rien ôter à ses véritables besoins , elle peut suffisamment tirer de quoi satisfai-



re à ceux de son enfant. Supposé donc que vingt livres de suc nourricier mis en réserve par an, puissent à peine suffire à fournir à un enfant le poids & le volume qu'il acquiert dans cet espace de tems, & sans lui compter ce qu'une mere ajoute d'alimens avec son lait, voici de quoi doubler à son profit au moins la quantité de vingt livres qu'on vient de lui assigner. Les femmes naturellement transpirent (a) moins que les hommes: cela se prouve 1°. Parce qu'elles ont le poux plus mou & plus lent. 2°. Parce que leurs vaisseaux sont plus étroits ou de moindre diamètre que ceux des hommes: le cœur par conséquent dans les femmes doit pousser le sang avec plus de lenteur à l'habitude du corps, & les capillaires doivent contenir moins de suc nourricier, suivant ce principe d'un (b) des plus célé-

(a) *Frend. Emmenologia*, pag. 16.

(b) *Bellin.*

268 *De l'obligation aux meres*  
bres Médecins du siècle passé ,  
que les sécrétions font dans nos  
corps plus ou moins abondan-  
tes , à proportion du plus ou  
moins de vitesse dans le cours  
du sang , & du plus ou moins de  
diamètre dans les vaisseaux. Il  
est donc évident , qu'il doit s'a-  
masser plus de suc nourricier dans  
le corps d'une femme que dans  
celui d'un homme , parce qu'elle  
transpire beaucoup moins.

Mais s'il est vrai , comme l'a  
remarqué le célèbre Sanctorius  
que la transpiration diminuë mê-  
me dans les hommes d'autant ,  
que quelqu'autre évacuation sen-  
sible s'augmente , comme lors-  
qu'on suë excessivement , ou qu'il  
arrive quelque grand cours de  
ventre ; jusqu'à quel degré la  
transpiration doit-elle diminuer  
dans une nourrice , c'est-à-dire ,  
lorsqu'il s'ouvre dans une fem-  
me deux issuës si sensibles au suc  
nourricier ? A mesure donc qu'il

enfilera la route des mammelles, il ne doit guères en rester pour fournir à la transpiration. Ainsi une bonne partie de ce qui étoit destiné à s'échapper par cette voye, passera en lait. Ainsi quand la matiere de la transpiration, qui est dans les hommes du même poids que celui de leur nourriture, ne seroit ordinairement dans une femme que des deux tiers des alimens qu'elle prend, supposant qu'il pourroit encore s'échapper la moitié de ces deux tiers par cette voye, ce seroit un tiers de revenant bon, qui augmenteroit d'autant la quantité du lait dans une nourrice. Accordons - lui à présent une livre & demie de nourriture par jour : ce seroit huit onces de lait par jour qui ne seroient point prises sur le nécessaire de la mere, & qui tourneroient au profit de l'enfant. Mais parce que le produit de huit onces de

lait par jour monteroit à quatorze livres par mois, ce qui feroit un volume prodigieux au bout de l'an dans le corps d'un nourrisson qui transpire peu ; faisons une autre supposition plus vraisemblable. Qu'une nourrice donc mangeant trois livres & demie par jour transpire de quatre onces moins qu'à l'ordinaire, il reviendra sept livres de suc nourricier par mois à un enfant, & de quoi augmenter à l'excès le volume de son corps au bout d'un an ou deux de nourriture, sans lui donner que le superflu de sa mere. Qu'on ne vienne donc plus dire que c'est trop demander à une mere, que d'exiger d'elle la nourriture de son enfant ; puisqu'elle a reçu d'avance ce qu'elle lui donne comptant.

Elle ne méritera pas plus d'être écoutée sur sa foiblesse (a) de

(a) *Equidem si veterum Feminarum (quæ suos alebant fetus) habitum respicis, & cum*

tempérament : car outre qu'elle fait peut-être pour son plaisir des choses beaucoup plus capables de le ruiner , ce n'est pas toujours par le volume du corps qu'il faut mesurer ses forces : les plus épais ne sont pas toujours les plus vigoureux : du moins résistent-ils moins ordinairement à la fatigue ; & le plus grand courage ne se rencontre pas toujours dans les corps les plus puissans. En tout cas une femme délicate , pourvû qu'elle soit saine d'ailleurs , a de quoi se rassûrer sur les risques qu'elle pourroit faire courir à sa santé en nourrissant : car pourvû qu'elle conserve toujours son appétit , & qu'elle digere bien , elle prendra même plus d'embonpoint dans la suite , qu'elle n'en avoit en commençant de nourrir , suivant la

*nostris hisce compares , juraveris non esse eas veris & aviti generis sobolem.* Pechlin. observ. 46. p. 108.

remarque des bons Praticiens en Médecine : (a) *Nutrices , etiam si graciles , si appetitu vigent & benè digerunt , inter lactandum pinguescunt.*

Ce seroit se singulariser , ajoutent les meres qui ne veulent pas nourrir , & se distinguer du reste des femmes , que de vouloir aujourd'hui l'entreprendre : cela n'est plus ni d'usage , ni de mode : la coutume contraire a prévalu.

Etrange protectrice du bien que la coutume ! Fut-il jamais rien de plus d'usage que la pratique du mal ? en doit-il être plus autorisé ? Est-il coutume plus universelle que celle de s'abandonner au jeu , à la débauche , à la fourberie , à l'yvrognerie , & à tant d'autres passions qui dominant les hommes ? en font-ils pour cela moins criminels , parce que le mal qu'ils

(e) *Merton. Phthisiolog. pag. 13.*

*de nourrir leurs enfans.* 273

commettent est commun? (a)  
*Vulgò peccant, vulgò luditur aleâ,  
vulgò commeatur ad fornices, vulgò  
fraudatur, potatur, insanitur.*

Il faut donc d'autres raisons pour justifier un mal: & on croit en trouver une dans la honte qu'on met aujourd'hui à nourrir ses enfans! Mais quelle dépravation de siècle! quelle corruption de mœurs! Quoi! une femme rougit d'allaiter un enfant qui s'est formé dans son sein, qu'elle a nourri de son sang, & qu'elle a mis au monde! n'est-ce point rougir de la meilleure partie de soi-même!  
(b) *O tempora! ô mores! Cuienam dedecori esse potest lactare filium, quem ex propriis visceribus eduxit, novemque integris mensibus in reconditissimis uteri recessibus proprio sanguine aluit?*

La raison de déshonneur &

(a) *Erasm. Colloqu. Eutrapel. & Fabul.*

(b) *Tiraquell. de Nobilit. pag. 109.*

274 *De l'obligation aux meres*  
de honte qu'elles trouvent dans  
la fonction de nourrice, se tire  
de la qualité des meres auquel-  
les on croit que messied tout ce  
bas détail qui regarde les de-  
voirs d'une nourrice : mais cette  
exception est échappée à l'Apô-  
tre saint Paul, qui décrit sans  
distinction les devoirs de toutes  
les femmes mariées : *Ideò Aposto-  
lus uxoribus præcepit (a) ut essent  
subditæ viris suis, ne fortè divi-  
tiis & nobilitate perflata Dei sen-  
tentia non meminerint, per quam  
subjectæ sunt viris.*

La noblesse ne peut donc pré-  
tendre ici de distinction, puis-  
que la soumission dans les de-  
voirs naturels de meres oblige  
également toutes les femmes.  
Un autre Pere (b) de l'Eglise  
s'en explique clairement : *Eru-  
bescunt forsitan nobiles delicatis*

(a) Hieronym. in epist. Paul. ad Tit. c. 2.

(b) S. August. in Serm. de temp. ser. 5. in  
Cæn. Dom. Serm. 1.



*de nourrir leurs enfans. 275*  
*manibus mulieres christiana, in hoc*  
*mundo Sanctorum contrectare vesti-*  
*gia, quia hoc natalium prerogati-*  
*va non patitur. Mala nobilitas quæ*  
*se per superbiam apud Deum reddit*  
*ignobilem!* C'est donc moins la  
noblesse que la vanité & la mol-  
lesse, qui a inspiré aux femmes  
chrétiennes la coutume de ne  
point nourrir elles-mêmes; puis-  
que de grandes Princesses payen-  
nes s'honoroient de tout ce qui  
regardoit leur ménage. C'est  
pourquoi l'on trouve dans Ho-  
mere des Reines (a) descen-  
duës des Dieux mêmes, qui ne  
croyoient rien au-dessous de leur  
naissance, quand il s'agissoit  
d'obliger les Princes leurs ma-  
ris. On y en voit qui font leurs  
lits (b) & leurs chambres;  
quelques-unes qui prennent  
des soins encore plus bas, (c)

(a) *Homer. in fin. 7. Odyss.*

(b) *Id. Odyss. l. 7. de Nestor. uxor.*

(c) *Id. Iliad. l. 8. de Andromachâ Hectoris*

276 *De l'obligation aux meres*  
& des Princes (a) mêmes qui  
faisoient la cuisine. C'est qu'a-  
lors c'étoit moins les professions  
qui honoroient les personnes,  
que la vertu qui honoroit les  
professions. Dans ces tems d'in-  
nocence tout seïoit bien à de  
grandes ames que la raison gui-  
doit ; au lieu que tout blesse &  
indispose des esprits que la va-  
nité trompe & que le préjugé  
séduit.

---

## CHAPITRE IX.

*Des raisons qui dispensent (b) les  
meres de nourrir.*

**C**Es raisons ne sont multi-  
pliées que parmi les Chré-  
tiens ; car les Payens n'en con-

(a) *Achilles & Patroclus Homer. Iliad. l. 9.*

(b) *Omnis mater suo non emptitio lacte quos  
genuit sustentato : neque ullam vel divitiæ seu  
natalium splendor excipiunt : si morbus impe-  
diat, auditis Medicorum suffragiis eâ de re ma-*

noissoient que deux (a) auxquelles ils déferoient; l'impuissance dans une mere languissante & mal saine; & l'envie ou la nécessité de multiplier les enfans & d'en peupler les familles. A la seconde de ces raisons un Auteur (b) sage & célèbre en substitua une autre, c'est l'infirmité de l'enfant qui pourroit altérer la santé de la mere.

*Si tamen optato prohiberis munere fungi,*

*Sive quod ægra negas oneri satis esse ferendo,*

*Sive quod ipse dolet puer, & fortasse verendum est*

*Morbida ne infirmi ledant contagia matrem,*

*Quæ tibi fit nutrix aliunde petenda docebo. (c)*

*ritus Magistratusque statuunt: quæ secus faxit ignominia notator. Est Lex Scheurliana. Disfert. 4. politiq. th. 16.*

(a) Plutarch.

(b) Scævola Sammarthanus.

(c) Id. *Pædotrophia*, l. 2. p. 22.

Une quatrième raison qu'opposent les meres pour ne point nourrir, est la volonté des maris, qui persuadés qu'une femme n'est faite que pour eux, les obligent de se refuser à leurs enfans. La premiere est évidente & dispense une mere de l'aveu de tout le monde, & à celle-là se doivent encore rapporter certains vices de conformation ou certains défauts naturels. Ainsi le manque de lait dans quelques-unes, des mammelles mal conformées en d'autres, autorisent une mere à donner une autre nourrice à son enfant.

La raison qui se prend de la part de l'enfant dont l'infirmité pourroit incommoder ou infecter la mere, cette raison, dis-je, fait d'abord quelque impression, & sembleroit autoriser une mere à recourir aux secours d'autrui: voici pourtant de quoi la faire entrer en quelque scrupule là-

dessus. Ces infirmités dans un enfant, sont la galle, le scorbut, ou encore quelque chose de pis, toutes maladies ou désagréables ou contagieuses pour une nourrice. Mais si l'on trouvoit que le lait de la mere fût plus propre qu'un autre à guérir ces infirmités, si les inconvéniens qui en pourroient venir intéressoient moins la santé d'une mere que ses aises ou sa commodité; se trouveroit-elle cette mere en sûreté de conscience, de se refuser à son enfant; & la mort de celui-ci ne pourroit-elle pas devenir un crime pour elle? puisque c'est une sorte d'homicide que de refuser le nécessaire à la vie.

*Quos non pavisti occidisti.*

D'ailleurs si une mere a l'expérience, que la plûpart de ces maladies arrivent ordinairement à ses enfans entre les mains des nourrices étrangères, ne seroit-ce point une obligation pour elle

180 *De l'obligation aux meres*  
d'essayer si son lait ne les pré-  
viendrait pas ?

Le mari viendra peut-être s'op-  
poser à propos à cette complai-  
sance ; il revendiquera ses droits  
de préférence sur sa femme : mal  
satisfait qu'elle l'engage dans  
les égards contraignans qu'il  
faut avoir pour une nourrice ,  
en s'exposant & en l'exposant  
lui-même aux importunités d'un  
nourrison.

L'Apôtre en pareil cas paroît-  
roit presque disculper une fem-  
me , qu'il ne veut pas soustraire  
à son mari contre son gré : mais  
ce sera à elle à examiner , si le  
prétexte apparent de sa soumis-  
sion ne seroit point en effet ce-  
lui de son incontinence. D'ail-  
leurs elle ne paroîtroit pas mê-  
me en ce cas absolument autori-  
sée à ne point nourrir ; puis-  
qu'elle & tout le monde craint  
si peu d'envoyer à la ville ou à la  
campagne ses enfans, entre les  
mains

maines des nourrices qui vivent avec leurs maris.

Reste la raison que Plutarque propose : c'est celle qu'il tire de la nécessité qu'il y auroit de faire naître au plutôt plusieurs héritiers dans les familles , ou de les peupler d'enfans ; mais cette vûe qui faisoit autrefois l'objet & la fin des mariages des Patriarches , & de ceux des Saints , occupe-t-elle aujourd'hui les esprits des personnes mariées ? Trouve-t-on encore des peres qui se réjouissent de se voir au milieu d'une nombreuse famille ? Ce goût fut celui de ces siècles pleins d'innocence , où l'opulence des familles dépendoit du travail des enfans : mais depuis que le travail est devenu honteux pour des personnes aisées , depuis que les enfans ont été moins destinés à enrichir leurs parens , qu'à jouir de leurs richesses , leur nombre est devenu formidable. Jamais

donc il ne fut siècle où il fût plus permis aux meres de nourrir leurs enfans, puisque cette sorte d'intérêt des familles, s'il étoit permis de se le proposer, se trouveroit aujourd'hui de concert avec le devoir des meres. Bien plus, quand même il arriveroit qu'une mere qui se feroit nourrice, ne donneroit des enfans à son mari que tous les deux ans, les familles n'en seroient pas moins nombreuses, ni le monde moins peuplé, pour deux raisons: la premiere, parce que s'il en venoit moins au monde, il en resteroit davantage sur la terre: la seconde, parce que si une femme accouchoit moins souvent, elle donneroit plus longtems des enfans. Voici l'explication de cette énigme.

Si l'on comptoit tout ce qui arrive de fausses couches à une femme, tous les enfans qui viennent morts, & tous ceux qui



meurent à la mammelle ; on seroit effrayé de voir combien les familles perdent d'héritiers, & les Etats de citoyens. Or la cause la plus ordinaire de ces pertes publiques, ne vient que parce qu'une femme qui met beaucoup d'enfans au monde, les y met foibles & peu vigoureux, plus exposés par conséquent à mourir bientôt, parce qu'ils sont plus délicats & plus sensibles aux injures de l'air, & à tous les maux qui les menacent. L'arbre le plus gros ne donne que des avortons de fruits si on l'en laisse trop chargé ; les fleurs perdent beaucoup de leurs beautés si elles sont trop nombreuses sur une plante ; un champ trop chargé de légumes n'en produit que d'imparfaits ; enfin la terre qu'on ensemence trop souvent dépérit & tombe en friche. Par une raison semblable, on doit concevoir qu'une femme qui met souvent

des enfans au monde , doit les y mettre moins forts , ou moins propres à vivre : il est donc vrai de dire en ce sens , que plus elle en donnera au monde , moins le monde en conservera. La seconde raison n'est pas moins vraie. L'on sçait que les couches ou enlèvent beaucoup de femmes au monde , ou en font beaucoup d'infirmes , & les mettent hors d'état d'avoir des enfans : or ces dangers seront d'autant plus à craindre , que les couches dans une même femme deviendront plus fréquentes. Ainsi une femme qui auroit pû sans trop risquer avoir dix enfans en vingt ans , risquera beaucoup plus en les donnant en neuf ou dix. Au lieu donc qu'elle étoit presque sûre de vivre ces vingt ans , elle devient très-incertaine d'en vivre dix. Que l'on compare à présent la force que doit avoir un enfant , pour lequel une femme

se fera préparée pendant deux ans, avec celle d'un autre qui sera venu tout au plus au bout de l'année: ce sera mettre en parallèle le fruit d'une terre fraîche & qui seroit dans sa force, avec celui d'une autre qui seroit ou fatiguée ou usée. Que l'on compte enfin les dangers d'une femme qui accoucherait tous les deux ans, avec ceux d'une autre qui le feroit tous les onze ou douze mois: on trouvera d'une part, que celle-ci sera souvent exposée ou à périr par les dangers réitérés, ou à se voir infirme & incapable d'enfans au bout de peu d'années; tandis que l'autre se conservera encore saine & vigoureuse. Que si l'une & l'autre de ces femmes surmontent ces dangers, le monde sera bien plus sûr de conserver les dix enfans forts, vigoureux & bien formés, qu'il aura reçu en vingt ans, qu'un pareil nombre qu'il auroit

reçû dans l'espace de neuf ou dix années. Si donc une femme donne plus sûrement dix enfans dans l'espace de vingt ans, que dans l'espace de dix, il fera vrai de dire que le monde y gagnera du moins autant, & que si une femme accouchoit moins souvent, elle multiplieroit autant, & plus à profit pour le monde, quoique dans un espace de tems plus long.

Mais ce seroit encore le moyen de remplir le monde d'hommes forts, bienfaits & bien élevés, & de pourvoir aux incommodités ou à l'opulence des familles, & par conséquent des Etats. En effet les enfans se trouveroient plus forts de corps & d'esprit, & les meres vivant plus long-tems, il se trouveroit moins d'orphelins, & il se feroit moins de remariages, moins par conséquent d'enfans abandonnés, méprisés & ruinés; parce que les meres

*de nourrir leurs enfans.* 287  
ayant plus de vie, auroient le  
tems d'élever leurs enfans par  
elles-mêmes, & de pourvoir à  
leur établissement.

---

## CHAPITRE X.

*Des précautions que doit apporter  
une mere, qui est obligée de pren-  
dre une nourrice étrangere.*

**O**N ne prétend point ici en-  
trer dans un détail exact de  
toutes les qualités que doit avoir  
une nourrice : ce seroit la matie-  
re d'une autre Dissertation, &  
cette matiere se trouve traitée  
dans plusieurs bons Auteurs. Ce  
ne sont donc que des conseils  
qu'on essaye de donner, pour  
réformer des abus où l'on tom-  
be tous les jours sans y penser,  
& pour n'en avoir pas assez com-  
pris les conséquences : peu de  
gens, par exemple, apperçoi-

vent les inconveniens de donner à un nouveau-né un lait plus âgé que celui de la mere ; parce qu'on croit communément qu'un lait trop frais est malfaisant & impur , sans songer que c'est cependant celui qui est naturellement destiné à un enfant qui vient de naître, par les raisons qu'on en a apportées ci-dessus. Mais ce préjugé paroît sur tout dans le peu de crainte qu'on a de prendre pour des nouveaux-nés des laits de plusieurs mois , & quelquefois de plusieurs années : cependant l'estomac d'un si jeune enfant ne doit être ni indifférent, ni insensible à cette sorte de nourriture. En effet, ce viscere peu accoutumé encore au broyement nécessaire pour digérer un aliment plus solide de beaucoup, que celui qu'il recevoit dans le sein de sa mere, doit souffrir beaucoup du travail qu'on exige de lui, en lui  
présentant

présentant un lait trop nourrissant. C'est exposer cette jeune créature à mille crudités, & à des aigreurs qui sont les semences des maladies qui affligent ordinairement les enfans.

De-là viennent encore ces dégoûts qui les éloignent si souvent de leurs nourrices; parce qu'un lait trop nourrissant & trop savoureux les saoule d'abord, puis les rebute, comme un mets trop succulent dégoûte aisément ceux qui en usent.

Mais quand même leur estomac viendroit à bout de digérer un lait trop âgé, il ne seroit pas sûr que ce lait se trouvât assez dompté, pour s'achever de briser dans les autres digestions. Ce sont donc des fucs grossiers qui vont se distribuer par tout le corps, dans lesquels revivent & se réveillent toutes les qualités & les faveurs naturelles, qui étoient dans les alimens que la

mere a pris : & c'est de-là que viennent aux enfans ces fourmilieres de vers qui infectent leurs entrailles , & qui même souvent passent aux adultes. De cette même cause leur vient encore la galle , les écrouelles , & les autres maux qui se répandent sur la peau & dans l'habitude du corps par les embarras qui se font dans les lymphatiques & dans les capillaires ; parce qu'on y introduit des sucis incongrus & mal apprêtés.

Cette erreur en amene une autre : on croit d'autant mieux nourrir un enfant , lorsqu'à un vieux lait on ajoute l'usage de la bouïllie , qu'on lui donne dès les premiers jours de la naissance , pour le mieux fortifier. Le mal peut-être deviendroit moins formidable , si cette bouïllie étoit faite avec la mie de pain (a) fraisé ; parce qu'elle seroit moins

(a) *Etmüller de vitis lactis.*



pesante & moins sujette à obstruction : mais ce n'est pas à ce seul danger qu'on expose un enfant auquel on donne prématurément de la bouïllie : car s'il est vrai , comme on le prouve , que la santé est une sorte d'équilibre qui entretient l'ordre & le calme dans les fonctions de la vie , & si les liqueurs entrent au moins de moitié pour aider à entretenir cet équilibre , quel désordre & quelle disproportion ne doit point arriver à l'occasion de l'usage prématuré de cette nourriture trop solide ? Un air épais ou trop grossier donnant trop de gravité ou de poids au sang , expose un animal à des suffocations mortelles : mais quel volume ne doit point recevoir le sang d'un jeune enfant qu'on empâte de bouïllie ? c'est une résistance ou un obstacle presque invincible , qu'on présente au cœur de cet enfant. Cette résistance

devient pour lui d'autant plus disproportionnée , que tout étant laiteux dans un nouveau-né , les parties solides & le cœur lui-même n'ont point encore pris ni la fermeté , ni le ressort nécessaire pour remuer une masse solide : c'est donc un poids d'une résistance démesurée qu'on oppose à une puissance mal affermie : c'est un sang lourd & pesant qu'on donne à pousser à un cœur d'un ressort trop foible. Ce sang doit par conséquent croupir par tout , s'aigrir , & exposer l'enfant aux inconvéniens d'une circulation trop lente ou retardée , & d'un sang aigri & vicieux.

Que si le lait de la nourrice se trouve en même-tems trop succulent & trop plein d'ardeur , ce sera le moyen d'attirer à l'enfant autant de maladies aiguës & mortelles , que l'épaisseur & le ralentissement du sang lui en au-

roit causé de longues & d'opiniâtres : c'est cependant ce qui suit naturellement du régime qu'on fait observer aux nourrices : on les gorge de soupes, de bouillons, de consommés : on les fait manger à outrance des viandes succulentes : quelques-unes y ajoutent le vin ou des liqueurs : en faut-il davantage pour former un lait trop nourrissant, plein de parties vives & fermentatives, semblables à celles du moût ou du vin doux, qui iront porter le trouble & le tumulte dans les veines d'un jeune enfant ? Si l'on réfléchit à présent sur l'effet d'un semblable lait trop vif, sur un sang lourd, rallenti & comme embourbé dans les parties ; on concevra un sang trop épais qui concentrera une matière de feu, ou un acide brûlant, qui le fermentera, l'agitiera, & le coagulera enfin, semblable au sang d'un

pleuritique , qui plein d'une ardeur qui le desséche , l'épaissit & le coagule , tourmente le malade , le brûle & enfin l'étouffe. On ne doit donc point s'étonner quand on voit un enfant enlevé brusquement de ce monde , par une convulsion imprévûë , par des tranchées énormes , par des fièvres & des assoupissemens léthargiques : c'est la suite nécessaire du régime mal entendu d'une nourrice , qu'on a saoulée de mets trop délicats & d'alimens trop exquis.

L'inégalité de condition entre la mere & la nourrice qu'on lui substituë , ne contribuë pas peu à cet inconvénient. Ce sont ordinairement des femmes pauvres ou mal aisées qu'on louë pour être nourrices , accoutumées à une vie dure & laborieuse , qu'elles ne soutenoient qu'avec un peu de nourritures grossieres & mal apprêtées. De fem-

blables créatures, que la faim souvent fatiguoit, que l'indigence faisoit souffrir, ou qui ne mangeoient leur saoul que des alimens grossiers & mal choisis; de telles créatures, dis-je, paroissent-elles faites pour résister à la tentation d'un bon morceau, ou d'une vie oisive & aisée? elles mangeront donc au-delà du nécessaire, travailleront moins que jamais, & ne s'occuperont que de faire du lait, mais d'une qualité trop vive & propre à enflammer le sang d'un enfant. Une terre trop fumée brûle l'arbre, & si à cet excès d'ardeur le jardinier ajoutoit l'indiscrétion de l'arroser de quelque eau spiritueuse, peu de fruit viendroit à bien. Or une plante dont les suc sont moins propres à s'exalter, ou à s'enflammer que le sang, périroit si on l'exposoit aux dangers de cette sorte de culture: & on ne craindra rien

pour un enfant délicat qu'on nourrira de souffres ou de feux ! Une autre sorte d'infirmités pour de jeunes nourrissons , c'est de substituer à la mere qui sera toute jeune , une nourrice beaucoup plus âgée , & à une femme douce & délicate , une rustique & une passionnée , que l'intérêt séparera en apparence de son mari , mais que la passion lui rendra toujours présent. Pourroit-on ramasser plus de causes capables de former un esprit grossier & un cœur vicieux dans un enfant que la naissance avoit destiné à la politesse & à la vertu ? c'est ce qu'on a lieu de craindre de ce mélange bizarre d'humeurs , d'âge , de tempéramens. Mais les principes qu'on a posés , & les preuves qu'on a apportées suffisent & au-delà , pour faire sentir ces malheurs.

De tout ceci il résulte , qu'en cas de vraye nécessité , une mere

Chrétienne ne satisfera ni à sa conscience, ni à son devoir naturel, si à son défaut elle ne donne à son enfant une nourrice qui approche autant qu'il sera possible de son âge, de son humeur, de son temperament, & de sa condition. Elle ajoutera à toutes ces qualités celle du lait qui doit être le plus frais qu'il sera possible, & assez abondant pour suffire à l'enfant sans le secours de la boüillie, du moins pendant plusieurs mois. Enfin elle prendra, si faire se peut, cette nourrice chez elle, pour se rendre le témoin du bon emploi de toutes ces qualités, non moins utiles à la conservation des enfans & au soutien des familles, qu'au bien public & à celui de l'Etat.



## CHAPITRE XI.

*Des Sevreuses.*

**L'**Abus d'employer des Sevreuses, suit de près celui de se servir de Nourrices, & de là naissent mille autres inconvéniens qui achevent de ruiner la santé des enfans & de corrompre leur éducation. Etrange condition en des meres chrétiennes! Peu sensibles à la juste inquiétude où elles devroient être de voir leurs enfans bannis entre les mains des Nourrices, elles les relèguent encore chez les Sevreuses. On croiroit presque qu'elles craignent de les revoir, tant elles sont ingénieuses à les éloigner d'auprès d'elles. Rien cependant ne peut tant aliéner les esprits des enfans, & les rendre étrangers à leurs parens: rien



encore n'est si propre à altérer leur santé, & à leur inspirer de mauvaises habitudes ou de pernicieux exemples.

L'état de ces femmes qu'on employe à prix d'argent à sevrer des enfans, découvre d'abord à quels dangers ces jeunes créatures sont exposées. Ce sont des femmes aussi peu aisées & autant intéressées que les nourrices. Ce n'est donc ni l'amitié qui les engage à cet emploi, ni leurs talens ou leur habileté, l'intérêt seul les fait Sevreuses, & leur avidité pour le gain coûte cher à de pauvres enfans, qui auroient besoin d'une nourriture bien choisie & proportionnée à leurs infirmités. Imaginez un enfant, qui après avoir essuyé les incommodités d'un mauvais lait, se retrouve engagé à subir celles d'une nourriture d'autant plus malfaisante qu'elle est plus grossière & mal apprêtée. Ajoutez la

300 *De l'obligation aux meres*  
dureté d'une Sevreuse, plus occupée souvent à farcir un enfant d'une mauvaise soupe, pour imposer aux parens, par une apparence trompeuse d'embonpoint, qu'à lui former un bon corps par des alimens légers & mesurés à son âge, à sa constitution, & souvent à l'infirmité où il se trouve. C'est ainsi que des enfans ne deviennent que chair & que sang, si on parvient à les accoutumer à cette sorte d'empatement. Mais l'esprit ne s'en porte pas mieux; car un sang trop épais & trop substantiel, outre qu'il appesantit le cerveau, fournit peu de cette liqueur fine & spiritueuse qui rend léger, dispos, ingénieux; & c'est ainsi qu'on acheve de peupler les familles & les Etats de stupides & gens grossiers. Mais des organes aussi délicats que ceux d'un enfant qui revient de nourrice, ne sont pas toujours en état de ré-

sister au poids , au volume & aux mauvaises qualités d'alimens si mal assortis. Il s'en forme de mauvais suc , indigestes & pesans , mal propres à se laisser broyer ; & le cœur tendre encore & peu élastique , les pousse avec peine. Ces suc donc se ralentissent , s'aigrissent , se fermentent & s'échauffent : d'où viennent les obstructions , les fièvres , les convulsions , les cours de ventre , & les vers qui tourmentent si souvent les enfans.

Les soins pressés d'une mere affectionnée préviendroient la plus grande partie de ces maux ; car rien n'honoroit tant autrefois une mere de famille , que les soins du ménage. *Apud Græcos , & mox apud Romanos domesticus labor matronalis fuit.* (a) Rien donc ne seroit mieux à des meres que le soin de sevrer elles-

(a) Columell de re rust. l. 12. p. 407.

302 *De l'obligation aux meres*  
mêmes leurs enfans. Leur présence attireroit l'attention des femmes qu'elles employeroient pour cela, & l'amour maternel épargneroit bien des inconvéniens.

En effet l'ancien usage étoit que les meres elles-mêmes sevrassent leurs enfans. Ce fut Sara qui sevra (a) Isaac; Anne (b) rendit ce bon office à Samuël, & il y a apparence que la mere des Machabées (c) qui avoit nourri son fils pendant trois ans, ne lui manqua pas quand il fallut le sevrer. C'étoit même alors une cérémonie & une fête domestique: car on régaloit la famille d'un festin magnifique, comme il est marqué d'Abraham, qui fit un grand festin le jour qu'Isaac fut sevré. *Fecit (d) Abraham gran-*

(a) *Gen. c. 21. v. 8.*

(b) *1. Reg. 1. v. 22.*

(c) *2. Machab. cap. 7. v. 27.*

(d) *Genes. c. 21. v. 8.*

de nourrir leurs enfans. 303  
de convivium in die ablaētationis  
(Isaac). Cette fête étoit encore  
en usage parmi les Sparthes, (a)  
qui l'appelloient *Tithenidia*, *Nu-  
tricalia*, & elle se passoit dans la  
joye & dans les festins, où en-  
troient sur tout les cochons de  
lait qu'on avoit offerts en sacri-  
fice pour honorer cette fête.  
Non seulement donc les meres  
s'acquittoient elles-mêmes de ce  
devoir, mais elles le faisoient  
avec joye. C'est qu'alors le luxe  
& l'oïseté étoient bannis des  
familles bien réglées; & les fem-  
mes comme les hommes, s'occu-  
poient d'un honnête travail pour  
s'entresoulager. (b) Mais depuis  
que les femmes non seulement se  
sont défaccoutumées du travail,  
mais qu'elles se sont fait hon-

(a) Laurent. Polymath. 331.

(b) *Erat summa reverentia cum concordia  
& diligentia mista, flagrabatque mulier pul-  
cherrima diligentia emulatione, studere negotia  
viri curâ suâ majora atquemeliora reddere Co-  
lumel. de re rust. p. 107.*

304 *De l'obligation aux meres*  
neur de l'oïfiveté ; les meres de  
famille se font occupées du lu-  
xe, & tout autre emploi leur a  
paru indigne ou honteux. *Nunc*  
(a) *pleræque sic luxu & inertia de-*  
*fluunt, ut ne lanificii quidem cu-*  
*ram suscipere dignentur..... quam*  
*ob causam in totum non solum*  
*exoluit, sed etiam occidit vetus ille*  
*matrum familias mos.* Il ne faut  
donc plus s'étonner, si après avoir  
méprisé l'occupation de nourrir  
leurs enfans, elles ont dédaigné  
le soin de les sevrer par elles-  
mêmes. Car elles n'ont pû trou-  
ver de honte à payer des sevreu-  
ses après avoir loué des nour-  
rices.

Saint Clement d'Aléxandrie  
(b) apporte une autre raison fort  
naturelle de cette sorte de fête,  
que l'on se donnoit dans une fa-  
mille où on sevroit un enfant.  
C'est qu'une femme qui allaitoit

(a) *Colum. l. de re rust. l. 12. p. 108.*

(b) *Stromat. 3.*

vivoit pendant tout ce tems dans la continence : le tems donc venu de sevrer l'enfant , étoit comme celui d'un remariage : le mari & la femme sembloient s'épouser de nouveau , & ce repas qu'on faisoit à cette occasion , étoit comme un festin de nôces. Les parens se réjouïssent encore alors , parce que l'enfant , étant heureusement parvenu à pouvoir prendre des nourritures plus solides , ils se réjouïssent dans l'espérance de le pouvoir conserver long-tems. Par une raison semblable les Athéniens avoient retenu l'usage de faire un (a) festin ou repas de joye , quand leurs enfans commençoient à entrer dans le monde (b) & à vivre en famille ; & ce repas avoit été précédé d'un autre (c) dans le tems que les dents avoient commencé à lui sortir.

(a) *Cureotis.*

(b) *Laurent. Polymath. p. 331.*

(c) *Odontia. ibid.*

On seroit aussi sensible qu'alors à ces fêtes domestiques, si la coutume étoit encore de voir les meres allaiter leurs enfans; mais leur manque de naturel à cet égard est la cause d'un inconvénient beaucoup plus fâcheux : car de-là vient qu'il faut souvent sevrer les enfans avant le tems : une nourrisse d'emprunt ne se contraint point toujours assez pour un nourrisson étranger : le penchant de se revoir mere l'emporte, elle devient grosse. Alors on préfère de sevrer l'enfant pour ne le plus exposer à de semblables inconvéniens. La disette, la misere, l'avarice en d'autres nourrices, ou qui ne peuvent s'accorder de bons alimens, ou qui se les épargnent par ménage, abrègent souvent le tems destiné à allaiter des enfans : or la tendresse d'une mere prévient la plupart de ces inconvéniens. En effet, les



meres d'autrefois ne se laissoient pas de nourrir leurs enfans des années entieres. Dans les premiers siècles du monde, lorsque l'on vivoit plus long-tems, & que l'enfance étoit plus longue, elles ne sevroient les enfans qu'à cinq ans, & c'est l'âge où l'on croit que fut sevré Isaac (a). Saint Jérôme (b) prétend qu'on différoit quelquefois jusqu'à douze ans : mais la cérémonie qu'on pratiquoit pour les enfans de ce dernier âge, n'étoit point pour les sevrer du lait de leurs meres, mais en réjouissance de ce qu'ils sortoient d'enfance, (c) & qu'ils devenoient hommes (d).

Dans la suite on a ordinairement sevré les enfans à trois ans, c'étoit l'usage du tems des Machabées. (e) *Lac triennio dedi,*

(a) S. Hieronym. q. in Genes.

(b) Ibid.

(c) Laurent. Polymath. p. 331.

(d) *Excedebant ex ephebis.*

(e) 1. Machab. 7. 27.

308 *De l'obligation aux meres*  
dit une mere à son fils. La sainte  
femme Anne (a) ne voulut ame-  
ner Samüel son fils qu'après l'a-  
voir sevré : or il se trouva alors  
en état de rendre quelque petit  
service dans le Tabernacle : (b)  
*Puer autem erat minister in consp-*  
*ectu Domini ante faciem Heli.* Il  
devoit être par conséquent âgé  
au moins de trois ans. On voit  
aussi dans l'Écriture (c) qu'on  
n'assignoit rien pour la nourri-  
ture des jeunes Prêtres & Lévi-  
tes jusqu'à l'âge de trois ans :  
ce qui pourroit faire croire (d)  
qu'ils étoient nourris jusqu'à cet  
âge du lait de leurs meres. De-  
puis ce tems, les Rabbins ont  
voulu que les femmes allaitaf-  
sent leurs enfans pendant deux  
ans, & c'est le terme que l'Alco-  
ran leur ordonne. (e) Elles ne

(a) 1. Reg. 1. 22. &c.

(b) Ibid.

(c) Paralip. 2. 31. 16.

(d) Le P. Calmet, sur la Genèse, p. 454.

(e) Ibid.

les allaiterent cependant depuis, suivant l'observation d'un Auteur (a) moderne, que pendant un an; mais de maniere que pendant ce tems, l'enfant ne prenoit rien autre que le lait de sa mere.

On ne donne gueres aujourd'hui à tetter plus long-tems aux enfans: car peu demeurent en nourrice au-delà de quinze ou dix-huit mois; mais si cette mesure de tems est la moindre qu'on ait jamais accordée, & qui suffise à l'allaitement d'un enfant; à quels dangers ne se trouvera-t'il pas exposé, si l'incontinence, la disette, ou l'indifférence d'une nourrice, l'oblige à être sevré, & à prendre une nourriture trop solide avant le tems?

L'Antiquité elle-même avoit prévu cet inconvénient: elle avoit crû y remédier en conseillant de ne donner à un nouveau

(a) *Bellon. observat. l. 3, c. 11.*

310 *De l'obligation aux meres*  
fevré rien de solide, qui n'eût  
été auparavant mâché par la me-  
re. Les femmes Juives dans les  
derniers siècles, (a) étoient dans  
cette pratique qu'elles tenoient  
des anciens Grecs; (b) & elle est  
enfin venuë jusqu'à nous, puis-  
que la plûpart des nourrices ont  
coutume de se mettre dans la  
bouche la bouïllie de leurs nour-  
rissans, & de la détremper de  
leur salive.

Mais le remede est pire que le  
mal. On sçait le pouvoir & la  
part qu'a la salive dans la diges-  
tion: elle est le premier des dé-  
layans, c'est-à-dire, le premier  
qui doit pénétrer & fondre les  
alimens, & leur donner comme  
la premiere empreinte. Mais plus  
la salive a de pouvoir pour avan-  
cer la digestion, quand elle est  
bien conditionnée, plus elle a  
de force pour la corrompre,

(a) *Bellon. observ. l. 3. c. 11.*

(b) *Aristosph. equit. act. 2. c. 2.*

quand elle est vicieuse. Mais en qui la concevoir moins louïable ou plus altérée que dans des femmes ordinairement indigentes, souvent passionnées, quelquefois vicieuses, & toujours mal élevées? car il ne faut pas s'y tromper, la salive est peut-être une des causes qui transmettent le plus ordinairement aux nourrissons les maux & les langueurs qui les tourmentent, & qui jettent en eux les fondemens d'une santé foible & incertaine: & de là sans doute leur viennent aussi souvent tant de mauvaises & de si basses inclinations.

Pour s'en persuader, il ne faut que comprendre que la salive est une lympe mêlée de beaucoup d'esprits, qui lui viennent de tant de nerfs qui se terminent aux glandes salivales. Or ces glandes étant aussi peu sensibles qu'elles le paroissent dans les opérations, n'étant pas desti-

312 *De l'obligation aux meres*  
nées au mouvement , étant d'ail-  
leurs autant favoureuses qu'el-  
les le font dans les animaux  
qu'on mange , ne peuvent avoir  
d'autre usage que de mêler les  
esprits à la lymphe qui s'y pré-  
pare , & après cela il ne sera plus  
difficile à comprendre comment  
le désordre & les vices des es-  
prits , aussi-bien que ceux du  
sang & des autres liqueurs , pas-  
sent du corps d'une nourrice  
dans celui d'un nourrisson.

Mais quand il seroit prouvé ,  
que la nourrice ou la sevreuse  
feroit aussi sage & aussi saine  
qu'on veut bien le supposer , sa  
salive sera toujours un fort mau-  
vais mets pour son enfant , & un  
dissolvant mal assorti & dange-  
reux pour lui. Car s'il est vrai  
que la production de l'esprit ani-  
mal & de la lymphe , est le ter-  
me & la fin de toutes les diges-  
tions qui se font dans nos corps ,  
ces liqueurs doivent être aussi  
dispro-

disproportionnées dans celui d'un nourrisson & dans celui de sa nourrice, que la force & le ressort qui les préparent dans l'un & dans l'autre sont différens. Comparez à présent la force du cœur, des artères & des muscles dans un adulte, avec la force de ces organes dans un nourrisson, & les effets qui doivent s'ensuivre: on comprendra qu'autant que les liqueurs dans l'adulte seront vives & animées, autant celles d'un nourrisson seront molles & laiteuses. Ce seront donc des sucres mutins & fermentatifs, qu'on fera passer du corps de la nourrice dans celui de l'enfant, c'est-à-dire, des semences de mille infirmités; car par ce moyen on porte dans le corps d'un enfant le vice & le trouble dans la première coccion: vice qui ne peut se rectifier dans les autres.

Outre donc qu'il est très-dan-

314 *De l'obligation aux meres, &c.*  
gereux de faire passer un nour-  
rison des mains d'une nourrice  
en celles des sevreuses, il sera  
pernicieux de le faire, si l'enfant  
n'a pas tiré sa nourrice assez long-  
tems, & s'il est indispensable-  
ment nécessaire de le sevrer,  
il faudroit en ce cas des soins  
plus tendres & des attentions  
plus vives que ne sont celles des  
sevreuses. Rien donc n'en dé-  
couvre si bien les inconvéniens  
& les abus.

*Fin du second Traité.*



Q U Æ S T I O  
M E D I C A .

D d ij

ON AUSTRO

MEDICA

REC



# QUÆSTIO MEDICA.

*An Prolem lactare Matribus  
saluberrimum?*

I.



EMINA non tam sibi, quam procreandis educandisque liberis nata. Vix dum bis septem complevit annos, hanc mox fore viro maturam prænuntiant: mammæ sororiantes, lumborum gravitas, dolor coxendicum, spontanea artuum lassitudo, ciborum fastidium. Hæc symptomata brevi fugat manans ex utero sanguis, puellamque toro prorsus habilem efficit. Menstruâ.

D d iij.

quâque periodo, pari stipatus comitatu, effluit redundans humor sanguineus, donec utero gerat mulier; tunc ut plurimum cessant Menstrua, humorem superfluum matrique inutilem in sui nutrimentum absumente foetu. At parum esset naturam non nato infanti providisse, nisi & adhuc à matre recentis mollitudini accommodatum parasset pabulum; illud est mammarum munus. Ut primùm è carcere materno in auras prodiit tenellus homuncio, protinùs non jam distenta amplius uteri fornix constringi, vasa ipsum alluentia ad nativam redire diametrum, contenti humores, hinc Lochiorum nomine foras emitti, illinc retrò conversi vicina latè loca distendere, turgescere uberiori sanguinis copiâ arteriæ Epigastricæ, appellenti per sibi copulatas Mammariarum internarum ramificationes sanguini

fortius resistere, ille per ramos ipsimet mammaram substantiæ prospicientes ferri copiosius, illos ampliare, mammæ hinc dolere & intumescere, hinc lacteus humor à sanguine separari, primis à partu diebus dilutior, spissior deinceps evasurus, cum sensim sine sensu laxatâ mammaram compage, spasmus & dolor remiserint, amplioresque caseosis & butyrosis partibus patebunt viæ. Lac tali secretum artificio quantum puerulo conveniens est alimentum, tantum matri omninò est inutile, quin etiam ejusdem sanitati infensissimum, nisi eadem emulgeatur, quâ discernitur proportione. Candidos igitur latices tenero vagitu efflagitanti puero surdas ne præbeat aures mater puerpera, ipsam pudeat, à feris sylvestribus materno in natos amore superari. At si, vel feris ipsis feriosem, nulla propriæ prolis tangat cura, sibi-

met ipsi saltem consulat. Ociùs infantulo sugendos denudet lactei roris eburneos fontes, firmiorem indè sibi certò comparatura sanitatem. Illud enim saluberrimum esse nullus inficias ibit, cujus beneficio, foras amandatur humor materno corpori inutilis, qui tum in vasis excretoriis commorando, tum ad massam sanguineam revertendo; morbis curatu difficillimis daret occasionem.

## I I.

**E**A est humani corporis structura, ut necessitate quâdam mechanicâ, varii è sanguinis sinu fecernantur humores. Illorum ad servandam valetudinem maxima utilitas. Si quâcunque de causâ debitis in locis separari cessaverint, numerosa statim præstò est ægritudinum cohors. Num erethismo laborat glandulosa renum substantia? haud mora mu-

riatico humore inquinatus sanguis totum genus membranaceum falsitudine suâ pungit, vellicat, inordinatos trahit in motus, urinam redolentia æger vomitu rejicit, delirat, convulsionibus universum quatitur corpus, mors tandem succedit miserima, nisi artis beneficentissimæ auxilio, urinæ per renum colatotia restituatur secretio. Num obstructis quoquo modo, tendentibus ad hepar venæ portarum ramificationibus, bilis impeditur separatio? æger fastidit cibos, ingesta male concoquit. Alvus siccescit, os amarescit, lotium croceo colore infectum redditur, Eresipelate, aut etiam Phlegmone fœdatur cutis. Adeo massæ sanguinæ permistos remanere varios humores periculosum! nec minora sanitati imminet damna, ubi ex aliorum consortio extricatus humor quilibet (negato exitu) propriis hæ-

ret in conceptaculis , vel indè à vasis lymphaticis exfugitur ad sanguinem deferendus. Quoties ab intempestivâ perspirationis insensibilis suppressione , sævissimis Rheumatismi doloribus , torquentur membra , atrocissimis Podagræ cruciatibus divexantur articuli ? Quot ab eadem causâ repetendæ Pleuritides , Peripneumoniæ , Diarrhææ , febres catharrhales , Anginæ , Ophtalmiæ ? Quot ægros tumulavit latex urinosus , in corpore retentus aut à vesicæ Paralyfi , aut ab ejusdem sphincteris contractione spasmodicâ , vel etiam à calculo ureteris viam claudente ? Quantas sæpè parit tragœdias , in jecore secreta bilis , liberum per ductus hepaticos iter non inveniens ? Quin & ipsarum fecum in intestinis remora gravissimos nonnunquàm efficit morbos , hæmorrhagias , vertigines , hemicranias , dolores colicos ,



passionem iliacam. Numquid non à suppressis mensibus funestissima pullulant aliquando quæ mulieres adoriuntur mala, hæmoptysis, vomitus cruentus, hysterica passio, comatosi affectus, convulsiones, cordis palpitatio? numquid impeditus in puerperis Lochiorum fluxus, Apoplexias quandoque non producit lethiferas, crudelia ventris tormina, immanes Cardialgias, uteri inflammationem, aliaque horrenda generis ejusdem symptomata. Quisquis igitur tranquillos absque dolore soles condere expetit, institutam à naturâ variis in organis humorum separationem feriari non sinat: hanc convenienti sex rerum non naturalium usu promoveat; grande credat piaculum, secreti cujuslibet humoris ab organo secretorio effluxum omni operâ non adjuvasse, illudque habeat tanquam causa

plurium morborum frequentissima, quos præcavere longè facilius est quàm expugnare.

## III.

**Q**UEMADMODUM à secundo ad septimum usque circiter ætatis septenarium, mensium fluxu carere tuto nequit femina non prægnans, ita & matrem impunè ab infantum nutritione discedere difficillimum est. Eadem lactis quæ Catameniorum materia, quæ lactant mulieres per uterum non repurgantur, id saltem rarò contingit. Uterque humor in corpore muliebri superfluous. Illius egestio ab uteri peculiari fabricâ pendet, alterius ab infantis suc-tu perficitur. Quot & quantos matri impendentes avertat morbos ab ejus ubere pendens puerulus, ostendit natura lactis attentius considerata. Triplex lac

constituit substantia, aquea, & ferum audit; salino terrea caseum dicunt; oleosa tandem, quæ butyrum nuncupatur. Quie te diuturniori secedunt ab invicem heterogenea hæc lactis principia. In excretoriis mammarum non lactantium tubulis quiescit lac. Quid inde? triplicem resolvitur in substantiam. Oleosa sibi met permixta acris fit & rancida, continentia vasa stimulat, erodit; tum vasorum lymphaticorum ope (numerosa in mammis reperiuntur) ad sanguinem revectora, motuque circulari abrepta, accenditur, æstuat, alios humores exagitat, febres parit inflammatorias. Aquea pars utpote fluidior, massam sanguineam rursus ingreditur, per renes amandanda, quandoquæ sub feri tenuioris formâ papillis exit. Quid interim de caseosâ parte? sero in dies spoliata, crassescit, induratur, in tubulis Galacto-

phoris congeritur, gypseam æmulatur soliditatem, uno verbo in scirrhum degenerat, hinc vicina comprimuntur vasa sanguifera, hinc impedita in mammis circulatio, hinc inflammatio, suppuratio, cancer exulceratus letho sæpissimè finiendus. Quò quis humor à sanguine separandus, circulationi minùs idoneis & crassioribus constat partibus, eò intra sanguinis massam hunc retineri periculosum magis. Talem esse lactis indolem perse patens est. Quantis itaque ægritudinibus non lactantes feminas plecti necessum est? præterquàm quòd superfluo ac inutili humore non liberantur, sicque ipsis metuendi sunt quotquot à plethora natales ducunt morbi, ille est insuper lactis genius, ut facillimè spiffescat & grumos agat; plethoræ igitur adjunget se comitem Cacochymia. Qualis porò Cacochymix species? cœnosa

& lutulenta humorum Diathesis , fluiditatis inimica. Lacteo humore luxurians sanguis , omnes vitiabit secretiones , hærebit in capillaribus , mille pariet obstructiones mox daturas progeniem vitiosiore.

I V.

**H**ACTENUS ratione stabilitam de noxis ab effuso ( ut vocant ) lacte sententiam , heu frequens nimium ! ulterius confirmat experientia. Decumbentes à partu adeamus non lactantes puerperas. Dictu horrendum , quàm multa , quàm crudelia , quàm pertinacia , ipsas undiquè circumveniant incommoda ! Modò vultum occupat Erysipelas , indè tumet facies doletque , scintillant oculi , pulsant tempora , lancinans adest capitis dolor , totidem retenti intra mollem sanguineam lactei humoris

partus infelices. Modò lymphæ lentior facta, hìc & illic moras nectit, cumulat in glandulis, tumores gignit durissimos, Parotides, strumas, scirros. Modò impatibiles non lactantium femora distrahunt dolores, ingensque medentibus faceffunt negotium. Aliàs incarceratum in matris corpore recens nati alimentum præ calore expanditur, febresque accendit varii generis, quas inter exanthematicæ omnes, præsertim quæ purpurata dicitur, sive rubra sit Purpura, sive alba, magnoperè pertimescendæ. Clinicis notissimum est lacteum succum passim per viscera & artus vagantem, abscessus aliquando generare periculosissimos non nisi ferro debellandos, quibus in speciem sanatis, alii non deficiunt pari arte oppugnandi, sæpiùsque cum pari successu. Nonnunquàm ab ingrata matre pœnas reposeit pleu-

ritis gravissima, illamve exhaurit fluens alvus, confodit penè, atrox intestinorum inflammatio molesta angit suffocatio. Quandoquè ipsius lactis afficiuntur receptacula, quibusque deliquit, in iisdem potissimum partibus multatur parens inhumana, mammas varii infestant tumores, ulcera deturpant, canceri excedunt. Est & ubi in mali partem trahitur uterus, taboque & sanie diffluit humani generis officina. Hæ sunt quas secum Galliis intulit pestes, prolem non lactandi mos pessimus. Tot procellis jactatam non vivunt vitam illarum regionum mulieres, apud quas naturam sequendi ducem maxima religio, vetat infantes conductitiis mammis alendos tradere.

## V.

**A**TTAMEN, inquires, multæ sunt non lactantes feminae quæ optimâ fruuntur valetudine. Quid ad nos? si partu frequentissimo fatiscant tandem illarum vires, solidorumque frangatur Elater, undè proles numerosa quidem sed debilis, utpotè infirmo in corpore generata. Hæc vitant incommoda quæ prolem nutriunt matres. Ita enim est statutum à naturâ, ut Veneris præmia rarissimè ferant nutrices. Uterum agro non ineptè comparaveris, non secus ac agri interpositâ quiete non reparati, effœti fiunt, raramque emittunt segetem, uterus pariter non intermisso partu exhaustus, concreditum sibi, malè educat hominis germen. Quandiu lactat mulier, amissum uterus recuperat tonum novasque accipit



vires, ut pulchrâ sanâque prole  
rursus beet parentes. Procul hinc  
malesana quorundam consilia,  
qui sexui (haud dubiè colendis-  
simo) blandiendo nimis, ipsum  
crudeliter enecant. Quid molestius  
inquiunt quàm clamores in-  
ter & ejulatus infantis, vitam  
trahere? Quid tædiosum magis  
quàm puerulum ulnis continen-  
ter gestare, ipsiusque ad ora  
papillas identidem admovere.  
Egregia profecto difficultas!  
Quasi verò huic quoque rei ma-  
ximè subventum non esset à na-  
turâ. Hæc quippe tantam ma-  
ternis animis in natos caritatem  
insevit, ut quicquid prolis cau-  
sâ susceperint, nedum cum tæ-  
dio & molestiâ, quin etiam in-  
credibili cum gaudio illud ag-  
grediantur: imò visæ sunt pri-  
miparæ quas ex avulsâ prole,  
alienis uberibus nutriendâ mœ-  
ror extulit inconsolabilis. Sed  
dicant vicissim, num satius est

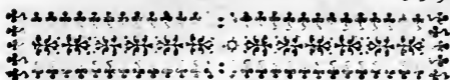
torqueri morbis periculofissimis? Num gravia sunt minùs gestationis incommoda, cibi fastidium, Pica, Malacia, absurdorum appetitus, Cardialgia, Nausea, Vomitus, Stranguria, Dysuria, Tenesmus; Hæmorrhoides, crurum inflatio & indè subsequens difficilis progressio? Verùm insurgunt alii, adsunt rationes quibus præcaveantur noxæ ab effuso lacte oriundæ, aut etiam ejusdem impediatur effusio. Felicem utinam fortirentur effectum tot adhiberi solitæ in non lactantium morbis, evacuationes omnis generis. Præterea nonne insipientis est morbum etiam curatu facillimum consultò admisisse, qui facillimo declinari poterat negotio? Ergo canibus ultrò offerent mammæ mulieres, quas infantibus denegaverunt? talia meminisse horret animus. Urges adhuc, debilioris sunt temperamenti urbanæ ma-

tres quàm ut illæsâ sanitate tantam perferre valeant evacuationem, quantam solent experiri lactantes; compertum enim est experientiâ nutrices quasdam duas lactis libras quotidie emittere. Apage erroneam opinionem, debilitas illa non aliundè provenit, quàm ex eo quòd materna non suxerunt ubera, sed & ipsi optimè medetur infantum nutritio; hujus enim ope foras emittitur humor qui mole suâ gravaret partes, huic oneri ferendo præ suâ mollitie impares; & id adeo verum est, ut inter feminas non lactantes, illæ graviùs ægrotent quæ vitreâ, ut ita dicam, donantur valetudine. Malâ igitur non amplius utantur matres consuetudine, eòque majora sibi ex prolis lactatu spondeant emolumenta, quod dùm eas nutriendi infantes cura tenet, nec mensis opiparis accumbendi, nec in seram noctem cœ-

334 *Questio Medica, &c.*  
nas protrahendi tempus superest, sicque permultas morborum effugient occasiones. Quid plura? Concludamus.

*Ergo Prolem lactare Matribus  
saluberrimum.*





# QUESTION

DE

## MEDECINE.

*La santé des meres demande-t'elle qu'elles soient elles-mêmes Nourrices de leurs enfans ?*

I.

**L**ES femmes ne sont pas tant faites pour elles-mêmes, que pour donner au Monde & élever des enfans. A peine ont-elles quatorze ans accomplis, que leurs mammelles qui s'enflent, la pesanteur des reins, la douleur des hanches, une lassitude qui vient d'elle-même dans les membres, & le

dégoût des alimens , annoncent qu'elles seront bientôt nubiles. Le sang qui coule de la matrice fait bientôt disparoître ces symptômes , & rend les filles maria- bles. Cet écoulement de sang surabondant revient tous les mois accompagné des mêmes symptômes , jusqu'à ce qu'elles soient grosses. Alors cessent le plus souvent les mois ou régles , le sang superflu & inutile à la mere servant à la nourriture du fœtus. Mais ce ne seroit pas assez que la nature eût ainsi pourvû à la subsistance de l'enfant , avant qu'il soit né , si elle ne lui préparoit encore par la mere un aliment accommodé à la délicatesse de ses organes dans les premiers tems de sa naissance , c'est ce que font les mam- melles. D'abord que l'enfant est sorti de la prison maternelle , pour venir à la lumiere , la ma- trice n'étant plus tenduë , se ré- trecit ;

trécit ; les vaisseaux qui y portent les humeurs reprennent leur diamètre naturel ; les humeurs qu'elle contient, d'un côté coulent dehors sous le nom de vuidanges, & de l'autre retournant, elles dilatent ce qui se trouve proche ; la grande quantité de sang qui ne peut plus aller à la matrice, fait enfler les artères épigastriques, lesquelles résistent avec plus de force au sang qui vient par la communication qu'elles ont avec les artères mammaires ; le sang est porté avec plus d'abondance dans les ramifications internes qui sont pour la nourriture des mammelles, il les grossit ; delà la douleur se fait sentir aux mammelles qui s'enflent aussi ; delà il se sépare du sang un suc laiteux fort liquide les premiers jours qui suivent l'accouchement, & plus épais dans la suite, jusqu'à ce que le tissu des

mammelles s'étant relâché insensiblement, le spasme & la douleur soient rallentis ; & que les diamètres devenu plus grands, laissent passer les parties caseuses & butyreuses. Autant le lait, dont la séparation se fait par ce mécanisme, est inutile & même nuisible à la mere, si on ne le tire à la même quantité à laquelle il est séparé de la masse du sang, autant il est un aliment utile à l'enfant. Qu'une mere ne refuse donc pas de donner à tetter à son enfant nouvellement né, qui le lui demande en pleurant ; qu'elle ait honte de voir que les bêtes féroces des forêts aient plus de tendresse pour leurs petits qu'elle n'en a. Mais si plus féroce que ces bêtes mêmes, elle ne se soucie pas de ses propres enfans, qu'elle soit du moins touchée de ce qui la regarde ; qu'elle découvre son sein pour donner à tetter à son



enfant , dans la certitude de rendre par là sa santé plus forte. On ne sçauroit nier que cela ne soit très-nécessaire pour la santé , quand on considérera qu'on met par là hors du corps d'une mere une humeur inutile , qui , soit en restant dans les vaisseaux excrétoires , soit en rentrant dans la masse du sang , occasionneroit des maladies très-difficiles à guérir.

II.

**L**A structure du corps humain est telle que par une certaine nécessité mécanique , il se sépare du sang différentes humeurs , dont l'utilité est très-grande pour la conservation de la santé ; si par quelque cause que ce soit la sécrétion cesse de s'en faire dans les lieux destinés à cet usage , il paroît aussitôt une infinité de maladies. Y a-t'il de l'éretisme , par exemple , dans

la substance glanduleuse des reins ? sur le champ le sang altéré par une humeur salée, piquote par ses sels toutes les membranes des vaisseaux, cause des mouvemens déréglés ; le malade rend par les vomissemens des matieres qui sentent l'urine, tombe en délire, tout son corps est agité de convulsions ; il suit enfin la mort, à moins qu'on ne rétablisse les sécrétions dans les vaisseaux transcolateurs des reins. De quelque maniere qu'il se soit formé obstruction dans les ramifications de la veine, portes qui vont au foye, la sécrétion de la bile est empêchée, le malade a du dégoût pour le manger, ce qu'il prend se digere mal, le ventre devient sec, la bouche amere, l'urine de couleur de saffran, la peau se couvre d'érysypéles, & même de phlegmons ; tant il est dangereux qu'il reste différentes hu-

meurs mêlées dans la masse du sang; & la santé ne souffre pas moins sitôt que quelqu'humeur que ce soit, reste séparée des autres dans ses propres réservoirs, sans en pouvoir sortir, où est pompée delà par les vaisseaux lymphatiques pour être portée dans le sang. Combien de fois n'est-on pas tourmenté de très-cruels rhumatismes, ou des douleurs très-cuifantes de la goutte, par la suppression de la transpiration insensible? Combien de pleurésies, de péripneumonies, de diarrhées, de fièvres avec catharre, d'esquinancies, d'ophthalmies ne viennent pas de la même cause? Combien de malades ne sont pas morts de rétention d'urine, soit par la paralysie de la vessie, soit par la contraction spasmodique du sphincter, soit par la pierre qui en empêche la sortie? Quelles tragédies ne fait pas souvent la bile

séparée dans le foye , ne trouvant pas d'issuë par les conduits hépatiques ? Les matieres fécales mêmes retenuës dans les intestins , causent souvent des maladies très-considérables , des hémorrhagies , des migraines , des vertiges , des coliques , la passion iliaque. Ne vient-il pas aussi aux femmes des maux très-funestes de la suppression de leurs régles , des crachemens & des vomissemens de sang , la passion hystérique , des affections soporeuses , des convulsions , des palpitations de cœur ? L'écoulement des vuidanges arrêté dans les femmes accouchées , ne produit-il pas quelquefois des apopléxies mortelles , des trenchées cruelles dans le ventre , des cardialgies affreuses , des inflammations de matrice , & d'horribles symptômes de cette sorte ? Si l'on veut passer des jours sans douleurs , il faut donc faire en sorte que les

fécrétions que la nature fait dans les organes destinés à cet usage, ne soient pas empêchées; il faut les aider par les usages des différentes choses non naturelles; se faire un crime de ne pas les aider, & croire que c'est là la cause d'une infinité de maladies qu'il est bien plus facile de prévenir, que de guérir.

### III.

**S'**IL y a du danger à une femme de ne pas avoir ses règles depuis quatorze ans jusqu'à quarante-neuf, à moins qu'elle ne soit enceinte, il est très-difficile qu'il n'y en ait pas aussi pour une mere qui n'allait pas. Les femmes qui allaitent n'ont pas leurs règles, il est du moins très-rare qu'elles les aient; ces deux humeurs viennent du superflu qui se trouve dans le corps des femmes. L'écoulement des mois dé-

pend d'une structure particulière de la matrice ; celui du lait se fait par l'enfant qui tette. La nature du lait, considéré avec attention, nous fait connoître quelle est la multitude & le danger des maladies qu'évite à une mere l'enfant qu'elle allaite. Le lait contient trois sortes de substances ; la première qu'on nomme petit lait ; la seconde terreuse, appelée fromage ; & la troisième huileuse, connue sous le nom de beurre. Quand le lait repose long-tems, ces trois principes s'y séparent. Le lait se repose dans les tuyaux des vaisseaux excrétoires des mammelles qu'on ne tette pas : qu'en arrive-t'il ? il s'y résoud en ses trois principes. La partie huileuse séparée, devient âcre & rance, pique les vaisseaux dans lesquels elle se prouve, les corrode ; ensuite retortée dans le sang par les vaisseaux lymphatiques qui se trou-

vent en grand nombre dans les mammelles, & emportée par le mouvement de la circulation, elle s'échauffe, agite les autres humeurs, produit des fièvres inflammatoires: la partie aqueuse, comme plus fluide, rentre dans la masse du sang pour être emportée par les urines, & quelquefois sort par les mamme-lons, sous la forme de petit lait très-atténué. Que devient la partie caséuse? De jour en jour dépouillée de plus en plus de son phlegme, elle s'épaissit, se durcit, s'amasse en dépôt dans les conduits laiteux, devient aussi solide que du plâtre, dégénère en squir, d'où les vaisseaux sanguins sont comprimés, la circulation empêchée dans les mammelles, ce qui cause inflammation, suppuration, cancer, ulcere, qui finit par la mort. Plus une humeur qui doit se séparer du sang, est composée de par-

ties grossières & qui ne sont pas propres pour la circulation, plus il est dangereux qu'elle soit retenue dans la masse du sang. Il est évident que le lait est de cette nature. De combien de maladies ne seront donc point accablées les femmes qui ne nourrissent pas d'enfans? Outre qu'elles ne sont pas délivrées d'une humeur inutile, & par là sujettes à toutes les maladies qui viennent de la pléthore, le lait s'épaissit & grumele facilement; la cacochymie accompagnera donc la pléthore. Mais quelle sorte de cacochymie? Une disposition boueuse dans les humeurs, qui leur ôte la fluidité; un sang, qui regorgeant d'une humeur laiteuse, rendra toutes les sécrétions défectueuses, s'arrêtera dans les vaisseaux capillaires, causera mille obstructions, qui seront suivies de mille autres maux encore plus grands.



I V.

**N**OUS venons d'établir par la raison, ce que nous pensions du lait répandu, pour me servir de l'expression ordinaire. Mais hélas ! l'expérience en confirme bien davantage. Voyons les femmes accouchées qui n'allaitent pas. La pensée seule donne de l'horreur : de combien d'incommodités cruelles & opiniâtres ne sont-elles pas environnées ? Tantôt un érysipele leur couvre le visage, d'où il s'enfle & leur cause de la douleur ; leurs yeux sont comme éteincelans, les artères temporales battent avec force ; elles ont un mal de tête qui semble la leur déchirer : ce sont autant d'effets affreux du lait retenu dans la masse du sang. Tantôt la lymphe devenu trop lente, s'arrête en différens endroits, s'ac-

cumule dans les glandes , produit des tumeurs très-dures , des parotides , des écrouïelles , des squirs. Tantôt , celles qui ne nourrissent pas , sentent des douleurs insupportables dans les jambes , qui donnent bien de l'embarras aux Médecins. D'autres fois l'aliment de l'enfant nouvellement né , renfermé dans le corps de la mere , se répand par la chaleur , cause des fièvres de différentes sortes , entre lesquelles se trouvent toutes les fièvres accompagnées d'ébullitions , sur tout la fièvre pourpreuse , soit le pourpre rouge , soit le pourpre blanc , qui sont très-fort à craindre. C'est une chose très-connuë de ceux qui pratiquent la Médecine , que le suc laiteux porté en différens endroits dans les viscères , y produit des abscess très-dangereux , qui ne peuvent être guéris qu'étant extirpés par la main d'un

Chirurgien ; & qui étant guéris en apparence , sont suivis d'autres pour lesquels il faut employer le même remede , avec un succès qui n'a pas plus de durée. Quelquefois les meres sont punis de leur peu de tendresse , par des pleurésies très - considérables ; quelquefois elles sont épuisées par des diarrhées , tourmentées par des inflammations d'intestins affreuses , ou par des étouffemens fort incommodes. Tantôt ce sont les réservoirs du lait qui sont attaqués , & les meres inhumaines sont principalement punies dans la partie où elles ont fait fautes. Les mamelles sont infectées de diverses tumeurs , rongées d'ulceres & de cancers. Quelquefois la matrice a sa part de ces maux , & l'on voit couler le pus de ce laboratoire du genre humain. Voilà les maux qu'a apporté en France cet usage pernicieux des me-

res de ne pas allaiter leurs enfans. Les femmes des pays où la plus grande Religion étant de suivre la nature , défend d'avoir des nourrices à gages, n'y font pas exposées.

## V.

**N**Eanmoins, dira-t'on, il y a des femmes qui jouissent d'une parfaite santé, quoiqu'elles n'allaitent pas. Qu'est-ce que cela fait contre nous ? Si leurs forces sont à la fin épuisées par de trop fréquens accouchemens , & que les solides perdent en elles leur ressort tellement , qu'elles ont une famille nombreuse, il est vrai, mais foible, comme venant d'une mere infirme. Les meres qui allaitent ne souffrent pas ces incommodités : car c'est une Loi de la nature que les femmes qui nourrissent, deviennent très-rarement enceintes. On peut comparer la

matrice à une terre. Comme les terres qu'on ne laisse pas reposer s'épuisent & produisent peu, de même les femmes étant tous les ans grosses sans interruption, la matrice nourrit mal son fruit. Pendant qu'une femme allaite, cet organe reprend son tout, & répare ses forces perduës pour donner à la famille de beaux enfans, & d'une forte complexion. Loin d'ici les mauvais conseils de ceux qui voulant ménager un sexe, pour lequel en effet on doit avoir de très-grands égards, le font mourir. Qu'y-t'il de plus incommode, disent-ils, que de passer sa vie à entendre crier & pleurer des enfans? Qu'y-a-t'il de plus ennuyeux que de porter continuellement un enfant en maillot dans ses bras, & de le baiser à tout moment? Voilà un grand inconvénient, comme si la nature n'avoit pas pourvû à

cela ; car elle a donné aux meres une telle tendresse pour leurs enfans , qu'elles trouvent un plaisir incroyable dans tout ce qu'elles font pour eux , bien loin d'y ressentir du dégoût & de la peine. Bien plus , on a vû des femmes mourir de chagrin de ce qu'on leur avoit enlevé le premier enfant qu'elles avoient eu pour le faire nourrir par d'autres. Mais je leur demanderai réciproquement s'il vaut bien mieux être exposé à des maladies très-dangereuses , qu'aux prétendues incommodités desquelles je viens de faire le détail ? Y en a-t'il moins dans la grossesse , dans le dégoût , dans l'appétit dépravé , dans la cardialgie , dans les nausées , dans les vomissemens , dans la strangurie , dans la dysurie , dans le ténésme , dans les hémorrhoides , dans l'enflure des jambes & la  
difficulté

difficulté de marcher qui en suit. Mais, repliquent d'autres, on a des moïens de prévenir les incommodités du lait répandu, & d'empêcher même qu'il ne se répande. Plût à Dieu que les évacuations de tout genre, qu'on a coutume d'employer dans les maladies des femmes qui n'allaitent pas, eussent un effet heureux. Outre cela, n'y a-t'il pas de l'imprudence de donner lieu volontairement à une maladie très-facile même à guérir, qu'on pourroit éviter même avec encore plus de facilité? Il faudra que des meres fassent tetter à des chiens, un lait qu'elles refusent à des enfans. J'ai horreur de faire remarquer de pareilles choses. On croit nous presser bien davantage, en disant que les femmes élevées dans les Villes sont d'une complexion trop délicate pour pouvoir, sans altérer leur

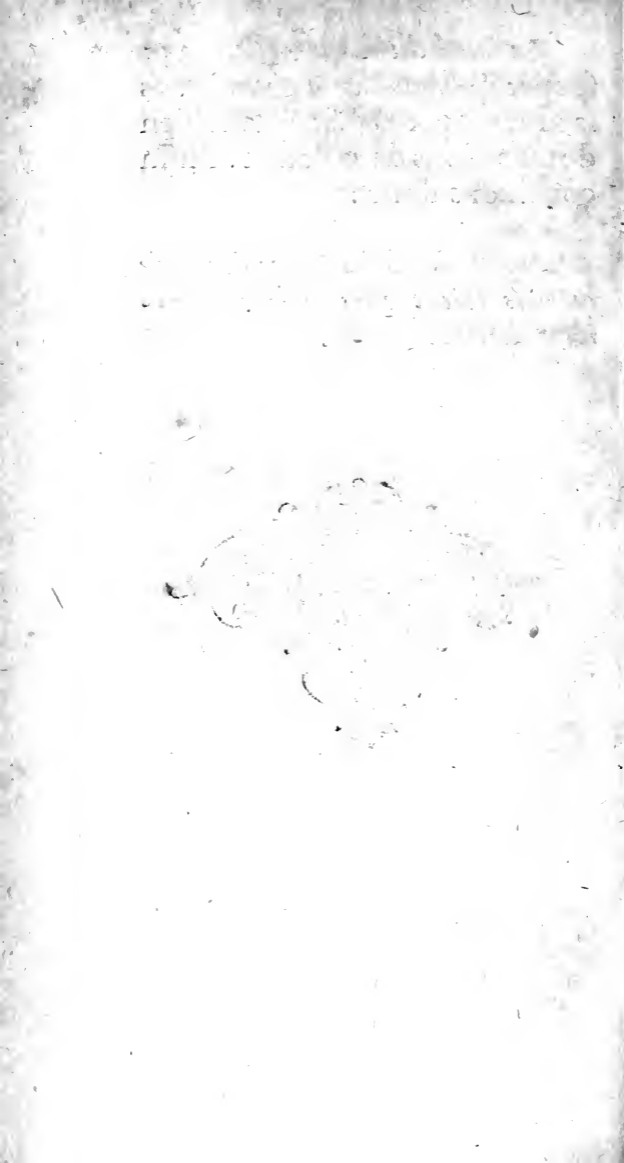
santé , souffrir une évacuation telle que celle des nourrices ; l'expérience nous ayant appris qu'elles donnent tous les jours deux livres de lait : c'est une opinion erronée. Cette foiblesse ne vient que de ce qu'elles n'allaitent pas , & le remede est de nourrir leurs enfans. Par-là elles se déchargent d'une humeur qui incommoderoit des parties, qui par leur délicatesse naturelle sont incapables de les soutenir. Cela est si vrai , qu'entre les femmes qui n'allaitent pas , celles qui sont d'une santé plus foible , sont sujettes à des maladies plus considérables que les autres. Les meres devroient donc abandonner ce mauvais usage , elles en tireroient des avantages d'autant plus grands , que nourrissant leurs enfans , elles n'auroient pas le tems de se trouver à de magnifiques repas , & de faire durer le



souper jusque bien avant dans la nuit ; & par-là éviteroient bien des occasions de maladies. Enfin concluons donc :

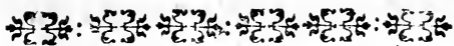
*Que la santé des Meres demande qu'elles soient elles-mêmes nourrices de leurs enfans.*





QUÆSTIONES  
M E D I C Æ.





# QUÆSTIO MEDICA.

*An ut Virginitatis, sic Virilitatis  
certa Indicia?*

## I.

**V**IDEN mendacia rerum! casâ specie nos ludunt. Sic est, in cortice hæremus, nucleum prætereuntes. Ideò quia in superficiebus, non medullis rerum versamur. Quæ Helena foris, intùs Hecuba est. Eâdem fraude, desideres interdùm in sponso maritum; in marito patrem; in juvene virum. In sexibus enim Androgynum dari non potest, potest in hominum vultu. Ipsa vox *homo* anceps est, viri ac fœminæ particeps; unde quod de cœnis habent, in homines cadit, dubii sunt;

*Dicas in aurem, sic, ut audiat nullus!*

*Amator ille. . . .*

*Qui. . . Galbanos \* habet mores:*

\* Effœminatos.

Quæris quis hic sit? excidit mihi nomen

Quarè desine me vocare fratrem

Ne te. . . . . vocem sororem.

An dubia forent sexuum discrimina? imò: at dubiæ sunt hominum facies, sic ut interdùm in viro virum quæras. Etiam suo conspectu ludunt sexuum organa; ex eorum enim numero, quantitate, formaturâ, marem à foeminâ, à non Virgine Virginem potueris definire; at ex talium præsentia, virum ab homine, validum ab invalido, *potentem ab impotente*, à mulieroso *frigidum* decernere imperitiæ est. De sexuum dignitate quaestio est, sed quæ odii argumentum minùs est, quàm invidiæ hominum. Reverâ ipsas foeminarum formas aliqui non dedignantur, illarum illecebris capi ambiunt multi, vinci gaudent non pauci. Posthâc mulierem dimidiatum hominem dices? an virum dimidiatam mulierem? hæc omnis homo fuerit, si fortitudinem quæ hominem insignit, possit induere. At heroibus dominari datum jam illis est, & quo Herculem nere docuerunt. Portentosa isthæc est mulierum in viros omnipotentia, quam soli *frigidi* rident. Mulierem ergo monstrum naturæ vocari, dogmatis monstrum est. Melius

lius naturæ prodigium erit, quæ sic imperat gentium dominis. Interim mulieris caput est vir? appositè sic tyrannidi sexûs cautum est, legum vi ac Sacramenti virtutè. Sed fœminarum regnum intra se divisum est; innuptis nuptæ invident: has illi præferre Judæis consuetum, nuptis innuptas Christianis. Hinc Virginitatis pretium & honos, qui quò insignior, eò rarior quibusdam habetur. Reipsâ flos & mundities est Virginitas, quam perdit turpitudinis aura. Eâ de causâ, mente perire Virginitatem Religio docet, illibato enim corpore mens inquinatur. Quot ex hoc pietatis dogmate patiatur damna pudicitas, immane: at plures adhuc corporis integritati volunt fieri jacturas, Virginitatis cultores avari. Hos intellige, qui, dùm eos occupat sexûs amor, sexui invidiosè convician- tur. Virginem tam raram, quàm Phœnicem perhibent; quod simultati non imputaveris, eis enim maledicunt, à quibus amati amant. Eò tamen venit Virginibus maledicendi malignitas, ut has à mulieribus secerni nolint. Hos malè suadet vultûs pudor, oris verecundia, modestiâ vultûs, virorum fuga, silentii amor, pudicitiae fama, morum integritas; hæc (aiunt) omnia æquè referunt ac repræsentant, quæ ut sexum

fic connubium nobilitant mulieres. Alias imperiosè exigunt notas, quibus exteriori integritati concinat arcana corporis integritas. Ludibrio habent, & meritò, Virginitatis notacula, quæ ex naribus, collo, voce, &c. venari solent, ut Virginitatis naufragia hariolentur. Ulteriùs hos rapit in Virgines livor, quæ sexum faciunt partes, in innuptis perindè, ac in nuptis similes statuunt, formâ, specie, colore, habitudine, positurâ. Tam facilè credideris, florem intactum, ne vel à *miasmate* maligno temeratum, alteri similem flori impuris manibus compresso, attrito, obscurato.

## I I.

**H**EU antiquatam veteris ævi simplicitatem! heu deperditam priscam fidem! quò homines antiquæ virtutis! Docti fortè minùs; at sapientes magis, veritatis amantes, studiosi sinceritatis. Tunc temporis motam de Virginitate litem, illicò derimebant simplicia Virginitaris signa. Num arcanas revelando partes? num eas nudando, quas diligentius tegit natura? num eas intuen- do quas voluit inconspicuas? quas videri, violari; quas tangi, foedari est. *Vestimenta Virginis coram senibus pandere*



fat erat, quo dato signo, sic absolvetur suspectata conjux, ut vir odii sui pœnas verberibus lueret. Tanta erat simplici huic signo Patrum fides! At hinc venire potest aliunde major, in quo frigidis opprobrii nota paratur. Quid enim, si ulciscendo nupta virgo junior cum viro, quem impotentia accusabit, expostulaverit virginitatis signa? hoc absente signo ignaviam viri & copulae defectum arguet. Reclamabit vir? accusationi fidem faciet Virgo juvencula conjux, inspicendam se offerendo. Virginitatem enim à nuptiis superstitem ostendere, sponsi impotentia, signum tam certum erit, quam constuprationis indicium, non oblatum in vestimentis Virginitatis signum. Quorsum igitur tam multa scrutari? tot cumulari quid juvat? quibus frigidum evincas, aut absolvas Virginem? cur in hoc uno non erit certum æquè frigiditatis, ac Virginitatis indicium. Nuptam ergo, quæ Virgo juvencula erat, apud Judicēs conqueri, quod signa Virginitatis afferre sibi non detur, virum frigiditatis accusare erit, conspectamque se Virginem offerre, erit evincere. Fidem excedit, quot expediret frigidorum, ac Virginum lites, doctrina hæc lacris contenta codicibus! Sic parceretur turpiloquio hymenis, caruncularum, ruga-

rum uteri, &c. à fœdo hoc scrutinio abstineretur, scilicet an suam ordinationem servaverint, in colore, tenore, situ, mensurâ, habitudine. Absit tamen dubitaveris, hæc quoque vera reperiri; ea enim est nuptæ ab innuptâ partium disparitas, tantùmque à se ipsâ mutata tunc illarum facies, ut quantùm in nuptis sui violatione maritam ostendunt, tantùm in innuptis integritate suâ Virginitem evincant. Copulationis enim successus, ab *elater*e pendet partium quæ copulantur. Id *elateris* à viro unicè expectabis? abes à vero: *Musculum Uterum* fecit natura, sic constitutum, ut quò magis dilatari cogitur, in se redeundo stringatur magis. Strictionis autem vim, ab eâ quæ illius dilatationis est metire: coactæ ad pyri magnitudinem (quæ uteri in Virginibus mensura est) uteri fibræ, ad capitis molem in prægnantibus crescunt & dilatantur. Hæc autem immanis fibrarum uteri in prægnantibus dilatatio, *elaterem* portentosum uteri prodit, quandoquidem quò breviores, eò potentiores sint fibræ. Par est exinde manans *vagina elater*; latera cujus, ut compressilia maximè, sic arctè conniventia, id operæ præstant in sexuum copulâ, ut ad se accedendo, quem admittunt fœcundantem succum fortiùs &

intrò adigant. Ex hâc autem duplici & mutuâ violentiâ , partium mulieris violationem ; situs , posituræ , ordinis , rugarum , habitudinis mutationem , hiatum & fœdationem conjicere est. In his autem tenore , positurâ & habitudine , certiora habes *Virginitatis* signa. Arte enim meretriciâ angusta viarum quantumvis æmulentur , vaginæ rugas & asperitates restituere , externamque partium œconomiam reconcinnare , colorem neque speciem ac *tonum* ementiri dabitur. *Hymenem* consilio prætermissum credes , quasi anilibus fabulis accensendum ? imò aliud indubitatum *Virginitatis* signum venit , in quibus occurrit ; occurrere autem testantur inter Anatomicos non ignobiles. Defuerit ? supplebunt *caruncularum* flos & conniventia. Carunculis fidem quoque negas ? hanc cogit sinûs pudoris dispositio , circumsepti in Virginibus eâ arte , ut post copulam à situ , tono , ac ordinatione discedat. Postremò addideris verba Virginis , quæ sponsi copulam negaverit. Rides ? sponso copulationem affirmanti credis ? Num quia mulieris caput est. Ita , si sponsus maritus , si marita mulier , tunc enim illum Dominum vocare cogitur. At qui *frigidus* , non maritus est , nec illius marita , mulier.

## III.

**V**IRILITAS ad Venerem potentia est, *virum* enim ut *nolo nimium*, *nolo parum*. Veneris nomine sexuum copulam intelliges, quæ conjugum ut votum est, sic conjugii finis. Hæc enim procreationem intendit, cui copulâ præludi, tam necessum quàm confessum. Interim infœcundè sexus misceri quotidianum, nî succi fœcundantis missus fiat. Igitur præter copulæ potentiam, missilem fœcundationis auram oportet exilire. Huic auræ fœcundationis necessitatem injungis? At tunc fœcundationis causas rimati est, non *Virilitatis* notas persequi. Porro, ut citra *Virilitatem* nemo fœcundus, sic absque fœcundatione aliquis *Virilis* est. Quæ hujusmodi *Virilitatem* spondeant scrutaris? ut in liberis testes suos habet fœcundatio, in signis sui dat indicia *Virilitas*. Hæc fortè locabis *in juvene convenientibus organis instructo*? quid enim potentius, quàm amoris organorum opulenta supellex? an hunc apparatus opere cassum concipere est? adjicito corpus eufarcum, exercitum voluptate, dapibus delicatulis insuccatum, spirituosis animatum succis aut liquoribus; ficcinè amorum satellitio stipatum corpus, ignavum ad Venerem aut im-

belle conjicies? feriantia concipies tot tamque præclara lasciviæ instrumenta? Ita sanè, nimiùm his credes omnibus, si mendosa sint, si ludant *oculos*, si fucum faciant. Illudunt autem, si fictæ sint instrumentorum effigies, mera organorum simulachra, ignava, inertia, functata. Funerata vocas, motûs aut *elateris* expertia? honore aut titulo defunctæ vitæ, abuti est. Extincta hæc non sunt, sed vacantia, nunc non primùm, sed ab antiquo, à cunis ipsis feriantia. Porrò, si à posse ad actum non valeat consequentia, num à non posse ad posse valebit? quæ autem feriantia nata sunt, non potentia sunt, aut impotentia. Hanc sortem innatam sibi gratulabuntur cælibes, quos importunè stimularer aut periculosè amandi pruritus; sed hanc lugebunt mariti Veneris officio debiti. *Maleficiatis* hanc fortè sortem dabis? perperam. *Maleficatorum* enim status, casus est & malitia; *frigidorum*, natura est & habitudo. *Frigidi* sunt, invalidi, & *impotentes*, quibus fractus, aut mollis est *cupidinis arcus*; quos nempe deficit nulla ex iis partibus quæ virum ostendunt, at quos urit aut excitat ex iis nulla. Cæterùm *frigidi* virilibus organis præclare insigniti, à lasciviâ tuti, viros se non sentiunt, nedum experiuntur. Interea;

novercam iis defuisse non omnino naturam argumento est, pensata aliunde horum calamitas? Achillis instar, sui aliquâ parte, sunt invulnerabiles. Iterùm præ cæteris à naturâ beantur, inde feliciores quòd ancipites & neutri, fœminas inter & viros, nec sui, nec alterius sexûs ægritudinibus pateant. At *digito compesce labellum*. Quæ honestè innuuntur obscœna, inhonestè proferuntur. Ut ut sit, frigidi nati, à carne flagellati nunquam, non concupiscunt, amorum ignibus immoti, non petulci, non salaces, non catulientes. Deses enim pars illa, quâ viri forent, humilis & tacita filet, depressa jacet, motuque tardescens instupuit; nunquam ab inertia resurgens, surgit nunquam ad opus, nec in actum erigitur.

## I V.

**H**is se prodit indiciis *Virilitas*, quæ, illis absentibus, abest. Quid enim, amabo, sunt conjuges? *duo in carne una*. Quid conjugium? sexuum conjunctio, & *adharebit uxori suæ*. Illud Religio, hoc ratio. Procreationis negotium, mutuum quid, à duobus pendet. Structura est, cujus impages sejunctis divisæ locis, veniunt adunandæ. Hinc germen, illinc ovum; duabus quasi conclusa cap-

fulis, quæ duo sexus sunt. Ovum, fœtûs compendiolum, massula iners est, arcanis fœminæ partibus altè condita. Germen animabilis materies, à viri corpore in uterum exilitura; illi enim exiliendum ad ovum est, utpotè alienum à se, atque dissitum. Huic operi, *viâ viri* ad fœminam opus fuit, quâ ad segnem materiam animatio perveniret. Hæc *via*, sexuum copulatio est, cui proinde deesse, mariti conditionem abdicare est. Nam copulæ præest vir, subest fœmina; ille causa est, hæc *subjectum*; ille motum, hæc *mobile*; ille *elaterem*, hæc *elateris* captulam; verbo, *oscillum* alter, *oscillandas* altera partes sufficit; vir enim oscilla (quæ germina sonant) suppeditat, fœmina dat fomites. At ovum ut ad germen venire nequit, germeni ovum adeundum est. Adeundum dicis? ita sanè, si in aperto, vicino, & facili loco situm ovum fuisset. At secùs se habet, tam remotum enim quàm reconditum est. Hinc *potentiâ* viri opus est, seu organi *elateris*, quo missum germen ovum queat attingere. Attigisse autem non exigitur, viri enim debitum solverit, aut mariti exegerit officium, qui impetu profiliens ad ovum germen validus emiserit. Harum sub vocum umbris descriptam habes *Virilitatem*, quam con-

stituit firmus organorum *tonus*, validusque *elater*, quibus vibretur animabilis succus. Esto enim, viri muneris non sit fecundare; at potuisse illius honoris est; patris titulo deesse infauftum; mariti officio indecorum. Fortè, ovum silens erit aut subventaneum, admittendo germinis spiculo impar aut absonum, tumque irrita copula fuerit; at foeminae culpa, non mittentis, nec missilis defectu, modò præcesserit organorum *elater*, *situs*, *tonus*, & constantia *toni*, quæ vibrando, dirigendo, animandoque satis sit. Ovum enim per se immotum est; missilis ergo impetu indigum, quo motum concipiat. Hunc autem dat impetum vibratio, quæ profectam à viro retinens motûs determinationem, hanc secum transfert ad ovum. Igitur quò minus ad motum se erigere ovum potest, eò validiùs ad illum elevari oportet & erigi viri *potentiam*. Hinc bellum organorum apparatus, loco, numero, ac mensurâ absolutum ostentare, non Masculum se, sed Marem asserere est. Masculum ostendit non istorum præsentia, sed actus. Si valida & ad opus habilia esse isthæc organa confessum est, fecundatione quamvis castâ, in tuto manebit viri validitas; quod enim partium suarum erat, præstitit. At stupentia or-



gana, defecta tono, elatere destituta, agitata nunquam nec agitabilia jactare, heroïca frigidorum virtus, & potentia est. Talem hæc se prodet si cum juvenculâ sponsâ jacuerit inexpertâ. Posthâc *impotentia* argumentum evidentius rogat: solem quæris lucentem? at cæcutire amas? fidem coget sponsa isthæc (si sponsa fuerit) à nuptiis virgo superstes. Virginitatis huic argumentum deberi prætendis? solvendo erit virgo conjux, non in ære, non in rixis, non in tergiversationibus, sed in cute. Atqui isthæc erunt Medicorum phantasiæ lascivientis ludibria, hæc illius ambitiosæ artis consilia, ea audentis imperiosè quæ sui juris nec sunt, nec authoritatis, nec scientiæ. Bella verba! quasi à Judicibus invocarentur Medicorum, ac Chirurgorum artes, de organorum unicâ formaturâ, numero, figurâ, quantitate, pronunciaturæ: certè ad hæc nec eruditæ manibus, nec sapientium decretis opus erit. Verùm, cum *frigidi* esse queant, *convenientibus* quantumvis *organis instructi*; à legibus Medici interrogati, an isthæc organa *potentia* sint, & ad conjugum opus valida; eorum officii est, de organorum apparatu mirabili pronunciare non tantùm, at decernere *quid* illa organa *possint*, *quid ferre recusent*.

## V.

**A**T serò sapiunt Phryges. Juvenem habes convenientibus organis instructum; desperes nihil, juventuti nihil arduum est. Talis Athletæ gratiâ, in spem contra spem ire licet. Tantùm, da spatium, tenuemque moram; nam grande moræ pretium est. Da tempus; quod ætas nequit, sæpe sanavit mora. Hæc mora neque sponfos dedecet:

*Nubere si . . . voles, quamvis properabitis  
ambo,*

*Differ; habent parva commoda magna mora.*

Venereos in juvene recognoscis lepores? At

*Non formosus erat, sed erat foecundus Ulysses.*

Copulæ nondùm maturum excusas? At

*Heroës citò maturi; Et*

*Cæsaribus virtus contigit ante diem.*

Spem, emendicando aïs, retine . . . .  
spes una hominem nec morte reliquit.  
Igitur

*Eia age, rumpe moras; quò te spectabimus usque?*

*Dum quid sis dubitas, jam potes esse nihil.*

*Cùm mora non tuta est, totis incumbere remis*

*Utile, & admissò subdere calcar equo.*

Urgebis? Sed juvenem cupido non urit,

*An ut Virginitatis , &c. 589*  
non uxoris urget , nec fœturæ amor ?

*Excitat ignavos spes fama.*

Sed ad quid evidentia *Virilitatis* in-  
dicia exigî ? ad quid proferri Virginita-  
tis notas ? numquid non pudorem exue-  
re est ? *frigidorum* cantilenam , pudibun-  
dorum ne pudeſcant ! Pudibundumne  
dixeris , quod jubent leges , quod Rê-  
ligio finit , quod probat usus ? turpe est  
*frigidorum* connubium , quorum non  
est *thorus immaculatus*. Thorum interea  
*frigidi* emendicare ſolent , ut *potentia* pe-  
riculum faciant , nam in multis , aiunt ,  
*intrat amor mentes usu*. Ita in validis ;  
at in frigidis dediscitur usu. Insuper ,  
an *frigidorum* portentosa libidine Sacra-  
mentum ſcelerari licet ? ſpeciminis titu-  
lo thori usus indulgetur iis , quibus *an-*  
*te pilos non venit amor* ; qui ſilentem ce-  
lant , ſuo tempore maturandam *poten-*  
*tiam*. At tu juvenis ille , *instrumentis con-*  
*venientibus instructe* ,

*Dùm vernat ſanguis , dùm rugis integer annus ,*  
*Utere ;*

*Si tardus eris . . errabis . . tranſiet atas.*

Bellè mones ; quaſi verò id ſpectes ab  
eo , cui deſunt *Virilitatis* indicia. Apa-  
ge , inquam , iſthæc indicia , hoſtilia

pudori, religioni contraria ! opera tenebrarum sunt tenebris condenda, quæ noctuarum exemplo lux offendit, fugatve hominum præsentia. Prætereà, itane stimulos amoris evocare datur ? siccinè Veneri litare ? siccinè tentaminis infandi memoriam refricare ? pudicè quidem, ut videtur. At unde virilem organorum habitudinem desiderari *in juvene tam convenienter iis instructo* ? unde hunc oportere adigi ad illum partium *tenorem*, qui in virum non eviratum cadit ? excitari ad actum, aut organa erigi, impermissum credis ? at jubet consuetudo vetus, quam Ecclesia videt tacetque, sinunt Pontificiæ leges, cogit necessitas. Necessitas ? ita necessitas, si thorum à sceleratis frigidorum ausis arceri volueris. Aliàs, impermissio illo *Virilitatis* signo, in tuto sunt *frigidorum* connubia, de quibus solvendis sileant oportet leges, & lites. Aliundè, si excitare se juvenem piaculo ducatur, fortiter ut est ille tuus à natura instructus, excitatum ultrò se monstret. Atqui excitatum se nunquam sentit ? ecce fatentem reum habes ; *frigidus* est. Se sentiet, aïs, factâ sibi puellæ copiâ. Quid autem si matrimonio traditum, copulæ imparem declaret missella conjux ? Quid si inveniatur oneratus magis quàm ornatus *convenientibus*

*organis*, utpotè tristibus, & plumbeis? Quid si intentatam copulam in se ostendere polliceatur fraudata conjux, intactam se monstrando? Eodem quo te tuaris pudoris velo, hanc illicò tegi postulabis? Sed hos mitte cuniculos, ab his abstine tricus. Ad turpia licita cogit necessitas, mundis omnia munda; neque sordida quævis, quæ verecunda, nisi quæ fordescens animus admiserit. Cæterùm an hodie primùm Virgines inspicere cœptum est? Patrum Ecclesiæ memoriâ, Virgines stupro notatas intueri moris fuit. Exindè leges id ipsum imperârunt. Incertari clamitas Virginitatis indicia; errare amas; tam certa sunt, quàm certa habetur rerum humanarum conditio. *Una quidem hirundo non facit ver*; neque unicum, aut uniusmodi signum Virginitatem astringet: sed factâ signorum, conditionum, ac circumstantiarum *syndrome*, in discernendo tutus erit æquus rerum æstimator. Reverâ, si de Virgine semel tantùm compressâ quæstio fuerit, obscuræ fortè videbuntur constuprationis notæ; de illo tamen stupro decernunt, leges, si illud recognovisse oculi eruditi testentur. Verùm, incertumne veniet judicium de inspectâ muliere virum sæpiùs passâ? an in illâ expectare erit Virginitatis umbellam? At inspiciendæ

mulieris copia non datur ; dubia visa sunt viri organa ; undenam alterutrius conditionem definieris ? Imò , en se tibi prodit Virginitas ; hujus indicia quæ in alterutro conjugum incerta quærebas , in utroque certa tenes. Non maritum se profert sponsus , non sponsa se maritam ? certus concludas , sunt Virgines ambo.

*Ergo ut Virginitatis , sic Virilitatis  
certa Indicia.*





# \* QUESTION

DE

# M E D E C I N E :

*S'il est des Signes qui assûrent de la puissance des Hommes , autant que le font ceux qui répondent de la sagesse des Filles ?*

I.

**L'**ETRANGE incertitude ! tout nous impose , & jusqu'aux apparences les mieux établies , elles nous donnent le change. La séduction vient de ce que l'apparence nous saisit , & que la vérité nous échape ; parce que les dehors des choses nous en derobent la nature. La beauté elle-même , n'est souvent qu'un masque qui déguise une *Hécube* sous le visage d'une *Hélène*. Par une semblable méprise , on se trompe en prenant un

\* Cette traduction a été faite par Monsieur HECQUET lui-même , pour arrêter les traductions malignes & mauvaises qu'on en faisoit courir.

époux pour un mari, un mari pour un pere, un garçon pour un homme. Car enfin quoiqu'il ne soit point de sexe double, qui tiennent tout à la fois de l'homme & de la femme, il est des visages & des contenance douteuses, qui tiennent de tous les deux. Le mot même d'*homme* est équivoque, il s'entend aussi de la femme. De-sorte qu'on pourroit dire des hommes ce qu'on dit des mets douteux, ce sont des ambigus. *Aidez-moi*, dit Aristarque, *à définir ce doucereux, qui affecte les airs d'une femme; de quel sexe feriez-vous cette aimable figure? Dites-moi à l'oreille, sans que personne nous entende, quel nom lui donneriez-vous? Mais pourquoi chercher ce nom, qui échape à l'esprit tant il est douteux? Du moins qu'il n'arrive pas à ce beau visage de m'appeller frere, car je l'appellerois sœur.* Seroit-ce donc qu'on pourroit se méprendre dans la distinction des sexes? Tant s'en faut; mais on se trompe à juger des sexes par les visages: de-sorte qu'on se trouve souvent embarrassé à trouver la vérité de l'homme dans sa figure. Les organes même qui distinguent les sexes, ont leurs manieres de séduire. Le nombre, la quantité & la conformation de ces parties peuvent suffire, pour distinguer un homme d'avec une femme, une fille d'avec celle qui



ne la seroit plus ; mais ce seroit une méprise grossière , qui tiendroit de l'impéritie , de conclure de la seule présence de ces organes , qu'un homme est mari , *habile* ou *inhabile* , *puissant* ou *impuissant* , *froid* ou *passionné* , *capable* ou *incapable* d'user d'une épouse. Mais en parlant des sexes , on demande s'il en est un plus excellent que l'autre ? L'on croiroit presque par cette question , que les hommes , ennemis du beau sexe , auroient dessein de le déprimer ; mais ils n'en paroissent pas moins épris , puisqu'il s'en trouve parmi eux qui s'honorent de ressembler aux femmes , que plusieurs ne seroient pas fâchez de sentir leurs charmes , & que beaucoup aimeroient à s'en laisser vaincre. Sied-t-il bien après cela aux hommes de dire , que les femmes ne partagent qu'à demi la nature humaine , tandis qu'ils paroissent eux-mêmes des demi-femmes. Bien-tôt même déroberont-elles l'homme à lui-même , si jamais elles parviennent à lui enlever la force , qui fait le titre de sa préférence. Mais elles en sont déjà là , puisque les Heros eux-mêmes ont à craindre de s'affoiblir auprès d'elles , depuis qu'on a vû *Hercule* se réduire à filer à leurs côtez. Voilà certes un prodige de puissance dans les femmes , d'autant plus étrange , qu'il

n'est presque qu'au pouvoir de ceux qui sont *froids*, de n'en rien craindre. Il n'est donc plus permis de dire que la femme soit un monstre, ou la production d'une nature qui s'égare ou se fourvoie ; le monstre seroit dans cette opinion, à moins qu'on n'appellât prodige dans les femmes, ce pouvoir de vaincre les vainqueurs. Peut-être dira-t-on que l'homme est le souverain, puisqu'il est le chef de la femme. Mais tire-t-il cette souveraineté de son fond ? a-t-il fallu moins que la vertu d'un Sacrement, & que la force des Loix, pour la lui valoir ou l'y maintenir ? Le plus grand malheur des personnes du sexe, est qu'elles disputent entr'elles de la préférence ; celles qui sont mariées la prétendent au-dessus de celles qui gardent le célibat. A la vérité le mariage l'emportoit dans la Loi ancienne, mais le célibat l'emporte dans la Loi nouvelle. De-là est venuë l'estime que l'on fait aujourd'hui de la continence ; état si digne & si rare, que quelques-uns le croient à la portée de peu de filles. En effet, il faut convenir qu'elle est comme une fleur tendre & délicate qu'une ombre d'impureté ternit ; une pureté qu'une apparence de saleté altère. Aussi enseignent-on dans la Religion Chrétienne, que

*S'il est des Signes qui assurent &c.* 597  
la virginité se perd par l'esprit, parce qu'on peut cesser d'être vierge dans un corps chaste. On comprend par cette maxime de morale, à combien de pertes est exposée la pureté de l'esprit ; cependant celle du corps se trouve encore exposée à plus de naufrages, si l'on en croit ceux qui ont si mauvaise opinion de la continence. De ce nombre sont ceux qui par un malin artifice décrivent un sexe, dont ils n'ont pû défendre leur cœur. Ils voudroient qu'on crût qu'il en est d'une fille sage comme du Phénix, ou que ce seroit une des sept merveilles. Cependant cette calomnie outrée n'est point un effet de la haine, puisqu'ils déclament contre ce qu'ils ne peuvent se dispenser d'aimer. Ils ne laissent point de pousser loin leur médisance affectée, jusques-là qu'ils ne voudroient admettre aucun signe de distinction entre une femme & une fille. La pudeur sur le visage, la retenue dans les yeux, la sagesse sur le front, la fuite des hommes, l'amour de la retraite, l'inclination pour le silence, une conduite sans reproche, des mœurs sans tache, leur paroissent de foibles garants d'une vertu si rare. Ils tiennent que ces marques sont aussi celles de toutes les femmes sages, qui honorent le sexe & le ma-

riage. Il leur faut d'autres signes de continence, qui répondent que le corps est aussi entier, que les mœurs sont intègres. Ils se moquent avec raison de ces marques qu'on tire *du col, du nez, de la voix*, pour s'assûrer de la sagesse d'une jeune personne. Leur mauvaise opinion contre les filles n'en demeure pas là, ils refusent de reconnoître en elles aucune différence dans les organes qui font le sexe. Fussent-elles filles ou femmes, ils sont, disent-ils, les mêmes dans les unes & dans les autres : on y trouve de part & d'autre même apparence, même disposition, même couleur, même situation, même attitude. Mais c'est vouloir nous persuader qu'une fleur qui n'aura été ni touchée de personne, ni atteinte d'aucune altération, ressemble en tout à une autre, que des mains impures ou grossières auroient flétrie, froissée, & ternie.

## I I.

**Q**UEL malheur d'être sorti de la simplicité des premiers tems ! Quel dommage que celui d'avoir abandonné la naïveté de nos peres ! Où sont ces hommes de l'ancienne vertu, moins sçavans, mais plus sages, vrais par nature, sinceres par éducation ! Fût-il ar-

*S'il est des Signes qui assurent &c.* 599  
rivé de leur tems de douter de la sagesse  
d'une fille qui venoit de se marier, on  
s'en rapportoit à des signes simples, aus-  
quels cependant tout le monde donnoit  
sa confiance. Ce n'étoit ni en découvrant  
ce que la pudeur cache, ni en dévoilant  
ce que la nature couvre, ni en portant  
les yeux sur ce qu'elle leur dérobe; par-  
ce que la vûë le deshonne, & que le  
toucher le soüille. Ces sages se conten-  
roient de voir dans les linges de la nou-  
velle épouse, les débris d'une intégrité  
perdue: sur cette simple apparence, une  
nouvelle mariée étoit si parfaitement  
justifiée, que le mari convaincu de ca-  
lomie, étoit condamné au fouët. Voi-  
là jusqu'ou nos peres avoient donné con-  
fiance à cette simple apparence; mais  
elle en mérite aujourd'hui davantage,  
puisqu'elle peut servir de preuve à la  
honteuse marque d'*impuissance* dans les  
*froids*. Car enfin si une jeune personne,  
qui viendroit de se marier fille, vou-  
lant venger son sexe à l'encontre des  
hommes, venoit se plaindre devant les  
Juges, de ce que par l'*impuissance* d'un  
prétendu mari, elle ne peut leur pro-  
duire les marques ordonnées pour prou-  
ver qu'elle s'est mariée fille, le défaut de  
ces marques ne seroit-il pas une preuve  
qu'elle auroit trouvé ce mari en défaut,

puisque leur présence étoit une preuve de puissance dans l'homme, ou de consommation dans le mariage ? Le mari voudroit-il se justifier ? la mariée le convaincroit en offrant la visite de sa personne. Car enfin se montrer fille après les nûces, ne doit pas moins être une marque d'*impuissance* dans un nouveau marié, que le défaut de production des signes ordonnez par la Loi, étoit une preuve que la mariée n'avoit point été sage avant ses nûces. Pourquoi donc tant de recherches ? pourquoi tant de preuves pour convaincre un *impuissant*, ou justifier une fille ? faudroit-il d'autres marques qu'un mari auroit été *impuissant*, & qu'une mariée seroit demeurée fille, que le défaut du signe ordonné par les loix ? Ainsi la plainte d'une jeune mariée, de ce qu'elle ne pourroit produire les marques de la sagesse avant ses nûces, seroit une accusation d'*impuissance* à l'encontre du mari, & ce seroit une conviction si elle offroit de se montrer fille. Grand Dieu ! que cet expédient ; tout simple qu'il est, & autorisé par les Livres Saints, termineroit de procès ! Par ce moyen on se passeroit de ces honteux termes d'*hymen*, de *caruncules*, &c. on n'auroit plus recours à ces honteux examens, sçavoir si les organes des fem-

mes

*S'il est des signes qui assurent, &c.* 601  
mes se retrouvent dans leur situation, s'ils ont gardé leur apparence naturelle, leur ton, leur uniformité, leur proportion, leur œconomie. Ce n'est pas que toutes ces observations n'ayent leur vérité; car ces parties sont si dissemblables en des filles devenuës femmes, elles changent si manifestement de face après le mariage, qu'elles prouvent aussi sensiblement qu'elles sont d'une fille, quand elles se trouvent en leur entier, qu'elles montrent qu'elles sont d'une femme, quand elles se trouvent forcées, sorties de leur niveau & de leur ordre. Pour le comprendre, il faut se souvenir que l'union des sexes ne peut devenir féconde, qu'autant que les parties qui s'unissent ont de ressort. Peut-être croiroit-on que ce ressort ne viendroit uniquement que de la part du mari, mais ce seroit mal entendre la chose. Il y a aussi une force de muscle dans la partie de la femme, tellement disposée par la nature, que plus cette partie est dilatée, plus elle fait effort pour se rétrécir, parce que ses fibres se racourcissent, se ramènent, & rentrent en elles-mêmes. Or pour concevoir jusqu'où va ce resserrement, il faut examiner jusqu'où se porte la dilatation. Les fibres de cette partie dans

leur étendue naturelle, telle qu'elle est dans les personnes qui n'ont point été mariées, font un volume de quelques poûces; au lieu que dans les femmes grosses elles forment en se dilatant un volume gros comme la tête. Rien ne prouve tant que cette prodigieuse dilatation, l'énorme *élasticité* de cette partie, puisque des fibres ont d'autant plus de *ressort*, qu'elles sont plus capables de se racourcir. Les voyes qui menent, & qui tiennent à cette partie, en partagent le *ressort*; c'est un canal dont les parois peuvent se rapprocher avec force, de sorte que se comprimant dans l'action des sexes, elles chassent avec impétuosité vers le lieu de la fécondation, le suc qui y est envoyé, pour l'y aller faire. Qui n'apercevra que pendant ce mutuel effort, & cette double violence, les organes de la femme prêtent avec peine, & qu'ainsi ils doivent perdre beaucoup de l'arrangement, de l'égalité, & de la situation qui les unifesoit? C'est pourquoi ils doivent se montrer changez de face, déplacés, désunis, détendus, aplanis, relâchés. Au reste, les signes qu'on tirera de cette uniformité, & du niveau de ces parties, ne sont pas sujets à séduction; car quoi



*S'il est des Signes qui assurent* Ec. 603  
qu'ait pû inventer la débauche , pour  
contrefaire ou rétablir l'union extérieu-  
re de ces parties , il lui est impossible  
d'imiter les sillons qu'on y trouve quand  
elles n'ont souffert aucune violence. La  
débauche réussira aussi peu à réparer le  
coloris , l'égalité , l'œconomie , & le  
juste assemblage qui les approche , &  
que l'union des sexes ruine inmanqua-  
blement. Il semblera peut-être qu'on  
voudroit éluder de s'expliquer sur l'*hy-*  
*men* , parce qu'on le croiroit une fable ;  
on l'admet au contraire comme un signe  
non douteux de sagesse en celles en qui  
on le rencontre , ce qui n'est pas sans  
exemple parmi les bons Anatomistes.  
Mais au défaut de ce signe , on trouve  
son équivalent dans l'intégrité ou le juste  
assemblage des *caruncules*. Mais peut-  
être forme-t-on encore quelque doute  
sur ces *caruncules* ; du moins n'y en a-  
t-il point sur l'art qui ferme ces parties ,  
& qui en fait le sceau dans les personnes  
sages , ni sur la justesse des brides qui  
les serrent , qui les affermissent , & les  
défendent de telle sorte , qu'elles doi-  
vent paroître désunies , désassemblées ,  
& changées de face par l'action des se-  
xes. Mais il reste encore une autre res-  
source pour vous assurer , même sans tous  
ces examens , si une mariée est demeu-

rée fille : C'est dans la parole qu'elle vous donnera que son mari l'a laissée telle. Cette ressource vous paroît impertinente ? aussi est celle de la parole que vous donne ce mari , qu'elle est femme , à laquelle vous voulez cependant qu'on se tienne. Mais pourquoi cette préférence pour la parole du mari ? C'est , dites-vous , parce qu'il est le chef de la femme , auquel elle doit toute créance. La maxime sera vraie quand l'homme sera devenu mari , & que l'épouse sera devenuë femme ; en ce cas même elle l'appellera *son Seigneur & son Maître* : mais un impuissant ne fut jamais mari , & son épouse ne fut jamais femme.

## I I I.

**O**N appelle *puissance* pour le mariage ; la faculté d'en remplir le devoir ; car enfin quoiqu'on n'exige point d'un homme , qu'il soit mari passionné , on demande d'un mari qu'il soit un homme sensible. Ce devoir ( selon les Physiiciens ) consiste dans l'union des deux sexes , en vûë de laquelle on s'épouse , comme entrant dans la fin du mariage. En effet on se marie pour avoir des enfans , & pour cela tout le monde convient que les sexes doivent s'approcher. Il est pourtant vrai que cette union se

*S'il est des Signes qui assurent &c. 605*  
 passe souvent sans que la fécondation s'en ensuive ; c'est lorsque les organes vuides de sucs ou d'esprits , manquent de ressort ou de matiere pour cette opération. Ainsi avec la faculté aux sexes de s'unir , il doivent être en état de fournir la matiere de la fécondation , & de la chasser vers l'endroit où elle doit s'accomplir. Mais , exiger avec ce ressort dans les organes , cette impétuosité qui doit emporter cette matiere au lieu de sa destination , c'est établir les causes de la fécondation du mariage , au lieu qu'on ne recherche ici que les signes qui font voir un homme en état d'en remplir le devoir. Or quoiqu'il n'y ait pas de féconds *impuissans* , il y a des *puissans inféconds*. Si après cela on demande, quels sont ces signes ? Comme les enfans qui sortent d'un mariage , sont les témoins de sa fécondité , les signes qui montrent qu'un homme peut devenir mari , sont les preuves qu'il y est *habile*. Peut-être fera-t-on consister ces signes dans *la belle conformation d'un jeune homme que la nature aura doüé d'organes convenables* \* : car enfin , quoi de plus efficace pour le

\* Voyez la Thèse soutenüe dans les Ecoles de Médecine le 17. Novembre 1712. *In Juvene convenientibus organis instructo , nunquamne desperanda Venus ?*

mariage, qu'un riche appareil de tout ce qu'il faut pour exciter la tendresse, ou allumer la passion? Pourroit-on appréhender qu'une si belle représentation devînt sans effet? sur-tout si cet ample appareil se trouve dans un corps bien nourri, livré à la volupté, pétri de mets délicats, baigné & animé de liqueurs chaudes, ou de boissons spiritueuses; est-il possible de croire qu'un homme dans cet état, que les charmes amolissent, & que la volupté obsède, puisse être insensible à la volupté, ou incapable de tendresse? Peut-on imaginer que tant d'instrumens lubriques ne se feront jamais sentir? Oui certes cela est possible; on se trompera à toute cette belle apparence, si elle est sujette à caution, si elle impose aux yeux, si elle les séduit. Or elle les séduit, si ces organes ont plus de montre que de vérité, s'ils sont moins des réalitez que des ressemblances, tant ils paroissent dénuéz de force, d'action & de vie. Qu'appellez-vous dénuéz de vie, des parties qui n'ont ni mouvement, ni disposition à se remuer? C'est abuser du nom de vie, & leur faire honneur d'un titre qu'elles ne méritent jamais. Ce ne sont point des parties mortes, elles n'eurent jamais de vie; leur endormissement n'est point d'aujourd'hui, il n'est pas contracté, il

*S'il est des Signes qui assurent* &c. 607  
est aussi ancien que ces parties, il est né avec elles. Mais s'il n'est pas permis de conclure qu'une chose est réelle, parce qu'elle est possible, sera-t-il raisonnable de se promettre, de ce qui ne put jamais rien; qu'il pourra jamais quelque chose? Or ce qui n'a point d'action ni de force ne peut rien; il est donc impuissant. Ceux qui ont à vivre dans la continence, pourroient se sçavoir gré d'être nez avec cette sorte d'inaction, eux pour qui une forte inclination pour le sexe, devient une tentation dangereuse ou importune: mais cette tranquillité affligera un mari; qui se doit à sa femme. Peut-être essayera-t-on d'excuser l'impuissance d'un mari *froid*, par le soupçon de *maléfice*; mais mal à propos: l'état des personnes *maléficiées* vient de malice, & par cas fortuit; au lieu que celui des maris *froids* vient de naissance: les *froids* sont donc des hommes *ineptes* au mariage, inébranlables aux traits de la plus piquante passion, laquelle n'a contre eux ni éguillon, ni force, gens d'ailleurs à qui il ne manque aucune des parties qui déclarent le sexe, mais qui ne sont remuez ni sollicités par aucune de ces parties. Au surplus, les *froids*, tout avantagez qu'ils sont, autant que les autres hommes, d'*organes convenables*, ont

le bonheur de n'en être pas incommodé ; ils sont exempts de tentation, parce que ne se sentant jamais hommes, ils ne sont point exposés aux saillies, ni aux vivacitez de ce sexe. Ce n'est pourtant pas que la nature leur ait tout-à-fait manqué, ou qu'elle leur ait entièrement refusé ses faveurs, elle a sçu d'ailleurs dédommager leur disgrâce ; elle en a fait des *Achilles*, en les rendant en quelque maniere invulnérables. Cette attention en leur faveur, n'est pas la seule par où elle les distingue, elle les avantage encore en ce qu'étant des ambigus d'hommes, ou des *individus* neutres, n'étant ni hommes ni femmes, ils ne sont point en bute aux insultes de l'un ni de l'autre sexe, & n'en ont point les maladies. Mais brisons là-dessus ; il deviendrait honteux de s'expliquer sur des matieres, que le détail rendroit obscènes, & dont la pudeur ne permet que le général. En un mot, des *froids* par nature, n'étant point exposés aux soulevemens, qu'excitent dans le corps des passions honteuses, n'ont point à combattre la concupiscence ; insensibles au piquant de la volupté, ou aux éguillons de la chair, ils ne sont ni portés, ni emportés au penchant du plaisir, ils ne sentent point les femmes. La raison en est sensible,

*S'il est des Signes qui assurent Etc. 609*  
les organes qui font les maris ne les tourmentent point ; ces organes demeurent en eux tranquilles , négligez , oubliez , inutiles ; ce sont des pieces dormantes que rien ne remuë , des parties abattuës que rien ne releve , des instrumens oisifs que rien n'excite ; enfin des masses lourdes & pesantes que rien ne souleve , que rien ne déplace , ou ne met en œuvre.

I V.

**V**OILA par où l'on distingue la *puissance* d'un homme , à faute de quoi il est déclaré *inhabile* au mariage. Car enfin , qu'est ce qu'un mari ? qu'est-ce qu'une femme ? *Deux personnes* ( dit l'Ecriture ) *dans une seule chair*. Qu'est-ce que le mariage ? l'union des sexes , selon la parole du Créateur ; *le mari* (dit-il) *s'unira à sa femme*. Voilà ce que la foi nous apprend , voici ce que la raison nous enseigne. L'œuvre du mariage est relative , ou dépendante de deux choses. C'est comme un édifice qui se fait de pieces d'assemblage , placées en différens lieux , d'où il faut les rapprocher. Le germe qui doit operer cette production , est dans un endroit ; l'œuf d'où elle doit éclore , est dans un autre ; tous deux en des réservoirs différens , ce sont les sexes. L'œuf , qui est l'ébauche de l'animal , est une petite masse de chair im-

mobile , glissante & profondément nichée dans le corps de la femme. Le germe ( par lequel on doit entendre une matière vivifiante ) est dans le corps de l'homme , d'où il doit s'échaper dans celui de la femme , par l'effort qu'il reçoit vers l'œuf , qu'il est obligé d'aller chercher au loin. Pour y arriver , il a eu besoin d'un passage pour le porter d'un corps à l'autre , & aller animer cette masse immobile , ou la mettre en branle ; ce passage est l'union des sexes , si nécessaire d'ailleurs , qu'un mari déchoit de sa qualité , s'il ne peut y satisfaire : en effet l'homme est dans cette action le principal acteur , au lieu que la femme n'y est qu'en second ; le mari influence dans cette œuvre , la femme ne fait presque que s'y prêter ; celui-là fournit la cause du mouvement qui va le faire , celle-ci lui donne la matière ; l'un envoie le ressort qui va porter la *vibration* , l'autre fournit le lieu qui doit le loger ; en un mot l'un transfère le *pendule* qui va commencer l'*oscillation* , l'autre la matière qui va s'y soumettre : parce que l'homme portant le germe , auquel les Latins donnent le même nom qu'à un pendule \* , il est vrai de dire que le mari porte la cause des *vibrations* , &

\* *Oscilla* veut dire germes.



*S'il est des Signes qui assurent* Ec. 611  
que la femme fournit les instrumens qui  
doivent les continuer. Cependant l'œuf  
ne pouvant se rendre vers le germe, pour  
recevoir la fécondation, c'est une néces-  
sité au germe d'aller trouver l'œuf. Il  
arrive même quelque chose de plus ; car  
pour que le germe allât trouver l'œuf,  
il faudroit que l'œuf fût dans un endroit  
découvert, non détourné, aisé à attein-  
dre ; mais au contraire il est dans un  
lieu profond & reulé, c'est pourquoi  
il faut une *puissance* dans l'homme, ou  
une force de *ressort* dans les organes qui  
donne au germe toute l'impulsion suf-  
fisante pour pouvoir atteindre l'œuf :  
on dit pouvoir atteindre, parce qu'il  
n'est pas nécessaire pour établir la *puis-  
sance* de l'homme, que le germe attein-  
gne l'œuf ; un mari en est quitte, & doit  
être censé avoir fait tout ce qui dépend  
de lui, quand il a donné au germe qui  
part de son corps, assez d'élan & de sail-  
lie, pour atteindre l'œuf. Ces termes fi-  
gurez & métaphoriques renferment l'i-  
dée de la *puissance* de l'homme, qui con-  
siste uniquement dans une direction con-  
stante & convenable dans les organes,  
& dans une force suffisante de ressort,  
qui chasse au loin le suc destiné à la fé-  
condation. Car enfin accordant à un  
homme qu'il n'est pas responsable de ce

que son mariage est sans fruit , il n'est point excusable, s'il lui est impossible de faire ce qu'il faut pour en avoir ; car qu'il ne devienne point pere , peut-être fera-ce l'effet de son malheur , mais qu'il ne puisse être mari , ce ne peut être pour lui qu'un sujet de confusion. Qu'il arrive, par exemple , qu'un œuf se trouve vicié dans le corps d'une femme , inepte à la fécondation , c'est-à-dire mal disposé pour recevoir le germe , les sexes se joindront sans fruit ; mais la faute viendra de la part de la femme , non de celle de l'organe qui lance le germe , ni du germe qui est lancé , pourvû qu'il soit constant que l'élasticité de l'organe, son attitude & la direction ayent été telles , & pendant aussi long-tems qu'il a fallu pour assûrer au germe la destination & la détermination vers la fécondation. Car l'œuf étant incapable de se transporter , il ne peut recevoir de mouvement que par la rencontre du germe , qui vient le heurter , & le mettre en branle. C'est une sorte de choc qu'opere la *vibration* , par laquelle le germe communiquant à l'œuf la détermination qu'il a reçûe de l'organe d'où il part , lui transmet son mouvement ; ainsi plus l'œuf a de difficulté pour sortir de son repos & se lever de sa place , plus la puissance de

l'homme doit s'élever & s'accroître, pour lui transmettre ce mouvement. Tout ceci fait comprendre qu'en montrant un pompeux attirail d'organes, notables par leur prestance, suffisants par leur nombre, distinguez par leur volume, c'est prouver qu'il ne manque rien au sexe d'un homme; mais cela n'ôte pas le doute qu'il ne manque beaucoup à la condition d'un mari, laquelle ne se décide pas par la présence de *beaux organes*, mais par les marques effectives de leur action; de sorte que dès que *ces organes* se font voir capables de *puissance*, ou propres à leurs fonctions, fussent-ils employez sans fruit, un mari est purgé du soupçon d'*impuissance*, parce qu'il a fait son devoir; au contraire, ne produisant que des parties nonchalantes, paresseuses, flasques, incapables de se remuer, parce qu'elles ne remuerent jamais, ce n'est que de quoi parer un *impuissant*, ou l'honorer d'un masque de puissance. Le soupçon sera confirmé, si cette prétendue puissance s'étoit endormie ou oubliée à côté d'une jeune femme; car chercher après cette épreuve un signe d'*impuissance* moins équivoque, ce seroit chercher le soleil en plein midi. Cependant parce qu'il est des gens qui se plaisent dans le doute, & qui aiment

à se boucher les yeux , la marque suivante est sans réplique : C'est si cette prétendue femme le trouvoit fille après les nôces. L'obligera-t-on à en faire preuve ? elle n'y employera ni argent , ni chicanes , ni mauvaises difficultez , la visite de la personne sera la caution. Mais cette preuve , dira-t-on , est une de ces productions imaginaires d'une tête échauffée de Médecin , qui entreprend sur ce qui ne fut jamais de sa compétence , sur ce qui excède son pouvoir , & qui passe les connoissances. La belle ressource ! Comme si on pouvoit imaginer que des Juges crussent avoir besoin de Médecins & de Chirurgiens , seulement pour en faire des inspecteurs , leur donnant des parties à compter , à décrire & à mesurer. Ce seroit bien la peine d'employer à une œuvre si basse , & à une fonction si aisée d'habiles maîtres & de sçavans hommes. Cette intention ne fut jamais celle des loix ; mais parce qu'il est ordinaire à des hommes *impuissans* par *frigidité* d'être parfaitement conformez , les Juges consultent des Médecins pour sçavoir d'eux , si ces organes parfaits à la vûë ont d'ailleurs leur puissance , & leur validité pour l'œuvre du mariage : ce n'est donc pas pour juger d'une belle montre , ou d'une avantageuse repré-

*S'il est des Signes qui assurent &c. 61*  
sentation d'organes qu'ils sont appelez ,  
mais pour décider de leur puissance , &  
fixer leur valeur.

V.

**O**N objecte qu'il est des constitu-  
tions paresseuses & des tempéra-  
mens tardifs. On propose un jeune hom-  
me \* en qui les espérances sont belles ,  
fondées qu'elles sont sur la fleur d'une  
jeunesse brillante , sur un corps frais , &  
richement orné d'organes. N'est-ce pas là  
de quoi se tout promettre ? Un jeune  
mari ainsi bâti , promet-il peu en amour ?  
Y a-t-il rien au contraire , dont on ne  
doive se flater de la part d'un si brave  
athlete ? certes des espérances manquées  
deviendroient capables de retour dans  
un sujet de si belle ressource ! Il faut  
seulement donner quelque chose au tems ,  
& ne se pas rebuter pour les délais , ils  
seront amplement réparez dans la suite  
avec un peu de patience ; le tems qui  
est un grand Médecin , pourra remédier  
aux manquemens de l'âge ; les délais  
même conviennent en fait de mariage :  
car quelque impatience qu'ayent des époux  
de s'unir , ils y viennent toujours à tems.  
On fait valoir les charmes de ce jeune  
homme : mais on veut dans un mari des

\* Voyez la Thèse , *In Juvene convenientibus ?*  
&c. déjà citée.

attraits qui prennent ; car *Ulysse* ne passoit pas pour beau , mais il étoit puissant. Il le deviendra (dit-on) avec l'âge : mais *les vrais braves n'attendent rien du tems* , & *la vertu naît avec les grands hommes*. Mais enfin de grace pourquoi désespérer ce jeune homme ? *Pourquoi lui ôter l'espérance , la seule chose qui nous suit jusqu'à la mort ? Hâtez-vous donc* (dit *Aristarque* ,) *évertuez-vous , qu'on ne vous voie plus sans rien faire ; car tandis que vous laisserez le monde en attente de quelque chose , vous pourriez bien par avance n'être rien. Le délai commençant donc à devenir pour vous de mauvaise augure , il vous convient de faire un dernier effort , & de vous exciter à finir. . . .*

Mais ce jeune homme n'y est , dit-on , point porté , il est insensible pour les femmes , il ne se soucie pas de devenir pere. *Qu'il s'en soucie par point d'honneur*. Mais quel point d'honneur , à montrer des signes de puissance , & à obliger une fille à se faire voir telle ? Quoi de plus honteux ? Prétextes , excuses frivoles , ordinaires dans la bouche des impuissans ; ils se piquent de pudeur pour s'épargner la honte de leur état. Car enfin sera-t-il contre la pudeur , de se conformer à ce que les Loix ordonnent , à ce que la Religion permet , à ce que l'usa-

ge autorise ? N'est-ce pas plutôt le mariage des *impuissans*, qui est une infamie, parce qu'ils ne sçauroient essayer d'en user sans crime ? Vous les voyez cependant ces *impuissans*, mettre leur dernière ressource dans la *cohabitation*, qu'ils demandent en grâce pour s'éprouver, persuadez que la passion pour les femmes se prend ou s'accroît à leurs côtés. Mais cet expédient qui réussit à ceux qui sont capables pour le mariage, tourne à la confusion de ceux qui sont *froids*, parce qu'ils se convainquent par-là de plus en plus de leur indigne foiblesse. Aufurplus peut-on permettre à des *impuissans* un Sacrement qu'ils ne peuvent que profaner par le crime d'une impudicité monstrueuse ? La *cohabitation* s'accorde pour essayer des époux, en qui les passions tardives supposent un germe de puissance qui doit enfin éclore : mais pour un jeune homme avantaagé d'organes, autant qu'on le dit, en qui tout pousse ou végète, que lui reste-t-il qu'à éprouver ces organes dans le mariage ? Délibérer en pareil cas, c'est manquer l'occasion & perdre les beaux jours. L'avis est bon, mais à qui seroit en puissance de l'exécuter. Mais trêve, se rectie-t-on, sur ces preuves, qu'on n'en parle plus, elles sont criminelles & honteuses. Ce sont des œu-

vres de ténébres, lesquels semblables aux oiseaux de nuit disparoissent au grand jour, ou que la vûë des hommes effraouche; ils ne s'accommodent que de l'obscurité & du secret. On ajoûte que ce seroit s'exercer au crime, s'exciter à la passion, & se prostituer à l'infamie; enfin que ce seroit faire revivre ces infames épreuves que le Barreau a si sagement prosrites. Certes, on se laisseroit quasi prendre à ces apparences de pudeur. Mais pourquoi trouver ce jeune homme, qui est si bien en organes, avec si peu d'apparence de mari? Pourquoi faut-il l'obliger de se montrer dans l'attitude qui arrive à ceux qui ne sont point froids? C'est, dit-on, que ce seroit une scéleratesse dans un homme qui exerceroit ces organes à l'impudicité. Mais l'on s'en tient à ce qu'une ancienne coûtume autorise, à ce que l'Eglise voit & souffre, à ce que les Souverains Pontifes permettent, à ce que la nécessité exige. Nécessité? Oüi nécessité, si l'on veut préserver les mariages d'infames licences, ou d'inutiles attentats de la part des *impuissans*: car sans la précaution d'obliger à montrer des marques d'homme, on ne peut plus inquiéter personne pour cause d'impuissance, il ne faudra plus là-dessus ni Loix, ni Arrêts. Mais enfin



si l'on soupçonne du crime dans l'action d'un homme qui montreroit ces marques; la nature qui a si bien servi ce jeune homme en organes, manqueroit-elle à lui en faire sentir le pouvoir? Qu'il montre ce pouvoir quand il est sollicité par elle, on le tient quitte. Mais s'il ne se sent jamais sollicité? il faut s'en tenir à son aveu, il est *impuissant*. Mais il se sentiroit sollicité auprès d'une jeune personne? le mariage en sera la preuve. Mais si la pauvre mariée déclare que ce jeune homme l'a laissée fille? que dire d'ailleurs, si en conséquence on trouve que ces *organes* si vantés sont moins des organes que des masses, tant ils sont abatus, nonchalans, desœuvrés? Que penser encore, si cette mariée sans mari, offre de montrer en sa personne une marque incontestable que son époux ne s'est point hazardé de la rendre femme; laquelle marque fera l'intégrité de son corps? La proposition vous choque, vous aimerez mieux offrir d'accorder à l'épouse le même voile de pudeur que vous avez demandé pour l'époux. Mais pourquoi chicaner là-dessus? A quoi bon ces détours? N'est-il point des choses honteuses que la nécessité autorise? Tout devient pur à un cœur qui n'est pas corrompu; & tout

ce qui est honteux , n'est point impur , à moins qu'un esprit gâté ne s'y intéresse. D'ailleurs , est-ce d'aujourd'hui qu'on a cherché dans la *visite* des marques de la sagesse des filles ? C'étoit une coûtume en usage du tems des premiers Peres de l'Eglise , de visiter les Vierges Chrétiennes accusées d'impudicité ; & depuis ces tems l'*inspection* a été autorisée par les Loix. Vous criez à l'incertitude , parce que vous n'en croiez nulle part tant que dans ces signes de sagesse. Mais c'est aimer à se tromper ; ces signes ont de la certitude , à la manière des choses qui sont certaines en Physique. On ne s'y rapporte de la vérité d'aucune chose à une seule marque , aussi ne faut-il point s'attendre qu'on s'en fie ici à un seul de ces signes , ou qu'il n'y en ait que d'univoques. On en ramasse de différentes sortes , de la condition des personnes , des circonstances du tems , du lieu , de leur conduite ; & du concours de tous ces indices on forme la décision. C'en sera assez pour assûter le jugement d'une personne qui ne cherchera que la vérité. Il paroîtroit peut-être de l'incertitude dans une fille qui n'auroit failli qu'une fois ; cependant en ce cas même les Juges décident sur le rapport des Experts. Mais cette difficulté n'aura

*S'il est des Signes qui assurent, &c.* 621  
point lieu dans une femme, dont un  
homme se déclarera le mari, puisqu'un  
commerce journalier des deux sexes doit  
absolument effacer jusqu'aux vestiges de  
ces signes, & les dérober à la vûë. Mais  
s'il n'est pas possible d'obtenir cette vûë,  
s'il y a du doute sur les organes du mari,  
ou que leur puissance ne soit pas prou-  
vée, par où s'assurer qui est fille, ou qui  
est homme? Rien au contraire ne ca-  
ractérise si bien les filles. En effet par  
les preuves ordinaires on n'auroit ici  
trouvé qu'une fille dans l'un des deux  
sexes, au lieu qu'en voilà une dans cha-  
cun des deux; car cet époux ne peut se  
montrer homme, cette épouse montre-  
ra qu'elle n'est pas femme; tirez la con-  
séquence, ils sont tous deux filles.

*Il est donc des Signes qui assurent de  
la puissance des Hommes, autant  
que le font ceux qui répondent de  
la sagesse des Filles.*



